00101489

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

PAUL FÉVAL

LA

PROVINCE DE PARIS

101489

AMOURETTE ET MARIE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés

00101489

LA

PROVINCE DE PARIS

AMOURETTE ET MARIE

I

AMOURETTE

Nous demeurions tous ensemble chez mon oncle, M. J.-B. Le Compaignon, conseiller-maître à la Cour des comptes. Cousine Marie avait seize ans, et je ne sais pourquoi je parle d'elle la première, car elle comptait alors pour bien peu. J'allais avoir vingt-deux ans. Cousine Hélène entrait dans sa dix-huitième année.

J'ai mis, en ce temps-là, beaucoup de trouble dans cette famille, fanatique de tranquillité.

Ce ne fut pas entièrement ma faute, et pourtant je

ne puis esquiver le remords, quand je revois par la pensée M. J.-B. Le Compaignon sortant, à cause de moi, avec une barbe de vingt-quatre heures et sans avoir ramené ses mèches. Tante Minette faillit devenir folle, la pauvre excellente fille, et cousin Cramayet mouilla ses douze douzaines de chemises à devants de batiste.

Quant au notaire Choué de Grandlieu, quant à Parrain-Tronchin, commandant de gendarmerie, quant à l'abbé Heurtebise et aux autres comparses de cette tragédie parisienne, je ne sais pas si, même à l'heure où nous sommes, ils m'ont encore pardonné leurs tribulations.

Nous avons affaire ici à des Parisiens de Paris. On prétend que c'est chose assez rare. Les vrais Parisiens, qui ne sont jamais de Paris, appellent le reste de l'univers « la province. » Les Parisiens de Paris, soyez sûrs de cela, sont de purs provinciaux, qui cultivent le département de la Seine. Ils restent généralement étrangers à ce mouvement brillant et bruyant qui est Paris.

Mais ils en profitent. Leurs sillons ont l'engrais de la bataille qui se livre autour d'eux.

La famille était nombreuse et composée de gens sages ayant ouï parler de tout un peu et connaissant le monde pour l'avoir vu passer par la fenêtre. Il n'y avait point chez nous de philosophes, la philosophie ne mène à rien. On tenait à la religion par respect pour Voltaire, qui a posé l'utilité de Dieu ; on n'approuvait

point la Saint-Barthélemi, on blâmait également les fâcheuses extrémités de 93. M. J.-B. Le Compaignon avait un mot favori : *Jamais d'excès !* Il appelait « excès » tout ce qui ne rentrait point dans sa manière de voir.

C'était un homme de cinquante ans, très-haut sur jambes, avec un torse un peu trop court. Son remarquable appétit profitait surtout à la partie supérieure de sa personne. Il avait l'estomac dodu, le ventre un peu proéminent, ses mollets, au contraire, restaient grêles. Son visage, toujours rasé avec soin, était agréable et fin ; il avait les vives couleurs des dames que l'âge couperose; cousin Cramayet vantait sans cesse sa « fraîcheur. » Œil vif, du reste, nez bien arrêté, lèvre supérieure un peu charnue, menton légèrement fuyant : c'était un bel homme.

Quand Amourette le vit pour la première fois, il lui fit l'effet d'un grand oiseau, vêtu d'un habit noir pardessus ses plumes. Hélas! il sera beaucoup parlé d'Amourette dans ces pages.

M. J.-B. Le Compaignon était le chef de la famille, où tout le monde l'appelait mon oncle, y compris mademoiselle Hermine de Monsupin, titrée tante Minette aux heures familières et simplement « ma tante » quand on ne riait pas.

« Mon oncle » lui-même appelait mademoiselle Hermine « ma tante. »

Elle était la sœur cadette de feu madame J.-B. Le Compaignon, morte trois ans auparavant, et qui avait

remplacé pour moi la meilleure des mères. Tante Minette avait dû être assez jolie, quoique sa taille fût trop courte et son visage trop rond. Elle était gaie et spirituelle ; ses cheveux franchement grisonnants lui allaient très-bien.

Une belle personne dans toute la force du mot, c'était Hélène, la fille de mon oncle : l'*héritière* Le Compaignon, comme j'étais moi-même l'*héritier* Monsupin. Elle avait une taille admirable, des traits charmants, embellis par la plus jolie pâleur que j'aie jamais vue. Son sourire était délicieux, elle causait bien, elle avait l'âme bonne. Elle me faisait peur, encore plus que les autres jeunes filles.

Mon oncle voyait bien cela et souriait dans sa cravate. Nous avions à nous deux, Hélène et moi, près de deux cent mille livres de rente.

Cousine Marie s'éclipsait derrière Hélène ; on la regardait comme un enfant. Elle avait juste de quoi se marier en temps et lieu, selon l'évaluation de cousin Cramayet, qui comptait faire quelque chose pour elle. Son père était le seul Le Compaignon qui eût jamais mal tourné : non point qu'il eût subi jamais aucune peine afflictive ou infamante, compromis le crédit de la famille ou même dissipé son patrimoine personnel ; mais il s'occupait d'inventions en son vivant, ce qui est *un excès*, et il était mort sans avoir rien « mis de côté. »

Cousine Marie ne semblait point souffrir outre mesure du peu d'importance qu'on lui accordait, elle

prenait la place qui lui était donnée et s'y tenait à l'aise.

C'était une blonde et rieuse fille, qui se laissait volontiers traiter en enfant, mais qui avait toujours le dernier mot, quand elle voulait.

Je la vois mieux à présent qu'autrefois, et c'est tout simple ; je la vois, lisant ou rêvant dans ce grand jardin triste qui était derrière l'hôtel : toute blanche parmi les troncs d'arbres noirs, et si jolie que je m'étonne de ne pas l'avoir tout de suite aimée.

Mais je crois bien que je l'aimais déjà du meilleur de mon âme ; seulement, je n'en savais rien, et cousin Cramayet ne me guettait qu'auprès d'Hélène.

Celui-là, Justin Le Compaignon de Cramayet, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur civil et directeur de la filature Saint-Servais (Arcueil), était le côté artiste de la famille. Il parlait tableaux assez bien et s'entendait, à ce qu'il disait, en architecture. Hélène l'estimait pour ses devants de chemises. On le voyait toujours propre comme l'étalage d'une blanchisseuse de fin. Il avait trente-cinq ans, une ceinture hygiénique pour combattre le ventre, ce fléau de Paris, un commencement de calvitie, bon cœur et de l'esprit.

Chez nous, en vérité, nous avions tous de l'esprit, excepté moi, dont il faut bien enfin que j'arrive à parler. J'étais, au physique, un très-grand garçon, brun de cheveux et de sourcils, la figure colorée violemment, surtout dès que ma timidité parlait, et rarement elle savait se taire.

En regardant au dedans de moi-même, j'ai fait plusieurs découvertes, entre autres celle-ci que je recommande aux observateurs : la timidité est de l'orgueil.

Tous les vaniteux sont timides, à moins qu'ils ne soient effrontés.

J'étais timide jusqu'au martyre. J'étais orgueilleux jusqu'à l'angoisse. Je passais naturellement pour être très-modeste.

Trop modeste.

— Excès ! disait mon oncle.

Ma barbe arrivait. Elle promettait d'être forêt. Elle a tenu parole.

Moi, je promettais, grâce à ma timidé maladive, de parvenir aux plus hauts sommets de l'idiotisme. Les hommes m'inspiraient, à cause de cela, un sentiment de répulsion, les femmes me terrifiaient, principalement les jeunes filles. J'aurais fait un détour de dix lieues, à pied, pour éviter de parler à une jeune fille.

Tante Minette disait que j'avais des yeux superbes; mon oncle, dans le style elliptique qui lui était propre, plaidait la cause de mon avenir en disant :

— Gourme à jeter. Coque à briser ; chrysalide. Résultat d'éducation domestique. Jupons, cloches à melons! Mère trop dévote, tante trop bonne : excès!

Comme vous voyez, mon oncle, malgré la concision exagérée de sa rhétorique, arrivait pourtant à faire des discours. Ses discours ressemblaient à des sommaires de chapitres.

Nous habitions un assez bel hôtel, situé rue Saint-André-des-Arts. Mon oncle occupait tout le premier étage; tante Minette était au second avec cousine Marie et moi qui avait un appartement séparé, donnant sur les jardins. Mon cabinet de travail avait une fenêtre sur la petite rue du Paon-Saint-André. C'est par cette fenêtre que les aventures devaient entrer dans ma vie.

Je ne saurais dire à quel point mon oncle avait raison, quand il parlait de gourme à jeter, de coquille à briser, etc. Je n'avais rien vu ni rien appris de ce qui concerne Paris. La province de Paris est plus loin du Paris vivant que le Languedoc ou la Bretagne.

En repassant dans ma mémoire les vingt-deux années d'âge que j'avais alors, je ne puis trouver quoi que ce soit qui ressemble à une aspiration de jeunesse. Je n'étais pas du tout prisonnier, j'allais, je venais en parfaite liberté, surtout depuis la mort de ma bonne mère, mais il y avait autour de moi une sorte de muraille ambulante. L'énorme ville que je traversais en tous sens était séparée de moi par mon ignorance et par mon indifférence. Ceux qui viennent de loin ont envie de voir. J'étais né là dedans, je n'avais pas même l'idée de regarder.

J'ai hâte de quitter ce plat pays où dormait mon adolescence et pourtant il faut bien que vous me sachiez par cœur. Sans cela quelques-unes de mes actions resteraient pour vous à l'état d'énigme. Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'avais eu ma bonne mère, sœur de ma-

dame J.-B. Le Compaignon et de tante Hermine. Ma mère, veuve d'un gentilhomme angevin, M. le comte du Bief de Chervé, ne ressemblait point au reste de la famille, qui la respectait, tout en blâmant ses opinions. Elle était très-pieuse, et gardait un culte aux souvenirs de la légitimité. Cela lui venait de son mari.

Du temps de ma mère, j'avais pour précepteur un ecclésiastique très-savant, très-capable, et très-charmant aussi, qui appartenait à la Compagnie de Jésus. Je dois le fondement solide de mon instruction au père Morin, qui est resté mon ami.

Quand je perdis ma mère, je fis une maladie de chagrin qui m'éloigna pendant six mois de mes études. Ma tante Le Compaignon m'adorait ; je l'ai vue plus d'une fois injuste envers sa fille Hélène à cause de moi. Elle ressortait du niveau de la famille comme maman, mais en sens contraire, c'était un esprit fort. Sous son règne, j'eus pour précepteur un jeune homme de l'Université qui est devenu un écrivain célèbre, et dont je suis de loin la carrière tourmentée avec un sentiment de profonde affection.

Une fois que ma tante Le Compaignon fut morte, le groupe formé par notre famille resta dégagé de tout élément extrême ; il redevint bouquet compacte et régulier comme un if taillé de frais, en boule ; il se rassit dans son calme, à mi-côte, entre ce qu'il appelait le préjugé et l'utopie ; il se baigna dans sa religion négative et de milieu, qui est la seule bonne à tout faire. Nous fûmes de nouveau et dans toute la rigueur

du terme des provinciaux de Paris, égoïstes, modérés, avisés, honnêtes.

Le siècle peut s'agiter autour de ces forteresses de la raison bourgeoise, abritant des ambitions sobres, des calculs prudents, une conduite sûre. Les révolutions elles-mêmes en trouvent les portes fermées et passent sans avoir le temps d'en faire le siége. C'est extraordinairement solide.

On y est riche ; on s'y soutient l'un l'autre, mais non pas jusqu'au dévouement qui est proscrit comme entaché de poésie. On y fait du bien : cela rentre dans les impositions. Quand une branche est malade, on la soigne ; si elle ne veut pas guérir, on la coupe par précaution.

On y est généralement « bien placé. » Toutes les carrières productives, soit comme influence, soit comme argent, ont des représentants dans ces groupes, dont la sourde puissance est considérable. Aux solennités qui réunissent le clan, il y a des magistrats, des militaires, des marins, des financiers, des membres de l'administration, et jusqu'à des hommes de lettres. Mais ceux-là sont d'une certaine espèce, ils ont subi dès leur jeune âge l'opération qui enlève la bosse des témérités : presque jamais ils n'essayent de prendre la lune avec les dents.

Tante Minette ayant pris le gouvernement, après la mort de madame Le Compaignon, j'eus un troisième instituteur, M. l'abbé Heurtebise, ami de la maison et professant la religion pâle qui est le culte officiel de la

province de Paris. C'était un prêtre doux, courtois, très-instruit et esclave de ses aises.

On dit que les esprits faibles sont tout naturellement de l'opposition, je dois avoir dans l'esprit une certaine faiblesse, car je penche vers l'opposition, à mon insu et sans parti pris. Mon premier instituteur, le père Morin, avait une piété fort ardente : sous lui, j'allai du côté de l'encyclopédie, Voltaire et surtout Diderot me prirent au collet. Mon jésuite, du reste, n'y voyait point trop de mal. Il avait l'œil perçant des gens de sa compagnie et savait où me reprendre en temps et lieu.

Ce ne fut pas lui qui me reprit. Mon jeune membre de l'Université, le second de mes guides, appartenait à l'école du succès actuel. Libre penseur et profondément versé dans la connaissance des théories allemandes, il biffait volontiers du même trait de plume les travaux des écoles religieuses, soit catholiques soit protestantes, soit même israélites, et enveloppant dans ce tas de papier les philosophies spiritualistes, de Leibnitz à M. Cousin, en passant par les nomenclateurs d'Édimbourg, il jetait le tout au feu pour chauffer le joli pot où mijotait sa méthode du « contrôle historique. »

Il disait si net, il pensait si clair, il y avait en lui tant de pittorssque logique que je me lançai d'abord sur ses traces à corps perdu, et certes, si j'avais entrevu quoi que ce soit au bout du sentier mignon où il prenait ses ébats, je l'aurais suivi jusqu'aux antipodes. Mais, au bout, il n'y avait rien, absolument, ou du

moins cela me parut ainsi. Je me retournai avec cette inquiète brusquerie qui est ma nature même, et, du premier élan, je plongeai, tête premièrement, tout au fond de l'orthodoxie romaine.

Il était temps que vînt l'abbé Heurtebise. Je songeais très-sérieusement au noviciat de la rue des Postes, par esprit d'oppostion à la philosophie.

L'abbé Heurtebise rafraîchit ma fièvre comme une pluie de printemps. Il n'était pas du tout un moyen terme entre mon théocrate et mon théophobe ; il n'avait rien de l'un ni de l'autre. On eût juré que ces choses ne le regardaient point. Il disait sa messe et lisait son bréviaire comme d'autres vont à leur bureau.

La discussion le fatiguait. Il taisait son avis sur les subtilités de la théologie; les attaques de la libre pensée le faisaient simplement sourire. Ce qu'il aimait, c'était la politique : une politique d'ordre enragé, de modération féroce. Il eût revêtu, cet homme doux et paresseux, la lourde armure de l'évêque Goslin pour courir sus aux journaux qui discutaient le budget.

Il fit naître en moi un goût vague pour les barricades.

Je dois ajouter que ces divers orages moraux étaient en moi et ne sortaient pas de moi. Je vivais très-solitaire et ne causais guère qu'avec moi-même. Au point de vue de l'enseignement, mes trois professeurs étaient également capables. Dans le courant de ma vingtième année, je fus reçu, à quelques mois de distance, licencié ès lettres et lincencié ès sciences. Ma mère avait fait

promettre à M. Le Compaignon que j'obtiendrais ces deux diplômes, avant de suivre aucun cours public.

L'année suivante, vers la fin de juin, le jour de la Saint-Jean, qui était la fête de M. J.-B. Le Compaignon, ma première aventure m'arriva. A vrai dire, je n'en ai eu qu'une seule en toute ma vie. Au début, elle ne promettait pas un gros drame.

Je venais d'achever la lecture d'une lettre de mon second professeur, l'universitaire, que j'avais consulté sur le choix d'une carrière, car on me pressait fort de prendre une décision à cet égard, et mon oncle avait dit plus d'une fois déjà :

— Fortune honorable — n'empêche pas de faire quelque chose. Ne rien faire, danger, ennui, — et excès !

Et j'avais vu cousine Marie bouder la belle Hélène parce que celle-ci avait radoté en riant cette vieille histoire :

— Olivier se fera prêtre.

En vérité, il n'y avait pas apparence. La vocation ne me tourmentait point. Seulement, cousin Cramayet faisait des gorges chaudes et mon oncle allait décidant :

— Impossibilité flagrante. Non-sens, *a whimsical thing, in fact, Nigroque simillima cycno !* Cent mille francs de rentes au séminaire ! Bête.

Et les autres têtes fortes de la famille faisaient chorus.

Mais revenons à mon aventure. La lettre d'Ed. Ar-

naud, mon païen de l'Université, me conseillait la carrière diplomatique. Il appuyait son avis de motifs excellents qui me donnaient envie d'entrer à l'école de Saint-Cyr. Six heures sonnèrent à ma pendule et je me levai en sursaut pour nouer une cravate blanche.

Chez mon oncle, les jours de fête, on ne plaisantait pas sur la question d'étiquette.

Je ne saurais dire pourquoi je nouai ma cravate blanche devant mon miroir à barbe au lieu d'aller à ma toilette.

Il fallait cela pour l'aventure.

Mon miroir à barbe pendait en effet à la croisée qui regardait la rue du Paon-Saint-André. De ma toilette, je n'aurais rien vu; par cette croisée, je vis une tête blonde, drôlement ébouriffée, dont les cheveux tombaient en désordre sur un corsage de velours rouge attaché à la diable.

La tête blonde fit un mouvement pendant que je la regardais. Ses cheveux, agités avec brusquerie, ondulèrent, glorifiés par un rayon du soleil couchant.

Ils appartenaient, ces cheveux légers et délicieux, que la lumière pénétrait, à une toute jeune fille dont je n'apercevais point encore le visage. Elle me tournait le dos.

Son mouvement me fit peur, je crus qu'elle allait se retourner et me voir. Je me cachai derrière mon miroir, où j'eus peine à reconnaître ma figure pâle. Des gouttes de sueur brillaient à mes tempes et mon cœur me faisait mal.

Une voix monta des profondeurs de cette étroite rue du Paon. Elle appela franchement et à pleine gorge :

— Amourette!

La jeune fille se retourna d'un seul temps, gracieux et leste. C'était un vivant sourire. Elle se pencha si hardiment, l'imprudente, sur l'appui de sa croisée que j'étouffai un cri de terreur..

Sa petite main effleura sa bouche et décocha un rapide baiser. Mon cœur se serra: je ne songeais plus au dîner de la Saint-Jean, plus du tout. La jeune fille prit dans la poche de son tablier de taffetas une clef qu'elle enveloppa de papier avant de la lancer dans la rue.

Je fus obligé de m'asseoir. Mes jambes avaient froid et tremblaient.

Je me souviens très-bien que je ne me demandai point le pourquoi de cette singulière émotion. Elle me semblait toute naturelle. Seulement je m'interrogeais ainsi :

— Pourquoi cette clef lancée du troisième étage dans la rue? Ne pouvait-elle lui dire tout simplement de monter?

Le pronom *elle* se rapportait à Amourette; *lui*, dans mon idée, était le jeune homme à qui on jetait la clef. J'avais arrangé les chose ainsi.

Lafond, le domestique de mon oncle, frappa à ma porte en disant :

— Monsieur Olivier, on a servi, et vous n'êtes pas là!

II

MARIE

Mon oncle était à cheval sur l'exactitude, surtout les grands jours. Je fus éveillé en sursaut, et je repris le nœud de ma cravate blanche où je l'avais laissé. Amourette se penchait toujours à sa fenêtre ; ses blonds cheveux inondaient son sourire.

Le mystère de la clef me fut expliqué tout de suite. Une fenêtre s'ouvrit au second étage et juste au-dessous d'Amourette. Une très-jolie brune à la toilette tapageuse y parut, arrivant évidemment du dehors, et regarda en l'air. Elles échangèrent toutes les deux un signe amical. Derrière la jolie brune il y avait un fort bel étudiant, à tous crins, qui fumait, le chapeau sur la tête et les mains noyées, jusqu'au coude, dans les vastes poches d'un pantalon à la cosaque.

Je me mis à rire. J'étais content comme quelqu'un qui revient d'une belle peur. Amourette avait en garde la clef de sa voisine, voilà tout.

Amourette rentra et ferma sa fenêtre.

En descendant l'escalier, je me disais :

— Quel drôle de nom ! mais à qui ressemble-t-elle?

Comme j'arrivais à la porte du salon, tante Minette qui descendait derrière moi en costume de cérémonie m'appela. Je me retournai. Le sourire de cousine Marie me sauta aux yeux. Il ressemblait au sourire d'Amourette.

Mais combien Marie était plus jolie ! et comme ses grands yeux bleus allaient plus avant dans le cœur !

Je sentis que le rouge me montait au visage. Pour la seconde fois, depuis dix minutes, j'étais frappé avec une sorte de violence. Comme tout le mince mérite de ces souvenirs est dans l'exactitude de la peinture morale, je voudrais rendre nettement mon impression. Je vis Marie à travers l'émotion inconnue qu'Amourette avait fait naître en moi ; tout mon être s'élança vers elle. Si nous avions été seuls tous deux, je me serais agenouillé.

Elle avait une robe blanche sans ornements, arrêtée par une ceinture bleue, qui dessinait l'adorable pureté de sa taille. Une guirlande de campanules des champs, légère et d'une pâleur azurée, courait dans ses cheveux, moins brillants que ceux d'Amourette, qui étaient d'or, mais mille fois plus charmants avec leurs nuances discrètes, d'un blond lacté comme le reflet des perles.

Je baissai les yeux, parce que mes paupières me brûlaient comme si elles avaient eu des larmes.

— Sois donc galant, me dit tante Minette, tu as l'âge; et te voilà trop beau cavalier pour garder cet air innocent. A qui offres-tu ton bras, à moi où à la petite? Voyons!

Pour toute réponse, je saisis le bras de tante Minette avec un si grand empressement que je fripai ses ruches de tulle.

— Ma parole! murmura-t-elle encore, ma parole! le voilà qui a peur de Marie, comme d'Hélène! quel singulier garçon!

Cousine Marie m'avait tendu sa main que je touchai. Elle s'écria :

— C'est de la glace!

Et en se jouant, elle fit mine de réchauffer entre les siennes cette pauvre main qui était en effet gelée. Ce qui brûlait, c'était ma joue, — et mon cœur.

Quand nous entrâmes au salon, tout le monde était en place déjà, par couples, pour passer dans la salle à manger. A notre aspect, le front de mon oncle s'éclaira; ses sourcils déjà froncés se déridèrent. Nous étions les derniers. Il nous dit avec bonté, sans parti pris de copier Louis XIV :

— J'ai eu peur d'attendre!

Tante Minette poussa le cri annuel d'admiration à la vue de l'étagère éblouissante qui supportait toutes les fleurs apportées, et lâcha mon bras pour prendre celui de son cavalier officiel. J'eus à conduire cousine

Hélène, comme c'était la règle depuis notre première communion. Cousine Marie alla toute seule. Le défilé fut long, nous étions vingt-sept convives. Mon oncle dit à cette occasion, sans ellipse aucune et en usant de la belle langue qu'il employait les jours de gala :

— Bien que je ne partage à aucun degré les préjugés aveugles de certaines couches sociales, je n'aime pas le nombre treize à table; cela effraye les dames. Bien plus, je n'aime pas le nombre vingt-six, qui forme treize couples. Aussi, j'ai invité cousin Catulat pour faire le vingt-septième.

Catulat reçut en pleine poitrine ce diplôme de convive surnuméraire, au moment où il s'asseyait vers le bas bout, entre un cousin sourd et une tante à visière verte. Il n'en parut point incommodé. C'était un assez joli garçon de vingt-huit à trente ans, qui faisait preuve en toute occasion, d'un remarquable appétit. On le soupçonnait d'avoir des mœurs très-avancées. Il savait causer avec Marie, ce qui me désespérait; son éloquence écrasait mon mutisme. Vis-à-vis de la belle Hélène, il jouait à l'ébloui; Hélène ne le regardait pas d'un mauvais œil. Cousin Cramayet lui avait procuré une place au ministère des travaux publics, mais il préférait hautement le billard aux devoirs de son emploi. Vers le dessert, mon oncle lui trouvait de l'esprit. Après le café, on le laissait prendre décidément posture et dire des choses qui n'étaient pas pour les dames.

Cramayet passait déjà pour être un peu leste, mais

Catulat cassait les vitres. Mon oncle méprisait Catulat et il l'admirait. Il allait même jusqu'à lui prêter de l'argent. Excès! Catulat eût rougi de le lui rendre.

Au centre de la table, servie avec un luxe grave, M. J.-B. Le Compaignon trônait en face de tante Minette. A droite de mon oncle, la marquise avait sa place, à gauche la présidente. C'étaient deux meubles d'apparat. La marquise appartenait au côté Monsupin, la présidente au clan Le Compaignon. Il fallait leur partager les honneurs avec une stricte égalité, sans quoi, il y avait grabuge. Elles mangeaient de tout avec une solennelle satisfaction. Mon oncle tenait à elles comme à son surtout de table, qui était laid, mais très-riche.

Il y avait eu autrefois, pour faire vis-à-vis à ces dames, deux pièces de grand prix : le commandant de Monsupin et le général Le Compaignon. Tout casse; ils étaient morts, et cela déparcillait tristement le service. En l'absence de deux ou trois membres importants qui naviguaient, jugeaient ou négociaient au loin, la droite et la gauche de tante Minette étaient tenues par maître Choué de Grandlieu, notaire, officier de la Légion d'honneur, syndic de la chambre, membre du conseil général de Seine-et-Oise (côté Le Compaignon), et parrain Tronchin, chef d'escadron de la gendarmerie à cheval, officier de la Légion d'honneur, membre de la commission de remonte au ministère de la guerre (côté de Monsupin).

Hélène était sa filleule, et je n'ai jamais rencontré en ma vie une plus débonnaire créature.

Autour de ce centre de table que mon oncle eût souhaité un peu plus éblouissant, les Le Compaignon et les Monsupin des deux sexes allaient en diminuant d'importance jusqu'à ces extrémités où les tolérés comme cousin Catulat prenaient leur nourriture. J'étais à peu près, selon la hiérarchie, à égale distance du milieu et du bout. Nous formions un groupe jeune : j'avais à ma droite cousine Hélène, qui se rapprochait des honneurs, à ma gauche cousine Marie, qui descendait vers le bas peuple. Au delà d'Hélène, on trouvait déjà Cramayet, un puissant; après Marie, c'était un petit Choué de Grandlieu qui n'était pas né viable et s'obstinait à végéter on ne savait ni comment ni pourquoi. Il n'avait de bien portant que le nez : un monument!

Çà et là, *passim*, comme disait mon oncle, vous eussiez trouvé quelques femmes assez jolies, des hommes bien nés : tous et toutes Le Compaignon ou de Monsupin, excepté l'abbé Heurtebise et le docteur Courot. Dans une maison bien réglée, le prêtre habitué et le médecin ordinaire ne doivent point être de la famille. Or, Dieu sait que nous étions une maison bien réglée, établie sur ressorts et respirant comme battent les pendules.

Tout de suite après le potage, mon oncle dit :

— Il faut être gai aujourd'hui ou jamais!

Aussitôt un bon vent d'allégresse décente et modé-

rée souffla autour de la table. Les hors-d'œuvre furent attaqués avec entrain. Les causeries deux à deux s'engagèrent. Excepté moi, tout le monde fut aimable.

Voulez-vous savoir pourquoi je me suis attardé si longtemps à vous décrire la table? Je viens seulement de m'en aviser. C'est que j'hésite, repris, après tant d'années, tant d'événements et tant de larmes, par le puéril embarras qui m'opprimait ce soir-là. J'ai comme un ressentiment de mon angoisse maladive. Je voudrais allonger le fade compte rendu de ce repas, pour reculer d'autant l'aveu de ma misère. Je souffrais cruellement, et l'exposé de mon martyre n'intéressera personne. Beaucoup n'y croiront point ; ceux qui croiront lèveront les épaules avec pitié. Il me semble que je vois cela, et j'ai honte.

Tout le monde a lu ces histoires lamentables de jeunes filles, et même de jeunes hommes, poussés vers le cloître par d'odieuses conspirations. Ces histoires ont été radotées à satiété par les écrivains de talent et par les écrivains qui n'ont pas de talent. C'est là un point de départ si frappant, un filon d'intérêt si abondant, si vif et en même temps si naïf, une mine d'émotion si aisée à exploiter, que forts et faibles ont voulu s'en emparer tour à tour.

Entre des mains viriles, le lieu commun est devenu poëme, tandis que les pattes qui griffonnent le monstrueux papier des empoisonnements populaires traînent dans les ruisseaux où se crotte leur plume le

même lieu commun, passé à l'état d'obscénité imbécile.

Mais qu'il soit relevé par le génie ou déshonoré par l'abrutissement, ce lieu commun renferme toujours un germe de drame.

C'est ce drame qui me gêne. Mon aventure à moi le côtoie comme la parodie touche par le rire aux sérieux épouvantements d'une action tragique.

J'étais tyrannisé, moi aussi, j'étais opprimé, je me sentais vaincu et prêt à me jeter, comme on se noie, dans la retraite ecclésiastique. Placé comme je l'étais entre ma belle Hélène, qui me traitait déjà un peu en inférieur, c'est-à-dire en mari, et cette jolie, jolie cousine Marie, dont je n'avais jamais si bien admiré la ravissante jeunesse, que résoudre, sinon d'entrer au séminaire?

Peut-être ne me comprenez-vous point, et pensez-vous que j'essaye ce triste jeu de me railler moi-même. J'en pourrais avoir envie, car la colère excitée en moi par les défaillances de ma nature n'est pas encore calmée. J'ai gardé rancune à ma misérable poltronnerie, et cependant je ne raille point.

Il n'y avait auprès de moi d'autre tyran que moi, j'étais opprimé par mon impuissance. Et je ne saurais dire ce que cette charmante vision, la tête ébouriffée d'Amourette, ajoutait, ce soir, à ma torture.

Hier encore, le malaise chronique que j'éprouvais en m'approchant de mes cousines, était gênant, humiliant, mais calme; il me paralysait sans trop me

faire souffrir. Aujourd'hui, je ne sais quelle digue s'était rompue dans les vaisseaux où mon sang circulait; mon pouls battait avec violence, mon cœur me semblait à l'étroit dans ma poitrine; j'avais un cercle d'acier autour des tempes. Quand ma main rencontrait l'étoffe moelleuse de la robe d'Hélène, je frémissais douloureusement, et une fois je chancelai, pris de vertige, parce que les cheveux espiègles de Marie avaient frôlé ma joue.

Non, je ne puis vous dire comme elle était adorable, cette cousine Marie, et combien je la voyais mieux à travers le débraillé du corsage d'Amourette. Car je voyais toujours Amourette, qui m'avait mis ce feu dans le sang et cette congestion au cerveau. C'était le corsage d'Amourette qui entr'ouvrait pour moi la chaste guimpe de Marie, et tout autour des boucles angéliques qui couronnaient le front de ma petite cousine, l'or endiablé des cheveux d'Amourette miroitait...

Marie avait essayé de causer avec moi, mais le moyen? Les choses que je trouvais pour lui répondre étaient si loin de ce que j'aurais voulu lui dire! J'avais baissé les yeux en rougissant. Marie, de guerre lasse, causait avec le hideux petit Choué de Grandlieu.

Le hideux petit Choué savait par cœur des faits divers et des mots du *Figaro*. Il faisait parfois rire les dames. J'enviais passionnément sa sottise étroite et pointue.

La splendide Hélène avait daigné aussi m'adresser la parole. Je lui faisais sincèrement pitié, car elle était

très-bonne personne. J'entendis cousin Cramayet qui lui disait :

— J'aimerais mieux le voir faire la cabriole avant qu'après.

La cabriole? Je ne comprenais pas toujours cousin Cramayet, qui était un bavard très-spirituel.

— Comme tout ce petit monde pousse! dit vis-à-vis de moi tante Amélie, une veuve de trente-six ans qui avait des yeux superbes et prudemment scélérats.

Elle ajouta en me regardant :

— Voilà Marie une demoiselle, et Olivier est à présent le plus beau garçon de la famille.

Marie se tourna vers moi en souriant. L'horrible jeune Choué murmura :

— Trop beau pour rien faire!

Non-seulement tante Amélie avait les yeux que j'ai dit, mais elle s'en servait volontiers. Le regard qu'elle me jeta mit tout mon sang à ma joue.

Cramayet risqua entre haut et bas :

— Si elle voulait se charger de cela!

Les lèvres charmantes d'Hélène se pincèrent.

— Eh bien! eh bien! demanda mon oncle, qui se pencha pour m'adresser un signe de tête amical, quelqu'un a-t-il vu la couleur de tes paroles, ce soir, Olivier?

Mon oncle était un chef d'État. L'étiquette exigeait qu'on rît quand il prenait la peine de faire une plaisanterie. Tout le monde éclata, excepté cousine Marie.

J'ouvris la bouche. Ce fut pour tousser sourdement.

L'épouvantable petit Choué poussa un : Hem! retentissant. Hélène était pâle; elle avait honte pour moi.

— M. l'abbé m'assurait encore tout à l'heure qu'Olivier a beaucoup d'esprit, dit tante Amélie, dont les superbes yeux miroitèrent comme la roue d'un paon.

— Bon! fit Cramayet. Allume!

— La timidité, répliqua évasivement M. Heurtebise, est un défaut dont les jeunes gens ne se corrigent que trop vite!

— A la santé du cousin Olivier! proposa ironiquement le petit Choué.

Mon oncle donna sur la table un coup sec avec son couteau. Un profond silence s'établit, pendant lequel moi seul peut-être et ce monstrueux petit Choué nous pûmes entendre la voix de cousine Marie qui murmurait :

— Un de ces matins, Olivier vous mettra tous dans sa poche!

— Olivier, commença mon oncle, de cet accent sonore qui éloigne toute idée d'improvisation, est aujourd'hui la plus précieuse espérance de la famille. Si je ne répugnais à mécontenter notre cousin Choué de Grandlieu le père, je me laisserais aller à exprimer cette conviction que notre cousin Choué de Grandlieu le fils n'apporte pas dans nos réunions de famille la décence nécessaire...

— Il est tout uniment intolérable! dit Cramayet.

Le notaire, pris à l'improviste, ressemblait à un homme menacé d'apoplexie foudroyante.

Il lançait à son héritier des regards sanglants.

— Malheureux ! balbutia-t-il. Je le lui disais encore en route : C'est Olivier qui a la fortune !

— Sans aller aussi loin que Cramayet, poursuivit mon oncle, je suis forcé d'avouer que notre cousin Choué le fils manque de tenue, et je motive mon opinion en ajoutant qu'à cette table, entourée comme elle l'est, l'initiative d'un toast quelconque ne peut lui appartenir, à aucun degré, dans la position inférieure qu'il occupe.

— S'il avait au moins proposé votre chère santé, monsieur Le Compaignon !... risqua l'infortuné notaire.

— N'égarons pas la discussion, riposta mon oncle. C'eût été pareillement un excès. J'ai dit : un toast quelconque. La position de notre cousin Choué le fils est non-seulement médiocre, mais encore précaire. Quoique son physique ne soit pas avantageux, on accuse ses mœurs...

Ici, cousine Marie ne put retenir un tout petit éclat de gaieté. Cousine Hélène était aussi grave que son père. J'avais un poids de cent livres sur la poitrine. L'attention générale qui était portée sur moi m'écrasait.

— Dans de pareilles circonstances, poursuivit mon oncle, ponctuant avec majesté ses périodes et soignant de mieux en mieux son élocution, notre cousin Choué le fils n'avait pas plus le droit de porter ma santé

que celle d'un autre. Je ne voudrais pas l'humilier, mais le mieux pour lui serait de ne se point mettre en avant. Assez sur ce sujet. J'ai dit juste ce que je voulais dire, ni plus ni moins.

Un murmure hautement approbateur fit le tour de la table. Je me demandais comment le petit Choué pouvait garder l'équilibre sur sa chaise. J'avais pitié de lui. La vingtième partie de cette honte eût suffi à me foudroyer. Sa voix aigrelette s'éleva.

— Je suis battu, dit-il, mais avec des verges d'or!

Tout le monde regarda mon oncle, qui remonta sa cravate et murmura :

— Au fond, il a de l'intelligence.

— Il finira sur l'échafaud! gronda cousin Cramayet à l'adresse d'Hélène.

Hélène répondit :

— Je parie qu'on va parler du mariage!

Il est certain que nous étions mariés déjà un peu, Hélène et moi. J'avais horriblement peur d'elle et je l'admirais; elle m'entourait d'un mépris protecteur dont nulle expression ne saurait rendre la blessante sincérité. J'ai vu beaucoup de ménages ainsi faits.

— Mes parents, reprit M. Le Compaignon, mes amis...

Puis, se corrigeant avec éclat :

— Mesdames et messieurs! puisque ce spirituel et original enfant, notre cousin Choué le fils a ouvert inconsidérément l'ère des toasts, je demande à intervertir l'ordre consacré par un long usage. Lafond,

mon ami, décoiffez le champagne. Il est de première qualité. Ne faites pas mousser, ce n'est plus l'usage. L'ordre consacré, disais-je, par un long usage, était de porter ma santé la première.

Je n'y renonce pas ; je fais seulement une exception et je demande à en expliquer les motifs. Nous avons ici, parmi nous, un jeune homme qui donne les plus légitimes espérances...

— Bravo ! dit ce malfaiteur de petit Choué, qui me regarda par-dessous le menton de cousine Marie.

Toutes les mains balancées, tous les sourires me saluèrent. Le vieux valet de chambre de mon oncle, Lafond, me versait justement du champagne. Il me dit avec émotion :

— On vous en donne, du sucre, monsieur Olivier ! C'est bien fait !

— J'étais sûr, continua mon oncle, d'obtenir l'approbation générale. Mon neveu Olivier a passé avec distinction ses deux examens de licence ; il possède un physique avantageux ; ses mœurs sont pures et il a son bien venu. Je veux seulement effleurer la question qui occupe notre famille entière. Il me suffira d'une allusion détournée pour être compris de chacun. Hélène, ma fille unique, est également agréable, bien élevée et d'une heureuse santé : je ne l'ai jamais vue malade. Sans jouir de l'aisance historique d'un Rothschild, j'ai des moyens suffisamment importants. Faut-il insister ? Non. Je m'arrête. Dans deux ans, je

vous en dirai plus long. Je demande la permission de boire à mon neveu Olivier.

Cramayet se leva, le bon garçon, et embrassa Hélène, pendant que toutes ces dames applaudissaient à l'unanimité. Cousin Catulat, qui ne parlait jamais quand il était temps de manger, brandit son verre avec enthousiasme. Le petit Choué gloussait :

— Quel beau langage ! et si simple ! Le Bossuet des familles !

— Ça me fait doublement honneur, cria parrain Tronchin d'une voix tonnante, puisque je serai le parrain de la noce !

— Triplement, dit Cramayet à Hélène, puisqu'il a aussi l'honneur de mettre les deux pieds dans le plat comme à l'ordinaire !

Mais Hélène ne répondit point. J'avais les yeux obstinément baissés, et pourtant je vis que cousine Marie était plus blanche que la mousseline de sa robe.

Mes joues me brûlaient. Ma fièvre se composait d'éléments si complexes que je n'oserais même pas en essayer l'analyse. Non-seulement je n'avais pas de répugnance pour Hélène, mais ma main frémissait d'aise au contact de sa robe ; je la trouvais belle à ravir, et ce diable de corsage, ce corsage-fée qui agissait sur moi si bizarrement depuis deux heures, le petit caraco de velours d'Amourette n'était pas étranger au serrement de cœur que la parfaite beauté d'Hélène me donnait ce soir. Ce corsage dominait

toutes mes sensations ; il prêtait aux grands yeux de tante Amélie des rayons humides dont l'éclat me blessait et me charmait.

Mais c'était cousine Marie qu'il transformait surtout, ce corsage ; il l'enveloppait comme un magique tissu, je la voyais au travers et je cherchais mon souffle qui s'embarrassait dans ma poitrine.

Était-ce là toute ma fièvre ? Non. Le principal de ma fièvre était tout autre. La passion seule d'être vrai peut me contraindre à l'avouer. Je ne sache pas que jamais cela ait été écrit. Il y avait au dedans de moi-même choc entre deux courants contraires : la pensée d'interroger tante Amélie pour savoir ce que signifiait l'humide rayon de ses grands yeux faisait vibrer tout mon être, et l'idée de me trouver seul avec elle me donnait la chair de poule ; je rêvais quelques mots échangés avec Marie, un baiser rapide, que sais-je? mon âme volait à tire-d'aile vers ce radieux instant, puis se repliait inquiète, froissée, parce que l'un des mots échangés devait venir de moi.

Enfin, puisqu'il faut aller jusqu'au bout, j'avais cette vision : Hélène en toilette de mariée, seule, dans cette chambre nuptiale, préparée pour nous deux. L'imagination ne me manquait point, Dieu merci! j'étais jeune, robuste, ardent sans le savoir; personne n'aurait pu évoquer le tableau plus charmant ; je frémissais, la sève bouillonnait en moi...

Mais plutôt que de franchir le seuil de ce paradis,

je choisissais le parti de la déroute, et j'employais ma nuit de noces à m'enfuir au bout de l'univers !

J'ai tout dit. Ne vous étonnez plus de ce qui va suivre.

III

AMOURETTE

Tante Minette était la seule qui ne parût point enchantée. Elle me regardait de cet air inquiet qu'elle avait, derrière ses conserves, quand fantaisie lui prenait de déchiffrer le rébus de son journal de modes. Je la voyais très-bien. Je voyais tout le monde, malgré mes yeux baissés. Tout le monde me gênait.

— Olivier, reprit mon oncle après avoir bu, je n'exige point de toi un discours pour répondre à mon toast. Je connais ta timidité ; elle est naturelle à ton âge, d'abord ; en second lieu, elle a été exacerbée, comme dirait le docteur, par la manière dont tu as été élevé. Je compte avoir un entretien particulier avec toi. De ma part ne crains jamais aucun excès. Tu as pu voir avec quelle faveur les parents et amis qui t'entourent ont accueilli le projet auquel je viens de faire allusion. Je sais qu'il est d'accord avec tes secrets désirs. Assez là-dessus. J'ajouterai seulement

que le délai de deux ans est destiné pour toi au travail.

Sans reproches, mon ami, tu mets une certaine lenteur à choisir ta carrière. D'autres pourraient te dire qu'à ton âge Alexandre le Grand avait déjà conquis des royaumes, mais je méprise ces gaietés scolaires. Voyons ! la famille n'exige pas que tu répondes *hic et nunc*, mais j'invite tous les convives ici présents à dîner d'aujourd'hui en quinze. Promets-nous que, ce soir-là, tu nous diras quelle est ta vocation.

L'idée d'un second repas ne pouvait manquer de faire son chemin. La bruyante approbation qui accueillit cette ouverture m'aurait donné tout le temps de méditer ma réponse, si j'eusse été capable de réfléchir.

Je ne réfléchis point. Ma voix s'éleva, je ne sais comment, et en dehors de ma volonté : ma voix que personne ne connaissait ici, tant j'avais habitué tout le monde à mon mutisme.

Il se trouva qu'elle était forte, ma voix, et sonore, et que l'émotion lui prêtait un étrange accent de gravité. Elle m'étonna moi-même, quand je l'entendis à l'improviste. L'effet produit sur les autres fut de la stupeur.

Ma voix dit, et cette forme est d'autant mieux choisie que je ne me souviens pas d'avoir eu conscience de mes paroles, avant de les écouter tomber :

— Je n'ai pas besoin de quinze jours pour réfléchir !

— Oh ! oh ! fit Cramayet.

— Va bien ! dit parrain Tronchin.

Choué fils souffla dans ses maigres joues, et son nez, mobile comme une trompe, s'inclina vers moi. Hélène à ma droite, Marie à ma gauche étaient immobiles comme deux statues. Cousin Catulat restait bouche béante à me contempler.

Tante Minette murmura :

— Il va lâcher une affaire grosse comme une maison !

— Explique-toi, mon ami, dit mon oncle avec une solennité qui n'était pas exempte d'inquiétude.

Dans la salle à manger, vous auriez entendu la souris courir.

Je répondis avec lenteur et fermeté, quoique mes yeux restassent cloués à la nappe.

— Mon oncle, vous avez parlé de vocation, c'est le mot : mon désir est d'entrer au séminaire.

Le vieux Lafond poussa un sauvage gémissement derrière ma chaise. Catulat vida le verre de son voisin. Le fils Choué, qui était ravi, montra le poing à l'abbé Heurtebise.

L'abbé Heurtebise prit un cure-dents à la queue d'un fort beau dindon en argent qui servait à cet usage et dit :

— Je m'en lave les mains.

Les dames s'éventaient, les hommes toussaient, tante Amélie porta son mouchoir brodé à ses yeux : ils étaient, en vérité, charmants.

Parrain Tronchin parlait peu, mais il parlait bien.

— Sacré tonnerre ! gronda-t-il en toutes lettres, un calotin, dans la famille ! au dix-neuvième siècle ! ça fait trembler !

Hélène montrait ses belles dents blanches en un rire méprisant. Marie était celle que je n'osais pas regarder.

Je vis tante Minette se lever et faire impétueusement le tour de la table. Elle me donna un maître coup de serviette, et je crus que tel était l'unique but de son voyage. Mais elle prit Marie dans ses bras et l'emporta évanouie.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

J'étais un peu étourdi, et surtout étonné, mais j'éprouvais une sorte de soulagement vague. Il me semblait que je m'étais vengé de quelqu'un.

La voix de mon oncle était très-altérée, quand il reprit :

— Notre famille appartient aux idées libérales modérées. Personne ne peut avancer que j'aie jamais prononcé une parole contre la religion de l'État ou tout autre culte reconnu. Je ne m'attendais pas... je suis frappé... j'essaye en vain...

Ces derniers mots furent balbutiés péniblement, et il retomba sur son siége.

Hélène se leva enfin pour aller à lui. Il était déjà entre les bras de cousin Cramayet qui lui parlait bas à l'oreille.

Je me trouvais assis entre deux chaises vides. Cette position isolée au moment où tous les regards étaient

fixés sur moi me troubla jusqu'à l'angoisse. Je note ce détail pour que le lecteur puisse mesurer l'absolue puérilité de mes impressions. Il paraît que ma physionomie n'en laissait rien deviner. Cramayet m'a dit, depuis, que j'avais l'air d'un apôtre confessant sa foi en face des tourmenteurs.

On ne me parlait point ; personne ne discutait ma résolution ; Choué fils, qui était maintenant mon voisin de gauche, me tournait presque le dos. Catulat seul continuait à manger et à boire. J'arrivai bientôt à ressentir très-vivement ce cordon isolant qui s'établissait autour de moi. L'imagination s'en mêla : au milieu de ce clan qui poussait le *bourgeoisisme* jusqu'à la férocité (c'était du moins mon idée), je me vis entouré d'une muraille sanitaire comme un pestiféré. Cela me grandit et me fortifia.

Je suis parmi ceux qui comprennent la joie de Lacenaire, lisant *son* article dans la *Gazette des tribunaux*. Il y a des gens, je suis sûr de cela, qui ont fait le mal en vue des journaux judiciaires. Érostrate a couvé une immense postérité d'imbéciles.

Certes, le fait d'entrer dans les ordres n'avait rien en soi de particulièrement criminel, mais il ne s'agissait pas de cela. Il s'agissait du coup porté, de l'effet produit. J'avais été ici la main mystérieuse écrivant les trois mots inconnus sur la muraille de la salle à manger de Baltasar.

Moi qui n'avais jamais osé dire : « Dieu vous bé-

nisse ! » à tante Minette, quand son tabac à la rose la faisait éternuer par hasard !

Je ne saurais évaluer le temps que dura cette ovation intime qui était pleine de fièvre, et où il entrait bien quelque remords. Le sang me montait au cerveau ; mes oreilles tintaient ; j'arrivai à ne plus rien percevoir autour de moi, sinon un brouillard et un murmure.

Je fus jeté bas de mon char de triomphe par la voix de mon oncle qui avait changé encore une fois.

Elle était gaie et gaillarde, ce qui me tua.

Elle dit tout bonnement :

— Mes enfants, il fait un temps superbe. Allons prendre le café au jardin.

Et un joyeux mouvement se fit.

•

Mes yeux se dessillèrent. Je vis la table déserte et les convives qui se reformaient par couples, mais non plus selon cette régularité processionnelle qui avait signalé l'entrée dans la salle à manger. Un aimable désordre régnait maintenant. Il me sembla même que cette gaieté me bravait quelque peu.

Je m'étais levé comme tout le monde. En passant près de moi, tante Amélie me dit :

— Pauvre Olivier, quelle drôle d'idée !

Mon oncle faisait, ma foi, le panier à deux anses avec la marquise et la présidente, et les ricanements desséchés des deux bonnes dames arrivaient jusqu'à moi. Parrain Tronchin ne me regarda pas ; M. Choué

de Grandlieu, le père, me menaça du doigt en murmurant :

— Farceur !

Son fils restait l'avant-dernier, avec cousin Catulat, qui buvait tout seul des verres d'alicante. Ce petit Choué était un coquin. Il mit d'abord la table entre lui et moi, puis il fixa sur moi ses deux yeux tout ronds, demi-masqués par l'insolent développement de sa trompe, et se mit à chanter piteusement :

— Monsieur l'abbé, monsieur l'abbé, vous allez vous casser le nez !...

Catulat brandit une assiette ; le petit Choué s'enfuit.

— Combien payes-tu ? me demanda Catulat, qui était gris. Si tu veux, je t'apprendrai la langue des dieux au cachet, méthode Robertson ? et tu mettras le feu à Saint-Sulpice !

Il me prit par le bras. Nous étions assez bons amis tous deux.

— Le Prado, poursuivit-il avec onction, n'est pas assez vénéré dans les familles. Un garçon qui n'a jamais été vacciné, ce n'est plus dans nos mœurs. Avant 89, ils avaient déjà des bonnets de coton qu'ils lançaient par-dessus les peupliers. Il manque une chaire au Collége de France ; c'est celle de langue grasse, mise à la portée des petits qui n'ont jamais marché sur la tête, ni canoté, ni joué la comédie de salon, ni dansé le pas des merluches. Tu m'intéresses. J'ai fait un article pour le *Journal des savants*, sur la *nécessité des gambades préliminaires ;* on n'en a pas voulu.

Que Dieu nous juge ! moi je n'ai jamais été comme ça, mais mon unique ami, Roncevaux-Malélevé, plus célèbre encore sous le nom du Romain de la décadence, a failli jadis mourir de candeur. Tu as de l'œil et une barbe. Que faudrait-il pour te faire sauter douze semelles à pieds joints? Mon bonhomme, une simple bucolique avec Amourette.

Il me lâcha le bras pour allumer son cigare à une bougie et je m'enfuis.

Je montai à ma chambre tout d'un temps ; en route je croisai plusieurs personnes, domestiques ou autres : je n'aurais pas su mettre de noms sur leurs visages. Aussitôt entré, je fermai ma porte à double tour et je tombai, brisé, dans mon fauteuil.

Je restai très-longtemps ainsi, sans mouvement, ni voix. Il n'y avait en moi qu'une seule idée, très-vague et très-dominante à la fois, une de ces idées qui vous enveloppent en quelque sorte et immobilisent momentanément tous les rouages du système intellectuel. J'avais accompli un grand acte, j'avais fait un grand pas; cet acte, selon la confusion émue de mon idée, était solennel et surtout irréparable, ce pas n'admettait point de retour.

Le Rubicon avait été franchi. Je ne concevais pas la possibilité de faire un saut en arrière.

Cela, du reste, ne m'inquiétait point. Je puis dire, éclairant aujourd'hui le trouble de mon impression d'alors avec la lumière de la réflexion, que le principal pour moi était de ne subir jamais plus un sup-

plice pareil à celui de cette soirée. Il m'en restait une fatigue morale et physique si intense que le cœur me manquait. Et le fait seul de vous en parler met un spasme dans les doigts qui tiennent ma plume.

Le premier mot que prononça ma pensée d'une façon intelligente et nette fut naturellement : « Séminaire. » Loin de m'exciter, il m'apaisa. Il évoqua pour moi une grande cour, entourée de bâtiments et coupée en deux par l'ombre et le soleil. J'étais allé une fois visiter l'intérieur du séminaire.

Dans la cour, du côté de l'ombre et le long des arcades, je revis en imagination ces groupes de jeunes gens graves ou gais, car j'avais constaté là plus de gaieté que de tristesse. J'essayai de me placer dans ces groupes. Je fus étonné de mon indifférence absolue.

La seule émotion que j'éprouvai, et, certes, elle était bien terne, allait plutôt vers le contentement. Il n'y avait point là de femme. C'était un gage de paix.

Mais presque aussitôt après, je sentis mon cœur se serrer de nouveau. L'idée « femme » avait appelé le sourire de cousine Marie. Je me demandai franchement si je la regretterais, et, par le fait, c'était une question à poser, car je n'en savais rien. A cette heure d'engourdissement, ma réponse fut presque inintelligible pour moi-même.

Marie s'était trouvée mal auprès de moi quand j'avais annoncé l'intention de quitter le monde; je ne songeais qu'au malaise plein de terreur que j'éprouverais en la revoyant. Que lui dire, moi qui éprouvais un

sérieux embarras à prononcer les mots *bonjour* ou *bonsoir* quand ils s'adressaient à une femme?

Certes, il y avait bien quelque autre chose, car au delà de la barrière infranchissable, représentée par ma timidité, poussée jusqu'à la terreur, j'entrevoyais toujours une sorte de rêve voluptueux. Mais je savais si bien que c'était un pur rêve, puisque ma poltronnerie, qui était une réalité, ne pouvait être vaincue!

Non, je ne regrettais pas cousine Marie. L'angoisse, en ce qui touchait cousine Marie, dépassait le plaisir. Regrettais-je Hélène? J'ai peur de vous étonner. Il y avait dans mon cas un élément sensuel très-considérable. Hélène m'attirait sous ce rapport avec une croissante énergie.

Le dîner qui venait de finir me l'avait montrée belle à miracle. Ma main droite qui avait frôlé la soie de sa robe restait encore glacée, pour avoir trop longtemps brûlé. Hélène était à moi, on me l'avait offerte.

L'ignorance, après tout, n'est qu'un mot exprimant une idée très-relative. La plus complète ignorance a ses conjectures ou ses mirages. L'imagination n'attend pas à savoir pour faire des siennes.

Le souvenir évoqué d'Hélène m'éblouit et m'attira en arrière. Je me vis avec elle et je ne sais où, dans un bois, je crois; elle allait devant moi, sa taille gracieuse et riche donnait des plis charmants à l'étoffe moelleuse de sa jupe. Elle avait, oui, ne riez pas, elle avait ce corsage... le corsage d'Amourette!

La route descendait, plus sombre, mais, derrière

les arbres, on voyait à droite et à gauche de longues échappées de lumière. Personne ne passait. Nous arrivâmes dans une grande prairie au bord de la Marne. Il n'y avait personne encore et le crépuscule tombait. Hélène était toujours en avant, et moi, je la regardais. Son chapeau pendait à son bras, la brise du soir jouait dans ses cheveux.

Au bout du long rideau de peupliers qui bordait la rivière, la maison de campagne de mon oncle montrait un coin de sa façade, masquée par de larges bouquets de tilleuls. Le propre des rêves, c'est de supposer toujours le fossé comblé, le problème résolu. Nous étions mariés Hélène et moi dans mon rêve.

Elle s'assit au bord de l'eau, et si vous saviez comme sa pose était adorable! Hélas! je n'avais qu'une chose à faire, c'était de m'éveiller.

Je m'agenouillai, les larmes aux yeux, devant un très-beau crucifix d'ivoire qui me venait de ma bonne mère. Ce n'étaient pas des larmes de componction. J'aime profondément la mémoire de ma mère, et pourtant je ne pus réussir à tourner vers elle ma pensée en révolte. J'étais là pour en appeler à Dieu; j'eus frayeur et honte de me trouver moi-même indifférent jusqu'à l'impiété. Je me disais avec colère : Je veux être prêtre! je veux être prêtre!

Et je songeais à tante Amélie...

Car il faut bien finir par l'avouer; le fond de ma préoccupation, c'était l'homélie incohérente, mais si pleine de sens de cet effronté Catulat.

Les dernières paroles de son discours voltigeaient autour de mes oreilles.

— Une simple bucolique avec Amourette !

Cousine Marie ne pouvait rien pour ma guérison : nous étions séparés par notre innocence pareille. Hélène devait être dans le même cas, et d'ailleurs elle ne m'inspirait point de confiance : je n'aurais pas voulu m'humilier devant elle.

Tante Amélie... Elle était loin d'avoir atteint ses quarante ans. Elle le disait souvent. De jour en jour cela devenait moins vrai; c'était encore vraisemblable. Elle avait de splendides épaules, un peu trop vastes, mais d'une blancheur irréprochable où les boucles de ses cheveux châtains venaient jouer. La réputation de ses grands yeux était immense dans la famille.

Certes cousin Catulat était une créature éhontée, mais il se peut que le Prado ait son utilité. Depuis quelques années les jardiniers anglais dépensent des sommes folles pour repeupler leur île de crapauds. Si d'imprudents moralistes supprimaient ce qu'on est convenu d'appeler « la littérature malsaine, » qui sait quelle lèpre inattendue envahirait l'épiderme de l'univers ?

Tout ceux qui lancent des anathèmes contre cette pauvre chose : le roman, ont lu beaucoup de romans. Ils ne sont pas compétents, en ce sens qu'ils ignorent l'inconvénient de n'avoir pas lu un seul roman. Moi, je le connais.

Les romans sont comme le Prado, comme les couleuvres, comme les taupes : des bienfaiteurs sujets à

caution. Nous ne sommes plus au paradis terrestre. Les pommes de sciences se vendent au rabais. Malheur à qui ne sait pas !

Tante Amélie pouvait remplacer tous les romans du monde : j'avais l'instinct de cette vérité. Pendant que j'essayais en vain de prier, ses beaux yeux me parlaient. Je fis un instant dessein de lire ce livre que je devinais charmant.

Mais le moyen? N'y avait-il pas au devant de moi le même obstacle? L'obstacle éternel : ma timidité, ma lâcheté, ma honte !

Je pris mon élan pour me jeter, une fois de plus, tête première dans le séminaire; je me jurai à moi-même que j'avais la vocation. Et, en effet, si je n'avais pas eu la vocation, comment pareille idée me serait-elle venue dans ma position de fortune et de famille, entouré comme je l'étais de gens hostiles à ce coup de tête !

C'était non-seulement une vocation, mais une vocation bien forte et bien solide, puisqu'elle résistait à tant de songes pervers. On n'avait pas vu souvent une vocation si robuste ! Elle n'avait pas d'élan, c'est vrai, pas de fougue, mais tant mieux. Craignez l'enthousiasme, il n'est pas de durée...

Mais Catulat lui-même, au fait ! cet impur Catulat, si on l'interrogeait?

Que de science sous le cynisme où il s'endormait !

Je n'étais pas très-éloigné de prendre au pied de la lettre ce qu'il m'avait dit. Puisque mon mal était de

ne point savoir parler, ce qui me manquait, c'était une langue : La langue de Catulat ! « la langue grasse, mise à la portée des petits qui n'ont jamais marché sur la tête! »

Il faut vous dire que cette phraséologie me répugnait au plus haut point. Si toute timidité est de l'orgueil, la mienne était de l'orgueil double. Cet argot des trop-sachants insultait positivement à ma détresse.

Mais, du fond de ma détresse, je sentais, sous la rhétorique indécente de ce fou, une malheureuse évidence, et son article au *Journal des savants* sur la « nécessité des gambades préliminaires » prenait à mes yeux la valeur d'une étude philosophique.

Je rappelle ici au lecteur, habitué déjà à la compassion, que j'étais un misérable enfant, à certain point de vue, mais un jeune homme lettré, rompu au raisonnement, presque un savant.

Tout s'apprend par principes. En une soirée, Catulat pouvait jeter les bases de mon éducation nouvelle et éloigner de moi jusqu'à l'ombre du danger de « mourir de candeur. »

Je ne me souviens pas de m'être jamais méprisé si fort qu'à cet instant. J'éprouvai une angoisse véritablement navrante, et je me demandai si mieux ne valait pas me brûler la cervelle.

Il y avait plus de deux heures que j'étais là tout seul, m'ingéniant à vide et malheureux jusqu'au désespoir. Peu importe l'origine d'une souffrance ; chacun sait bien cela : la plus puérile blessure peut arri-

ver à un cuisant martyre : j'avais abandonné vingt fois l'idée de me faire prêtre, et j'y revenais toujours; j'y revenais avec une amertume froide qui prenait toutes les allures de la détermination.

J'étais religieux très-sincèrement, mais il n'y avait pas ici un atome de religion dans mon fait. Au contraire, l'objection la plus forte contre mon dessein naissait de mes sentiments religieux. Mes pensées me semblaient impies, et les folies qui assiégeaient mon cerveau m'effrayaient comme des blasphèmes.

J'allais jusqu'à me dire : A de certaines heures, les plus saints furent tourmentés; je m'énumérais à moi-même les tentations légendaires.

— Amourette!

Ce fut un petit cri, aigu et mignon à la fois, qui m'entra dans l'oreille et me fit tressaillir. Il venait de la rue, et c'était la voix de tantôt qui le proférait. Je me levai d'un saut.

La réponse se fit attendre un quart de minute, à peu près. Il y avait une lumière faible derrière la fenêtre d'Amourette.

Pas une seule fois, pendant toute la soirée, je n'avais regardé de ce côté.

La fenêtre s'ouvrit, montrant la silhouette d'une jeune fille en peignoir de nuit, éclairée vaguement et à revers par la lumière faible, qui devait être une veilleuse. Je m'élançai à ma croisée. Une autre jeune fille, gaillardement pomponnée, était à la fenêtre de l'étage inférieur, immédiatement au-dessous d'Amourette.

— Excusez, dit-elle, pas encore habillée?

Amourette répondit :

— J'ai sommeil.

— Et tu crois faire fortune comme ça?

— Oui, répondit Amourette.

— Tâche! alors tu ne viens pas au bal?

— Non.

— Tu as ton idée?

— Oui.

— Voyons!

— La tireuse de cartes du Pré-Catelan m'a dit que la fortune me viendrait en dormant.

La voisine éclata de rire.

— Alors, bonne nuit!

— Amuse-toi bien!

Amourette referma sa fenêtre.

Il est certain qu'elle ressemblait à cousine Marie ainsi, dans ces demi-ténèbres.

Mon cœur battait à se rompre, et mes tempes gonflées me faisaient mal.

Je n'avais jamais vu de femme en déshabillé de nuit.

Je pris ma tête à deux mains, je me crus fou, tant la pensée qui me traversa l'esprit était en dehors de moi. C'était encore une réminiscence du sermon de Catulat. Au moment où Catulat avait prononcé le nom d'Amourette, qui était le dernier mot et comme le point final de son homélie, ce nom ne m'avait point frappé beaucoup; mais depuis deux heures, ce discours

magistral prenait pour moi les proportions d'un oracle. Je le savais par cœur, il représentait aux yeux de mon esprit malade le texte solennel et plein d'énigmes de la vérité inconnue.

Catulat, de Delphes, avait dit : « Pour te faire sauter douze semelles à pieds joints, que faudrait-il ? une bucolique avec Amourette. » Amourette pouvait donc remplacer la marche sur la tête, le canotage et le pas des merluches ! Amourette était donc aussi un gymnase, une institution, un lycée ?

Mais pourquoi Catulat avait-il choisi justement Amourette ? Était-ce bien l'Amourette d'en face ? Mon Amourette de la rue du Paon-Saint-André, qui ne voulait pas aller au bal, parce que la fortune devait lui venir en dormant ? Ou bien ce nom, comme il arrive, courait-il le quartier des écoles, appliqué à dix, à vingt bayadères ?

C'est à peine si je l'avais vue ; à vrai dire, je ne l'avais pas vue, tant ces délicieux cheveux d'or faisaient un voile charmant à son visage ; mais cette esquisse, ce croquis, poché en deux coups de crayon par ma fantaisie plus encore que par mon regard, restait devant mes yeux. Le corsage jouait son rôle de perdition : j'avais si bien vu le corsage !

J'avais beaucoup d'argent dans mon secrétaire. On me servait une forte pension, et, sauf un équipage de pêche que je m'étais donné très-beau, ma seule dépense était l'aumône. J'ouvris mon tiroir-caisse et je comptai un véritable monceau de doubles louis tout

neufs; je n'aime pas l'argent, mais l'argent m'éblouit comme tout le monde.

Il n'y avait qu'à sortir, traverser la rue, et mettre tout cela sur ses genoux.

Qu'elles fussent vingt ou quarante, il y en avait assez pour conquérir toutes les Amourettes de la rive gauche.

Un son de piano monta du rez-de-chaussée. Il était bien rare qu'on ne fît point chanter cousine Marie après ces repas de famille. Elle avait une voix que je ne saurais point définir. J'ai vu Hélène rêver en l'écoutant. Moi, j'ai pleuré, en pleine rue, parce que telle mélodie de Schubert, chantée par elle, vibrait tout à coup dans mon souvenir.

Hélène n'était pourtant pas une sensitive.

Pauvre Amourette! je serais mort sur le seuil avant d'oser frapper à sa porte. Ce n'était pas cette nuit que la fortune devait lui venir. Je repoussai mon tas de louis, et je m'élançai dehors en courant.

Pendant que je descendais l'escalier, je pensais :

— Qu'y aurait-il donc là de si difficile? Je me mettrais à ses genoux, je lui prendrais les deux mains, et je dirais :

Cousine Marie, ce n'est pas ma faute. Je vous aime! oh! je vous aime jusqu'à mourir!

V

MARIE

Je n'avais pas la mine d'un chérubin, tant s'en fallait. Tout à l'heure encore, je m'étais regardé dans ma glace : j'avais une figure mâle, et des sourcils superbes. En sortant de chez moi, mon idée était de descendre au salon pour entendre cousine Marie. J'avais oublié pour un moment ce terrible séminaire. Dès que le souvenir me revint, j'eus honte, et au lieu d'entrer au salon, je me glissai dans le jardin.

Le jardin était illuminé, ma foi, avec des lanternes de couleur. Il y avait là de beaux arbres, un peu tristes, comme tous les prisonniers, une grande pelouse avec quatre statues, des allées, des tonnelles et un salon de verdure. Dans les temps de sécheresse désespérée, ce n'était pas très-humide.

Je ne rencontrai personne devant la maison, je lançai un regard involontaire à la fenêtre d'Amourette, on n'y voyait plus de lumière. Par les croisées ouvertes

du rez-de-chaussée, la voix de Marie sortait. Elle disait l'*Éloge des larmes*, de Schubert. Pour la première fois de ma vie, son chant me causa une douloureuse impression. Je n'eus pas le courage de rester.

Je m'engageai dans l'allée circulaire qui menait au salon de verdure.

— Est-ce qu'il aime quelqu'un? demanda la voix de tante Amélie à trois pas de moi, derrière le treillage d'une tonnelle.

— Il est comme tous les animaux de sa catégorie, répondit Choué fils en ricanant, il aime tout le monde. Je parie qu'il vous aime, ma tante.

On répliqua :

— Tu es la plus impertinente petite bête que j'aie vue !

— Et vous en avez vu des masses, ma tante!

J'allais. L'*Éloge des larmes* me poursuivait de loin. L'organe discret de Choué le père frappa mon oreille au détour d'une allée. Il disait :

— Madame Choué en a connu un tout pareil. C'est un grand malheur quand on a de la fortune. Allons! un bout de consultation, docteur!

— Je ne lui vois aucun symptôme..., commença le docteur Courot.

— Ta, ta, ta! Madame Choué vous a un œil! Enfin, tant mieux, si elle se trompe. Je n'étais pas fâché de vous interroger.

— Quel âge a-t-il au juste? demanda le docteur.

— Sa majorité remonte à la fin de février dernier.

— Et ils n'ont jamais eu l'idée de le dégourdir?

— Laissez donc! ils l'ont empaillé! Moi, mon garçon était à peine sorti de la coque... Allez!

— Très-gentil, ce polisson-là! J'ai eu peur d'une déviation dans le temps.

— Pas d'extérieur, mais capable comme le Barbier de Séville!

Je tournai à gauche; ils allaient à droite, vers la salle de verdure, où j'apercevais déjà de loin un groupe assez nombreux, buvant et fumant.

Du côté de la maison, le piano se tut; on applaudit, et deux ou trois dames descendirent le perron. Instinctivement, je ralentis le pas, et j'entrai dans les bosquets. Hélène passa, au bras d'une de ses amies qui était venue pour la soirée. Elles parlaient assez bas et très-vite.

— Ce Cramayet est le diable, dit Hélène avec dépit. Quand j'ai voulu nier, il m'a regardée dans les yeux... tu sais?

— Il n'y a pas de quoi fouetter un chat! s'écria l'amie. Je voudrais bien que ton Cramayet vînt se mêler de mes affaires!

— Il s'en mêle.

L'amie s'arrêta court.

— Il m'a dit, poursuivit Hélène : L'affaire de mademoiselle Mathilde a commencé ainsi.

— Comment! mon affaire? répéta l'amie impétueusement. Le monstre!

Elle s'appelait Mathilde, et il paraît qu'elle avait une affaire.

Leurs voix s'éloignèrent, et je n'entendis plus rien.

Pourquoi Hélène avait-elle nié? pourquoi ce Cramayet, qui était le diable, l'avait-il regardée dans les yeux? Mon sang était monté à ma figure. Cette Mathilde ne m'inspirait aucune confiance; je me promis de l'écarter de ma femme, quand...

Et le séminaire! J'étais jaloux de ma femme, moi qui ne voulais pas me marier. Cela me fit presque sourire.

Tante Minette approchait, venant aussi de la maison. Elle tenait Marie par le cou et rapprochait de son sein la tête pâle de ma pauvre petite cousine. Elle l'aimait bien.

— Au fond, murmurait tante Minette, ponctuant sa phrase avec des baisers, ce n'est pas malheureux pour toi. C'était arrangé, ce mariage avec Hélène, tout à fait arrangé...

— Il ne l'aimait pas! soupira Marie.

— Qu'en sais-tu? te l'avait-il dit?

— Oh! non.

— Tu es une folle, tu m'as fait peur! J'ai oublié un instant que le pauvre garçon... Enfin, n'importe, jamais, tu m'entends bien, jamais M. Le Compaignon n'en aurait voulu démordre.

— Mais, Olivier... objecta Marie, dont la voix tremblait.

— Laisse donc! un mouton! veux-tu que je te dise: s'il se fait prêtre, je connais son bon cœur, il te constituera une dot, c'est certain.

— La moitié de ma fortune! m'écriai-je en moi-même, et les larmes aux yeux; les trois quarts! tout ce que je possède!

Puis un frisson me passa dans les veines et je pris ma poitrine à deux mains.

— Une dot! pensais-je. Elle se mariera donc?

Puis encore, j'ajoutai avec l'accent d'Oreste remerciant les dieux :

— Monsieur l'abbé Olivier, c'est vous qui la marierez peut-être!

Il n'aurait pas fallu me marcher sur le pied en ce moment-là!

— Tu as chanté comme un ange, Marie, dit Hélène qui revenait sur ses pas avec mademoiselle Mathilde.

— Toi, mets un fichu ou tu prendras froid, riposta tante Minette, pendant que les deux couples se croisaient.

Je devins tout oreilles. Il me semblait que j'allais apprendre un grand secret. Hélène et Mathilde se rapprochaient de moi en chuchotant vivement.

— Tu le regretteras, disait Mathilde. On n'en fait plus comme lui... Et joli homme!

— Bel homme plutôt. C'est si gauche! D'abord, écoute : vicomtesse! et attachée d'ambassade!

— Des dettes, ce cher vicomte, tu sais?

— Je suis riche comme un puits.

— Ah ! fit mademoiselle Mathilde, qui s'arrêta pensive, moi il m'aurait plu, ce bel Olivier.

Figurez-vous qu'elle n'était pas mal, cette grande fille, et que je n'avais jamais reçu de déclaration. Je fus flatté, j'allais dire amoureux.

Elle poursuivit d'un ton pénétré :

— L'espèce de ceux qu'on mène par le bout du nez devient de plus en plus rare.

Hélène se mit à rire franchement. Ma tête pendit sur ma poitrine ; j'étais humilié, cette fois, sans ressource. J'aurais voulu être déjà au séminaire !

— Jamais, dit la voix douce et prudente de l'abbé Heurtebise derrière moi, dans une autre allée ; jamais Olivier n'a soufflé mot devant moi qui pût faire craindre... ou plutôt préjuger une détermination pareille.

— C'est une drôle de maison, dit la présidente. Bien fin qui connaîtrait leurs principes.

— Ce sont d'honnêtes gens.

— Il ne leur manquerait plus que d'être malhonnêtes ! J'ai connu comme cela une demoiselle orpheline et très-riche : on ne la battait pas, mais elle est morte de consomption, et, dites donc, ce n'est pas le roi de Prusse qui a eu son héritage.

— Olivier a la plus belle santé du monde, objecta l'abbé.

— Aussi, on lui fourre une soutane sur le dos !

— Je vous affirme, madame...

— Vous êtes de la maison, c'est votre rôle. Soyez

donc assez aimable pour voir si j'ai ma voiture dans la cour.

— Ah ! chère dame, s'écria la marquise, arrivant au bras du notaire, M. Choué est de mon avis ! Ils vont s'opposer à cette vocation-là !

— Ce n'est pas mon opinion, chère madame, et pour cause !

Jusqu'alors, j'avais cru que mon oncle était entouré d'un respect universel et presque religieux.

— Vous ne prenez pas le thé, mesdames ? demanda tante Amélie qui les rejoignait.

— Monsieur Choué, dit la présidente, au lieu de répondre, vous avez un petit bonhomme qui est bien avancé pour son âge.

Tante Amélie prit le bras de la marquise, et Choué murmura bonnement :

— Peu d'extérieur, mais l'esprit de Beaumarchais !

Pour la troisième fois, Hélène et Mathilde revenaient en poursuivant leur promenade circulaire.

— Eh bien ! murmurait Hélène avec un embarras plein de moquerie, je ne sais pas, moi. J'ai demandé à Cramayet, qui n'a rien voulu me dire. Il paraît qu'il y a des grands garçons comme cela.

— Comme quoi ? demanda mademoiselle Mathilde qui aimait les points sur les i.

— Comme Olivier.

— Mais encore ?

— Dame !... tu m'ennuies à la fin !

— Pauvre jeune homme ! dit avec onction mademoiselle Mathilde.

Puis un double éclat de rire me souffleta.

J'étais seul. Les deux allées restaient vides. Je n'aurais pas été étourdi plus complétement, si j'avais reçu une volée de coups de bâton sur la tête. Non point que je comprisse le sens exact des paroles prononcées, mais je les devinais blessantes jusqu'à la cruauté.

Je me mis à marcher au hasard. Je ne peux pas dire que mon dessein fût d'épier encore et d'écouter, mais je dois avouer que l'idée de surprendre ce qui se disait sur moi ne me répugnait point. Cela m'inspirait seulement beaucoup de terreur, certain que j'étais de n'entendre rien d'agréable. Il y avait en moi un instinct : je sentais que ma misère était d'ignorer ; au prix d'un supplice je voulais savoir.

Mais ce profond Catulat avait éternellement raison. Pour apprendre, et encore bien plus pour surprendre, il faut posséder « la langue. » La langue me manquait.

J'arrivai, sans parti pris, aux environs du salon de verdure où les hommes étaient réunis. L'endroit était très-vivement éclairé par des lanternes multicolores. C'était un rond ménagé au milieu d'un bosquet très-touffu. Le centre du salon était occupé par une grande table rustique qui avait servi à prendre le café ; sur la table, outre la belle cave de mon oncle, contenant seulement quatre « caprices » pour les dames, il y

avait des liqueurs de toute sorte, en bouteilles et en cruchons.

Il faisait chaud. Tout le monde s'était mis à l'aise, et mon oncle lui-même me parut sensiblement débraillé. Quelques-uns de ceux que j'avais rencontrés dans les allées avaient rallié, entre autres, le docteur Courot et le petit Choué, qui bourrait une pipe sans vergogne. Parrain Tronchin avait entre les dents un brûle-tout monumental ; Cramayet et Catulat fumaient des havane, le docteur s'était fait une cigarette, mon oncle seul roulait entre ses doigts sa solennelle boîte d'or.

Il avait devant lui un cruchon de curaçao dont il ne dédaignait point de faire usage. Jamais chez nous je n'avais assisté à pareille fête ; on avait dû se cacher de moi.

— Le point de départ de mon argumentation, disait mon oncle au moment où j'arrivais à portée, est celui-ci : Il faut que jeunesse se passe.

— Bravo ! appuya cousin Cramayet.

Catulat, plus franc, se borna à dire :

— Connu !

— Sans excès, continua M. Le Compaignon. L'excès peut se produire dans un sens comme dans l'autre. Cherchez l'origine de toutes les catastrophes, vous trouverez l'excès.

— Qu'est-ce que vous entendez par excès, mon oncle ? demanda le fils Choué, qui méditait un trait d'esprit.

— Quelque chose d'offensant et de monstrueux, mon fils, répondit doucement Catulat : le partage de la Pologne, la conduite de Jud envers un magistrat, ou ton nez. Je pourrais multiplier les exemples.

— Soyons sérieux ! ordonna mon oncle au milieu du rire général. Catulat, tu dépasses quelquefois les bornes ; il est juste d'ajouter que Choué le fils est fréquemment fatigant ; je disais : il faut que jeunesse se passe, c'est dans l'ordre des choses naturelles, et, croyez-moi, il n'y a pas d'autre philosophie que celle de la nature.

Il but. Sa parole n'était pas si nette que d'habitude. Cramayet fit observer :

— Nous avons accepté déjà ces divers points.

— A l'unanimité, appuya Catulat, et plusieurs fois.

— Je suppose, répliqua mon oncle, que tu n'as pas l'intention de conduire la délibération? Il faut que jeunesse se passe ! Jamais d'excès ! ne sortons pas de là. Cousin Cramayet était de mon avis tout à l'heure, je voudrais bien savoir pourquoi il a changé d'opinion.

— Mais je n'ai pas changé d'opinion, s'écria le cousin.

— Tant mieux pour vous, décida mon oncle ; cela vous honore. Où en étais-je ? Ah ! chacun de nous a passé sa jeunesse de manière ou d'autre, et moi qui parle, hé, hé ! Il y a longtemps, et il n'y paraît plus. Je ne sais pas ce que mon neveu Choué a passé, mais il

avait quarante-cinq ans sonnés quand il est venu au monde, hé, hé ! ne te fâche pas, petit, c'est pour plaisanter. Figurez-vous bien une chose, c'est qu'Hélène sera la femme d'Olivier !

— Nous verrons cela ! pensai-je derrière l'arbre où je m'étais blotti.

J'étais un peu remis. La scène me semblait tout à fait drôle, et je m'amusais à voir mon oncle si près de la gaieté bachique. J'éprouvais d'ailleurs un certain orgueil à savoir de quelle nature étaient les entretiens privés de cousine Hélène et de son amie Mathilde.

Mon oncle se versa un bon verre de curaçao, et reprit d'un air heureux :

— J'ai dit. Quand une opinion ne choque en rien la raison ni la nature, et qu'elle n'implique aucun excès, allez-vous-en voir pourquoi on en changerait ! La parole est à Cramayet, garçon instruit et de beaucoup d'intelligence. Rester concis et précis, tel est le programme que je lui recommande.

— J'en reviens à l'idée de Catulat, commença Cramayet.

— Précis ! fit mon oncle qui buvait son curaçao à petites gorgées.

— Et je l'explique... voulut continuer le cousin.

— Concis ! dit M. Le Compaignon en frappant la table de sa boîte d'or. N'oublions jamais que le temps est un capital.

— Qu'est-ce que c'est que l'idée de Catulat ? demanda le petit Choué.

Mon oncle devint pourpre.

— Tout petit, s'écria-t-il, toi, tu étais déjà désagréable et pernicieux ! Ta laideur a grandi avec l'âge. Tu prends ton esprit dans les journaux affranchis du cautionnement et dans les théâtres du dernier ordre. Tais-toi ! Catulat lui-même te méprise ! Et si je n'étais pas toujours mesuré dans mes paroles, je te dirais que tu es pour ta famille une funeste infirmité !

— Pas d'extérieur, grommela Catulat, mais l'intelligence de Bilboquet !

Le petit Choué secoua sa pipe et se servit un verre d'eau-de-vie.

— Catulat, reprit Cramayet, comme si de rien n'eût été, n'a pas dépensé sa vie entière à fréquenter les salons du faubourg Saint-Germain. Il n'en est pas plus fier pour cela. Son existence est agitée. Il aime le jeu, le vin, les belles, en faisant sa quatorzième année de droit avec honneur.

Mon oncle essuya une larme, parce que Catulat avait mis la main sur son cœur.

— Je propose, poursuivit cousin Cramayet en redoublant de chaleur, que Catulat soit chargé lui-même de mettre son idée à exécution, et qu'il reçoive pour ce des appointements fixes, proportionnés à son mérite.

— J'appuie, dit simplement Catulat, la motion de mon bienfaiteur.

Parrain Tronchin fronça le sourcil. Il avait toutes les peines du monde à combattre le sommeil qui tournait autour de son honnête cervelle.

— Passez-moi la boîte de l'oncle, dit-il ; rendre service pour de l'argent, ça ne me connaît pas. On a été dur avec cette puce de petit Choué, qui n'est pas cause d'être vilain comme le péché. Son père n'était pas beau, sa mère non plus, alors c'est tout simple. Moi, je prendrais cet innocent d'Olivier par la peau du cou et je le flanquerais à l'école de cavalerie de Saumur. Hé ! docteur ?

Le docteur opérait un mélange de sucre, de kirsch et de chartreuse.

— Excès ! s'écria mon oncle. J'offre vingt louis à Catulat.

— Double ! dit l'étudiant, à cause des frais, et deux cents francs de gratification afin d'arrondir le rouleau de mille.

Le gros poing de parrain frappa la table rustique.

— On ne vous demande rien, gendarme, ajouta Catulat en le saluant respectueusement. Je vous ai défendu au péril de mes jours, une fois qu'on vous accusait d'avoir inventé la poudre !

Il y eut encore un éclat de rire, et parrain partit comme les autres. C'était l'ange de la force armée. Mon oncle fit mine de se lever, mais il reconnut qu'il y avait danger et ne s'obstina pas.

— Accepté, dit-il, en cas de succès.

— Minute ! s'écria cousin Cramayet, c'est délicat ! Catulat nous répond que l'objet est en bon état, et que notre gaillard ne court aucune espèce de péril ?

Ces choses, je suis obligé de le déclarer, étaient absolument incompréhensibles pour moi. Ce fut plusieurs jours après seulement que je pus leur donner un sens, en rappelant à ma mémoire tous les détails de cette scène qui avait excité au plus haut point ma curiosité.

Mon oncle avait pris un air inquiet.

— La parole est à Catulat, dit-il. Son rôle est d'être concis et précis.

Catulat n'avait pas l'air d'une gravure de modes. Pour la toilette, il faisait plein contraste avec cousin Cramayet, petit homme net, éblouissant de soins personnels et possédant l'élégance serrée des célibataires entre deux âges que l'obésité va saisir. Catulat portait un habit noir; chez mon oncle, on n'était pas reçu autrement; mais l'habit noir de Catulat avait une certaine nuance que je n'ai jamais vue qu'à lui et aux vestes des employés inférieurs des pompes funèbres.

On lui tolérait un pantalon à la cosaque, d'un gris tirant sur le deuil; l'effort de son gilet, combiné avec les bonnes intentions de son immense cravate, ne permettait point de juger son linge; il avait des gants qu'il montrait comme pièces de conviction, mais il ne les mettait jamais. J'ai su depuis qu'ils étaient tous les deux de la même main.

Ce n'était pas un laid garçon; il avait des yeux splendides et un nez grec, taillé droit, d'un bon mo-

dèle. Le reste de son visage était tout en barbe et en cheveux. Son peigne, s'il en avait un, devait être objet de luxe, comme ses gants. Il mangeait d'une façon héroïque et buvait mieux. J'avais vu souvent mon oncle, qui était un excellent homme, lui glisser une paire de louis, mais mille francs, je ne l'aurais pas cru possible.

Catulat, interpellé, prit un air modeste qui ne lui allait pas bien et commença ainsi :

— Messieurs et chers compatriotes, j'ose espérer que vous aurez de l'indulgence pour un jeune homme qui n'en fait pas sa profession journalière.

« Loin de moi la pensée de faire allusion aux malentendus qui amenèrent les événements de 1815 ! La politique doit rester étrangère à l'objet qui nous rassemble. Parrain Tronchin est un homme d'ordre, permettez-moi de l'en féliciter ardemment. Il a, du reste, sa conscience et l'honneur d'être Français, non moins que militaire.

« Je veux vous parler de Roncevaux-mal-élevé qui jouit d'une réputation européenne autour de l'Odéon. C'est mon ami particulier; il en est digne. On le connaît aussi sous le nom du Romain de la décadence Recherché dans ses vêtements, cordial avec la force publique, probe, malin au billard, séduisant à l'égard des dames, il peut vous être de la plus haute utilité dans l'entreprise dont vous voulez bien me confier la gérance.

« Vous fouilleriez, ô citoyens, la Closerie des lilas

tout entière sans trouver une prudence égale à la sienne...

— Sac à papier! s'écria Cramayet, vas-tu arriver à la donzelle!

— J'avais dit : concis et précis! fit observer mon oncle.

Catulat prit une pose noble.

— Un ange! dit-il avec sensibilité. Ils sont tous un peu piqués, mais celui-là l'est si peu! Il n'y a pas deux et demi pour cent de déchet, parole d'honneur! Education soignée dans les premiers pensionnats de la capitale, belle écriture, orthographe. Ruine des parents, cascade de l'enfant : effet du malheur. Par suite de circonstances, elle est la camarade de la Touque, dite aussi mademoiselle Falbalas...

— Ah! la Touque, fit le petit Choué.

— A la porte! ordonna Catulat. La Touque est à la hauteur du fils Choué, mais l'autre...

— La Touque! dit Tronchin, j'ai vu ce nom-là sur les journaux.

— Ce n'est pas elle, expliqua obligeamment Catulat. Celle dont vous me faites l'honneur de me parler est jument et vaut un millier de louis, la mienne ne vaut rien. Résumé général : après l'aventure, M. Le Compaignon placera l'ange dans le commerce ou lui fera tout autre sort décent à son choix. Roncevaux, moi, et quelques jeunes gens de famille que j'inviterai à un repas de corps, nous jouerons la comédie dont je vous ai donné tout à l'heure le scénario détaillé.

« Bien entendu que moi, je resterai dans la coulisse. C'est usé, j'en conviens, mais c'est sûr. Pour le festin, le carrosse, la toilette de l'objet et la mise en scène, je dépenserai peut-être toute la somme votée, mais il me restera l'avantage d'avoir bien mérité d'un magistrat éminent qui n'a jamais douté, je l'espère, de ma considération la plus distinguée ! »

Catulat, ayant ainsi parlé, siffla deux verres de squidam coup sur coup et alluma un cigare. Parrain Tronchet dormitait. Le docteur tournait ses pouces d'un air impartial. Mon oncle consulta du regard cousin Cramayet, qui fit un grave signe d'approbation en disant :

— Adieu, va! *Alea jacta est!*

— C'est mon avis, reprit aussitôt mon oncle, il n'y a là aucun excès, et il faut que jeunesse se passe. Le côté romanesque de l'expédient disparaît devant son utilité. Faites revenir les dames.

Ceci s'adressait au vieux Lafond, qui rôdait autour du berceau et écoutait de tout son cœur. Il s'éloigna aussitôt, mon oncle ajouta :

— Vis-à-vis des dames, le programme est : discrétion absolue.

— Appuyé ! dit cousin Cramayet, d'autant que, dans dix minutes, elles en sauront aussi long que nous.

Je ne pense pas que le petit Choué fût intrigué au même point que moi, car, en définitive, cette mystérieuse délibération me regardait, mais son air maus-

sade témoignait qu'il n'avait pas deviné le mot de l'énigme.

Au moment où les dames se rapprochaient de tous côtés, je songeai à opérer ma retraite. Cela ne semblait pas difficile, parce que j'avais l'allée circulaire derrière moi ; mais comme j'y mettais le pied, l'aigre voix de Choué fils s'éleva :

— Tiens! cria-t-elle, voici l'oiseau!

Il m'avait aperçu.

— Olivier! appela aussitôt cousin Cramayet.

Et mon oncle ajouta :

— Viens, mon ami, viens. Ne crains aucune parole de raillerie ou de reproche. Nous respectons ton opinion, et plus nous sommes près de te perdre, plus nous désirons jouir des derniers instants que tu passes au sein de ta famille.

Il y avait une véritable affection dans ces paroles. Mon oncle m'aimait beaucoup et je le savais ; mais, d'un autre côté, ces paroles ne cadraient point avec ce que je venais d'entendre. Elles indiquaient une résignation qui m'étonna et me mit en défiance.

J'obéis néanmoins à l'appel qui m'était adressé.

La marquise et la présidente s'étaient retirées. Tante Minette vint dire que Marie, souffrante, s'était mise au lit. Tante Amélie servait le thé. Hélène et mademoiselle Mathilde, sa respectable amie, chuchotaient à l'écart.

— Eh bien! eh bien! me dit M. Le Compaignon en me tendant les deux mains, nous avons la mine tout

effarouchée! L'état ecclésiastique est une carrière comme une autre, et je désapprouve formellement parrain Tronchin, qui a prononcé à ma table le mot calotin. Cela nous ramène aux plus mauvais jours de nos discordes civiles. On peut devenir évêque quand on a de l'intelligence et des ressources. J'espère que tu nous donneras bien trois ou quatre jours avant de t'enfouir à Saint-Sulpice.

— Trois ou quatre jours! répéta tante Minette avec stupéfaction, pas davantage!

Et tante Amélie ajouta d'un air pincé :

— Est-ce qu'on veut le pousser hors de la maison, maintenant!.

— Moi, grommela Catulat, j'aurais tout dit aux dames; cette portion importante de l'humanité est naturellement nuisible, il faut la museler.

J'étais dans un état d'excitation incomparable. Chaque mot, si bas prononcé qu'il fût, arrivait nettement à mon oreille, mais j'entendais mieux que je ne comprenais. Je balbutiai :

— Je comptais rester ici encore...

Comme j'hésitais, mon oncle m'interrompit bonnement.

— Huit jours peut-être? Eh bien, mon garçon, ce n'en est que plus aimable de ta part. Tu es chez toi, fais comme chez toi.

Ce fut la dernière soirée que je passai chez mon oncle. On ne s'étonnera sans doute pas de l'extrême vivacité de mes souvenirs.

Désormais, les événements allaient marcher avec une rapidité si étrange, que ces heures me semblent suprêmes et se détachent pour moi en pleine lumière dans la confusion de mon passé.

— Ah çà! dit ma tante Minette, qui avait grand' peine à garder son calme, je croyais, moi, qu'on allait au moins lui faire quelques objections, lui tendre la perche.

— Il y a un coup monté, murmura le petit Choué à l'oreille de tante Amélie.

Mon oncle offrit sa boîte d'or ouverte à tante Minette et répondit :

— Avec un autre, je ne dis pas, mais mon neveu Olivier, peste! c'est un jeune homme instruit et ferme. J'ai ma responsabilité. Ne touchons pas aux choses religieuses, ce serait un excès.

— Très-bien! fit Cramayet. Ai-je oublié de vous dire, mon oncle, que je vous présenterais demain M. le vicomte Edgard de Bucy, attaché à l'ambassade de Lisbonne?

Ce fut mademoiselle Mathilde qui sourit. Hélène était pourpre.

— Et parce que le thé, substance exotique, ajouta Catulat en se levant, ne convient pas à mon tempérament national, je vous demande la permission d'aller remplir mes devoirs dans le grand monde.

— Où est-il, ton grand monde? demanda Cramayet.

Catulat répondit avec fierté :

, — Au café chantant de la rue Contrescarpe, ici près.

Il lampa un dernier verre de genièvre, prit ce qui restait de cigares, et sortit sans aucunement chanceler. Cousin Cramayet décida que c'était une riche nature.

V

MARIE

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure après une nuit très-agitée. J'essayai de m'interroger. Cette fantasmagorie de ma petite voisine Amourette était loin de moi comme les souvenirs les plus reculés de mon enfance. La pensée d'Hélène m'inspira un regret, tempéré par deux idées accessoires : mademoiselle Mathilde et M. le vicomte Edgard de Bucy, attaché à l'ambassade de Lisbonne.

Puis l'image de cousine Marie vint me visiter, telle que je l'avais vue, pâle et faible, entre les bras de tante Minette, au moment où j'avais dit... Et vraiment pourquoi diable avais-je dit cela ? Quelle mouche me piquait? Ce matin, je ne voyais pas du tout la nécessité d'aller au séminaire pour éviter de parler aux femmes.

J'étais d'humeur détestable et je m'avouais que ma principale envie était de fuir toute explication avec les

gens de la maison, depuis mon oncle et ma tante jusqu'aux domestiques.

Il est possible et même probable que mon roman eût pris fin dès cette première page, si j'avais rencontré tante Minette, car c'était une femme pleine de raison et de bonté; j'étais calme, je l'aimais sincèrement, elle aurait réussi à me confesser.

Mais, dès cinq heures et demie, j'appelai mon petit groom Pélage et je fis atteler mon tilbury.

En vérité, j'aurais traité de menteur quiconque m'eût dit que je quittais ma chambre pour toujours.

En partant, je ne jetai pas même un regard à la fenêtre d'Amourette; mais mon cœur battit quand je passai dans le corridor devant la porte de cousine Marie.

J'ai dû dire que j'avais un fort bel équipage de pêche à la maison de campagne de mon oncle, entre Saint-Maur et Joinville-le-Pont. Il n'y avait guère que moi pour fréquenter ce charmant cottage, assis au milieu des tilleuls, derrière un monceau de corbeilles fleuries, tout au bout de ce fameux rideau de peupliers que m'avait montré mon rêve du soir précédent.

La Marne coulait, pleine d'herbes chevelues, le long de la route de Port-Créteil que côtoyait la grande prairie où je m'étais marié avec cousine Hélène, sans trouver le courage de lui dire une parole, toujours dans mon rêve.

Il me semblait, ce matin, que j'aurais parlé si cousine Marie eût été à la place d'Hélène.

La maison avait un nom, ce qui est très-rare si près de Paris ; elle s'appelait les Vauxelles, de même que le moulin voisin et la grande île, longue et pointue comme une pirogue, qui faisait face à la route de Port-Créteil.

Mon oncle ne venait guère aux Vauxelles que deux ou trois fois l'an, afin de visiter la pelouse et ses champs de géraniums, dont il était fier. Son vrai temps de campagne, qui était les vacances de septembre, se passait dans un fort beau bien qu'il avait en Sologne.

De huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir, je restai seul dans mon bateau amarré sous les saules, à la pointe de l'île. Je n'ai pas à cacher que j'étais d'un caractère très-paisible et que la pêche à la ligne convenait naturellement à mon humeur, mais je dois dire que, cette fois comme bien d'autres, je songeai plus que je ne pêchai.

J'avais mis une douzaine de gardons dans mon réservoir et cela m'importait peu. A mesure que la journée avançait, l'idée du retour à Paris me tourmentait avec une intolérable persistance.

Vers deux heures après midi, une troupe de jeunes gens aborda l'île. Ils étaient gais, bruyants et bavards. Ils m'impatientèrent tout d'abord et je fis de mon mieux pour ne point les écouter. Ils étaient quatre, ils avaient un canot de louage. A trois heures, un autre bateau aborda dans l'île.

D'après le bruit des voix, je pus inférer que ce der-

nier bateau avait amené un homme et une femme, je ne les vis point parce qu'ils restèrent sous les arbres où il y avait un bruit incessant de rires, d'assiettes et de verres. On déboucha plusieurs bouteilles de champagne.

Certes, l'idée de me battre en duel ne m'était jamais venue à l'esprit.

Je ne dirai pas qu'elle me vint dès ce moment. Ces jeunes gens m'irritaient, voilà tout, et je n'aurais point su dire pourquoi. La femme avait un rire aigu et forcé, le rire de ces pauvres créatures qui gagnent leur vie à rire. Cela me prenait sur les nerfs.

Grâce à mon habitude de la rivière, j'avais reconnu du premier coup que ce n'étaient ni des canotiers, ni des jeunes gens du faubourg qui faisaient honnêtement goguette. Je les jugeais étudiants, étudiants de la plus bruyante espèce.

Ils m'empêchaient de penser à moi, et je ne voulais penser qu'à moi, c'est-à-dire à cousine Marie, qui avait décidément chassé toutes les ombres errant dans mes rêves. J'en étais à me dire des choses très-sensées, telles que celle-ci : « Je suis riche, je l'épouserai, » lorsque la voix aigre et vulgaire de l'étudiante entonna une gaudriole. Je me fâchai, puis j'eus compassion en songeant au dur métier de ces pauvres créatures qui chantent et rient à la tâche, comme d'autres portent la hotte ou balayent les rues.

La soirée de la veille m'avait appris, malgré tout, quelques bribes de civilisation. Je comprenais assez

bien mademoiselle Mathilde, l'amie de ma belle Hélène, et je me souviens qu'en regardant flotter le bouchon de ma ligne, je mettais mademoiselle Mathilde fort au-dessous de l'étudiante.

Mais qu'était Amourette? L'eau de la Marne coulait, bleuâtre, en formant des centaines de petits tourbillons, jolis comme la fossette creusée par le rire aux joues des jeunes filles. Le sourire d'Amourette avait ces deux puits joyeux. Ce qu'elle était? Oh! certes, rien de bon. Catulat, ce docteur, me l'avait ordonnée comme un remède au mal de ma vertu. Puisqu'il l'avait choisie, elle était de celles dont le nom vient à la bouche comme un proverbe.

Vous souvenez-vous? la tireuse de cartes lui avait dit que la fortune lui viendrait en dormant. Elles croient à tout, sauf à la vérité. Se peut-il qu'un corsage reste ainsi dans l'esprit? Je lâchai ma ligne et me laissai bercer aux faibles balancements du bateau, parce que ce gai corsage, ce corsage gracieux et hardi, glissait des rayons de pourpre sous mes paupières fermées.

Ma tête brûlait. Je n'entendais plus les sauvages de l'île. Des voix passaient tout contre mon oreille et disaient : Je t'aime! Pourquoi aller au séminaire, puisque j'avais Catulat, tante Amélie et Amourette?

— Voici votre goûter, monsieur Olivier, me dit Pélage, mon petit domestique, qui arrivait dans le youyou. Il est quatre heures et on s'amuse ici près, bien sûr. Tiens! vous en avez un gros de pris!

Ma ligne de fond, que j'avais amarrée à une toletière, était tendue et vibrait comme une corde de guitare. Je la saisis. La résistance me sembla énorme. Évidemment il y avait un monstre au bout.

Dans l'île, un éclat de rire fit explosion, et l'étudiante s'écria de sa voix de serinette enrhumée :

— M. l'abbé a de la chance ! le voilà qui va prendre son goujon frit !

Je me retournai furieux. On ne voyait personne.

— C'est donc qu'ils vous connaissent, ceux-là ? murmura Pélage.

Le petit coquin souriait malgré lui.

Je répliquai très-haut, et je ne prétends pas défendre la grossière sottise de cet acte :

— Je vais acheter l'île pour qu'elle ne soit plus le refuge de la canaille !

Un silence profond répondit à cette provocation. Pélage, ébahi, me regardait, bouche béante.

— Va-t'en, lui dis-je, et tiens le tilbury attelé pour cinq heures.

Le you-you regagna la rive de Port-Créteil et je restai seul, en proie à une sourde colère. J'avais vu dans l'île au moins quatre des sauvages, et j'étais bien sûr de ne les point connaître. Il fallait donc que j'eusse vraiment l'air d'un abbé ! Et la réflexion de ce misérable Pélage le prouvait bien !

Pourquoi, cependant, ne voulais-je pas avoir l'air d'un abbé, puisque j'avais manifesté la veille si hautement mon intention d'entrer au séminaire ?

L'île était muette. Je revins à mon poisson qui fatiguait la ligne. J'ai le regret d'avouer que je ne le vis point, empêché que je fus par l'importance et la soudaineté des événements. Mais ce devait être un barbillon d'au moins dix livres. En ce moment, j'aurais été bien flatté de l'amener, pour montrer aux sauvages de quelle espèce et de quelle taille était « mon goujon frit. »

Les sauvages étaient remontés dans leur canot et nageaient vers la rive en chantant. Il y avait, debout à l'avant, un garçon de stature héroïque, théâtralement drapé dans une vareuse de velours bleu à boutons d'or. Le vent rejetait en arrière ses grands cheveux blonds. Il était magnifique.

On ne voyait point l'étudiante, dont la voix passait à travers le chant de ses compagnons comme une vrille entre dans du bois en grinçant.

Une voiture suivait le chemin de halage. Elle s'arrêta. Une jeune femme en descendit, et je m'étonnai d'avoir un battement de cœur. Décidément, excepté l'étudiante, toutes les femmes me faisaient battre le cœur.

Je le tenais, — mon poisson ! — J'avais déjà dix brasses de ligne dans le bateau. Le monstrueux barbillon était tout au plus à sept ou huit pieds de moi : je le devinais à travers l'eau que troublaient ses dernières convulsions. Tout à coup un cri arriva jusqu'à mon oreille.

Je ne saurais dire l'effet que me produisit ce cri.

J'eus l'âme frappée violemment, comme si cousine Marie, demi-noyée et entraînée sous la roue d'un moulin, m'eût appelé à son secours. Pourquoi cousine Marie? Je lâchai la ligne avant même de jeter les yeux vers l'endroit d'où le cri était parti.

Le barbillon géant s'en alla. Pour arriver à cette taille, il faut qu'un barbillon ait du bonheur.

En levant les yeux, voilà ce que je vis : un des sauvages tenait au collet le cocher de la voiture, la jeune dame courait de mon côté en remontant le chemin de halage, criant toujours et poursuivie par trois sauvages, à la tête desquels était le grand garçon à la jaquette de velours bleu.

— Marie! m'écriai-je, cousine Marie!

C'était elle, en vérité, du moins, j'en aurais fait serment.

Je coupai mon amarre pour n'avoir pas la peine de la lever et mon bateau glissa comme une flèche sur la rivière. J'avais le dos tourné, parce que je nageais à la godille, mais j'entendais la pauvre petite voix qui allait faiblissant et disant :

— Au secours! au secours!

Que pouvaient cependant espérer ces drôles dans un lieu si éloigné d'être désert? On était en plein jour...

Le temps de me faire cette question, j'étais déjà à la berge. Un saut me mit sur le chemin. Je cassai en deux mon aviron comme si c'eût été un biscuit à la cuiller. Les sauvages atteignaient justement la jeune

dame, qui tombait sur l'herbe en poussant un gémissement.

Je ne prononçai pas une parole, je ne criai même pas. Mon premier coup de massue cassa le bras d'un étudiant; du second, je fêlai un crâne, et cela me fit tant de bien que je poussai un grand rugissement.

L'étudiant qui tenait le cocher et le cocher lui-même accoururent aux cris des deux blessés. Derrière la haie bordant le halage, j'entendis qu'on disait :

— Assez! sauvez-vous! Il est fort comme un bœuf!

Cette voix m'était connue, mais celle de l'étudiante détourna mon attention; elle glapit :

— Prenez-le par les jambes ou il va tout tuer.

J'avais encore frappé deux coups; le second laissait dans ma main mon arme brisée, mais il y avait deux hommes hors de combat.

J'étais seul en face de ce magnifique luron à la vareuse de velours bleu : la tête de Van Dyk sur les épaules du Gladiateur.

Il avait la joue très-pâle et ses yeux clairs se bordaient d'un cercle sombre.

— Moi, monsieur l'abbé, me dit-il entre ses dents serrées, ne me touchez pas. Je suis chatouilleux.

Je lançai à tour de bras le fragment de rame qui me restait à la main, et une large entaille saignante balafra sa joue.

Ses prunelles furent deux éclairs. Il bondit. Nos deux corps se heurtèrent avec un bruit mat.

— Ah! gronda-t-il, tu as touché Roncevaux!

Je sentis ma poitrine serrée dans un étau si puissant que je perdis le souffle. Moi, je ne ne sais pas ce que je fis, mais je me trouvai libre avec un homme défaillant entre les bras.

Je le laissai choir, je le repoussai du pied. Derrière la haie, quelqu'un étouffait les cris de la sauvage, qui se débattait et sanglotait. J'allai vers la jeune femme évanouie.

Je la pris; elle était plus légère qu'une enfant. Je l'emportai jusqu'à la maison de mon oncle, et tout le long du chemin, j'appuyai sur ses lèvres pâles un épuisant, un terrible baiser.

Ce n'était pas cousine Marie, c'était Amourette.

Elle ne rouvrait pas les yeux. L'or souple et parfumé de sa chevelure me baignait le visage. Je sentais son petit cœur qui battait faiblement contre le mien. Je n'étais plus moi-même et il me semblait que j'aurais pu passer à travers une armée.

Au bas de la côte, cependant, la réaction se faisant, je fus obligé de ralentir le pas, puis de m'arrêter. Le soleil allait se voilant derrière les collines boisées de Nogent. Je posai Amourette sur l'herbe, dans un pré, le pré de mon rêve, dont les grands peupliers, partant de la rivière, montaient jusqu'à la plate-forme fleurie de Vauxelles.

Ma tête était très-faible, ou plutôt je ne pensais plus. Tout mon être se réfugiait en ma faculté de sentir. Mon corps et mon âme vibraient jusqu'à défaillir. Je me souviens de l'adoration naïve et violente à la fois

que mon regard portait à ce front d'enfant, caressé par le dernier rayon du couchant.

Ce n'était pas Marie. Était-ce bien Amourette? Connaissais-je Amourette autrement que pour l'avoir entrevue à sa croisée? Amourette gardait la clef de cette voisine qui allait au bal avec des étudiants, ce n'était pas toutes les nuits qu'elle attendait la fortune en dormant.

Et celle-ci semblait si jeune! avait-elle seize ans? Tout ignorant que j'étais, j'avais, en ma qualité de Parisien, l'instinct du langage parlé par le costume. Le costume de ma jolie protégée avait un caractère d'élégance honnête et simple auquel on ne pouvait se méprendre. Et d'ailleurs, les traits parlent aussi: comment ne pas écouter le témoignage de cette beauté angélique?

Ce n'était pas Amourette. Mes joues brûlèrent par le remords que j'avais de lui avoir volé ce long, cet ardent baiser. Avais-je donc plus de droit sur Amourette?

Elle ne s'éveillait point. J'eus regret de ne l'avoir pas portée dans sa voiture. Je le dis comme cela est: l'idée de la voiture ne m'était même pas venue au premier moment; je n'avais alors qu'une envie, qu'une fièvre: la ravir dans mes bras et fuir avec elle au bout de l'univers.

Quand je la soulevai de nouveau pour reprendre le chemin des Vauxelles, je cherchai des yeux la voiture. Elle avait disparu. Comme j'arrivais à la grille avec

mon fardeau, je vis un fiacre qui descendait au grand trot la route de Port-Créteil et je crus bien le reconnaître, mais Pélage venait ouvrir en criant :

— Il y a eu un malheur le long de la rivière. Avez-vous vu ça, monsieur Olivier? Ils ont sonné ici pour prendre du vulnéraire et du linge... quatre blessés tout en sang!

A la vue de la jeune dame, il recula de trois pas comme si le diable se fût montré à lui.

— En voilà une histoire! gronda-t-il. M. Olivier... et une dame!

— Mets des draps dans le lit de la chambre jaune, ordonnai-je.

Il me regarda. Ses yeux avaient l'air de vouloir sauter hors de sa tête.

— C'est la chambre de feu madame Le Compaignon! murmura-t-il.

J'entrai. Il me suivait à petits pas comme un chien.

— Est-ce que c'est monsieur qui aurait fait le massacre? demanda-t-il tout bas sous le vestibule.

Je ne répondis pas, bien que je ne fusse point sans éprouver quelque orgueil. Je dis seulement :

— Avant de faire la chambre jaune, tu vas aller chercher le médecin tout de suite.

Pélage était un garçon rangé, qui mettait le temps à tout; mais, cette fois, il tourna les talons et se prit à courir comme un cerf.

J'avais déposé ma protégée sur le sopha du salon.

Le jour baissait. Jusqu'alors aucune inquiétude ne m'était entrée dans l'esprit. Dès que je fus seul dans cette grande chambre où la nuit assombrissait déjà les objets, je me sentis le cœur serré. J'aurais voulu avoir encore Pélage.

On n'entendait rien au dehors. La pendule sonna l'heure. Je me penchai au-dessus de la jeune femme. Dans ce crépuscule, elle avait l'air d'une morte.

Je lui parlai malgré moi, et le son de ma voix me fit peur.

Je frappai dans ses mains, qui étaient rigides et glacées; je soufflai sur ses tempes. J'avais vu faire cela à je ne sais plus quelle cousine évanouie. Comme elle ne respirait ni ne bougeait, je tâtai son cœur ; le tremblement de ma main ne me permit point d'en reconnaître les battements.

— Elle est morte ! elle est morte ! pensai-je tout haut en m'élançant vers la cheminée pour allumer un flambeau.

Je revins avec la bougie. Elle était belle, en vérité, à ravir. Si quelque nuance rosée eût seulement démenti le lugubre symptôme de sa pâleur, on aurait dit qu'elle dormait d'un sommeil paisible.

Mais je n'y allais jamais par quatre chemins : pour moi, elle était morte, et je ne saurais exprimer l'effroi navrant qui me tenait le cœur.

Ma tête se perdait de plus en plus. Je l'appelais Marie en gémissant et en pleurant. Je n'essayerai même pas d'expliquer en quoi et pour quelle part ce nom

de Marie, ici prononcé, se rapportait à ma petite cousine. J'aimais celle qui était là, passionnément, follement, je n'aimais qu'elle, je lui promettais pour ce baiser ravi, qui était la blessure de mon âme, un deuil long comme toute ma vie.

Tout à coup je songeai :

— Elle a des parents, une mère, sans doute ; il faut savoir.

Je m'agenouillai près d'elle, et, sans scrupule aucun, je cherchai dans la poche de sa robe, où il y avait un petit portefeuille de nacre. Je l'ouvris.

Sur la première page et au travers du voile que mes larmes mettaient devant mes yeux, je lus ce nom : « Marie. »

Ce portefeuille contenait une lettre, une seule, dont l'adresse portait :

« Mademoiselle Marie de Meillan, aux soins de madame la supérieure du couvent de..., rue de Vaugirard, à Paris. »

Je l'intercédai comme une sainte, agenouillé que j'étais, et je lui demandai pardon dans mon âme de l'avoir prise pour Amourette.

J'allais ouvrir la lettre, comme j'avais fouillé la poche, toujours dans la bonne intention de connaître les parents de ce pauvre ange, lorsque j'entendis marcher dans la cour. C'était Pélage qui ramenait le docteur.

Pélage était de Bretagne. Sa voix cassait les vitres, surtout quand il essayait de parler en confidence. En

passant sous les fenêtres du salon, il achevait de raconter mon histoire au docteur.

— Hier au soir, murmura-t-il à tue-tête, il voulait encore s'en aller prêtre. C'est sa santé qui lui monte au cerveau, tout le monde sait ça. Il en a assassiné quatre avec son aviron, et la sauterelle qu'il a apportée avait l'air de quelqu'un qu'on a étouffé. Chez M. Le Compaignon, à la cuisine, n'y a qu'une voix : il finira mal!

VI

AMOURETTE

Le docteur Martin Bujon était un homme politique fort avancé, qui faisait de l'opposition aux autorités de Créteil. Il abhorrait les républicains et livrait les légitimistes au mépris des populations rurales. J'ai su qu'à l'estaminet du Commerce, à Charenton-le-Pont, il m'accusait volontiers d'être un cafard. Napoléon était pour lui un drôle, Louis-Philippe un coquin, et le gouvernement provisoire une douzaine d'huîtres. Il n'admettait que Voltaire.

Un bien brave homme, du reste, ayant toujours du linge assez blanc et les mains propres, à peu de chose près.

Je me levai pour le recevoir et lui dis avec la gravité de ma sincère douleur :

— Les secours humains arrivent trop tard. Ce qu'il faut, c'est un prêtre.

Martin Bujon s'élança vers la morte, et sa première

parole trahit la détestable opinion qu'il avait de moi.

— Je ne vois pourtant aucun signe apparent de violence, dit-il après avoir cherché avec soin les traces bleues et livides que mes griffes auraient dû laisser autour du cou de ma victime.

Il lui tâta le pouls et reprit :

— Votre serviteur, monsieur Olivier. La famille va bien? Ici, nous avons perdu le bonhomme Jouvaux, qui vendait des articles de pêche dans le terrain de la commune, en contre-bas du pont. Rien que vous sachiez en politique?

J'étais indigné, mais surtout stupéfait. Le docteur dit encore :

— Tout ça est de votre âge; seulement pourquoi faire le cafard? Moi, je ne me cache pas pour élever des autels à l'homme qui émancipa l'humanité moderne : j'ai nommé Voltaire. Il a des ennemis, mais ce sont les partisans de Charles IX canardant les travailleurs sur le pont des Arts du haut des balcons de la féodalité. Attrape!

Pélage le regardait avec admiration.

— Monsieur..., commençai-je sévèrement.

— Je suis, interrompit-il, Martin Bujon, comme vous êtes M. le comte Olivier du Bief de Chervé. Je n'envie ni vos parchemins ni vos rentes, j'ai pour moi mes idées généreuses et mon éducation.

Apporte de l'eau, Pélage, et une plume de poulet.

Je mets, néanmoins, Voltaire au-dessus de tous les préjugés!

Il avait délacé le corsage de mademoiselle de Meillan. O miracle ! dès que la plume de poulet, apportée par Pélage, eut commencé à brûler sous les narines de la jolie morte, elle ouvrit les plus charmants yeux du monde et poussa un grand soupir.

Je pressai les deux mains du docteur entre les miennes avec une reconnaissance infinie, qui allait surtout à Dieu, auteur de cette fortune inespérée.

— Très-bien ! me dit Bujon, qui vit mes paupières mouillées de larmes. La sensibilité du cœur est souvent l'indice d'une nature avantageuse. La science, monsieur Olivier, a des ressources plus surprenantes encore. Laissez dormir le vicaire, ministre d'un culte flétri par toutes les récentes découvertes ; Voltaire les avait devinées, c'est le propre du génie et de la liberté.

Robespierre n'est pas mon homme, vous savez ? Qui oserait comparer Calas aux massacres de 93 ? Louis XIV lui-même s'est terni par l'édit de Nantes. Méditez ça. Je n'ai pas d'ambition... J'en sais plus d'un qui préviendrait votre famille, mais moi je dis : En avant deux ! Le tempérament a ses droits comme les nations elles-mêmes ! Sans professer la doctrine d'Épicure, je tolère les écarts qui ne nuisent pas à l'ensemble de la société. Faut-il porter la visite sur la note de l'oncle ?

Mademoiselle de Meillan avait refermé les yeux, mais de légères teintes rosées nuançaient déjà sa joue ; j'avais trop d'allégresse dans l'âme pour châtier la

merveilleuse sottise de mon sauveur ; néanmoins, en lui mettant un double louis dans la main, je dis :

— Docteur, je ne prétends point cacher à mon oncle ce qui vient de m'arriver. Pour qu'il ne vous soit pas permis de vous méprendre, envoyez-moi, je vous prie, votre gouvernante, qui passera la nuit auprès de cette jeune personne.

Ce fut seulement alors que Martin Bujon, ayant regardé dans le creux de sa main, s'aperçut que mon double louis n'était pas une pièce de quarante sous, prix ordinaire de ses visites.

Il rougit et répondit dans la bonne intention de me mettre à mon aise :

— Il y a demoiselles et demoiselles. Vous êtes majeur et libre de vos actions. Voltaire a dit : La franchise est l'amie de l'homme. Que diable ! quand vous auriez une fantaisie... La nature n'a pas de bien plus cher que son indépendance !

J'interrompis Bujon et je lui tendis la main en forme de congé, disant :

— Docteur, j'attends votre gouvernante.

Il s'en alla aussitôt, après avoir prescrit pour la malade une tisane et le repos. Sur ses lèvres et dans son sourire, je devinais le mot favori : Cafard !

Voltaire, son maître, était un enragé courtisan. Bujon fit comme son maître et n'envoya point la gouvernante. Vers neuf heures du soir, j'envoyai chercher la jardinière et je l'installai près de mademoiselle de Meillan qui dormait d'un bon sommeil. Ai-je besoin de dire

que moi je ne fermai pas les yeux cette nuit-là?

Je me levai de grand matin et je sortis pour faire une course dans la campagne. Pélage m'examinait sournoisement. Quand je revins, il y avait conciliabule à la cuisine : Pélage, la jardinière, le jardinier et la gouvernante de Bujon. On riait à se tenir les côtes, et je crus entendre mon Pélage qui disait, avec sa voix de Landerneau :

— Ce ne sera pas encore pour cette fois ! Le coq n'a pas chanté.

Je ne saurais absolument rendre compte de mes pensées pendant la nuit où tout en moi fut trouble, ni même pendant la promenade matinale qui rafraîchit ma tête sans apaiser la fièvre de mon sang. A dire vrai, je crois que je ne pensai point. Une émotion confuse et profonde me tenait, voilà tout.

S'il me fallait dégager le sentiment qui couvait au fond de cette émotion, j'avouerais que ce n'était ni l'amour, ni même ce vague et furieux désir qui, la veille, s'était éveillé si violemment en moi. J'étais retombé tout au fond de ma misère, j'avais peur, une peur maladive et navrante, de me trouver en face de mademoiselle de Meillan.

Une autre inquiétude, bien moindre, mais qui, cependant, me piquait par moment, c'était de savoir comment on avait pris mon absence chez mon oncle. Jamais je ne manquais au dîner de la famille ; quant au fait de me voir découcher, on n'avait pas dû y croire, et je pensais bien qu'à dix heures du matin

qu'il était maintenant, mon oncle devait m'attendre encore.

La police était sans doute prévenue. On avait envoyé Lafond à la Morgue.

Mon premier soin en rentrant fut de m'informer si rien n'était venu de Paris. Je m'attendais presque à trouver M. J.-B. Le Compaignon installé au salon pour me recevoir, dans l'attitude qu'il avait choisie quand on avait fait son portrait en pied. Il ne faudrait pas s'y tromper, je n'étais poltron que devant cette redoutable extrémité : parler à une femme. En face de M. Le Compaignon, je me serais conduit comme un honnête garçon que j'étais, c'est parfaitement certain.

Mais le salon était vide.

Ceux de Paris n'avaient même pas pris la peine d'envoyer un valet à Vauxelles pour savoir ce qui était advenu de moi. Cela m'étonna et m'eût peut-être donné beaucoup plus à penser, sans la terrible menace que je sentais suspendue au-dessus de moi : l'entrevue avec mademoiselle de Meillan.

Je songeai bien à prendre la fuite. Pour parler vrai, c'était ce qu'il y avait de plus simple à faire. Une fois à Paris, j'envoyais tante Minette faire le nécessaire auprès de la jeune personne, et tout rentrait dans l'ordre des choses strictement convenables.

Mais je n'étais déjà plus moi-même. Ces dernières quarante-huit heures contenaient trois faits dont cha-

cun était plus haut et plus large que tout le reste de mon histoire.

Il y avait d'abord le corsage d'Amonrette, cause innocente de la prodigieuse conduite que j'avais tenue au dîner de la Saint-Jean.

Il y avait ensuite le discours de Catulat, obscur et frappant comme ces sacrées paroles que suintaient les murailles de Delphes.

Il y avait enfin le lâche baiser, volé aux lèvres de la vierge évanouie.

Entre le séminaire et moi désormais, ce baiser souriait et pleurait.

Pélage me dit, et j'en frissonnai depuis la plante de mes pieds jusqu'à la pointe de mes cheveux :

— La demoiselle est gaie comme pinson, ce matin.

— A-t-elle déjeuné ? demandai-je au hasard.

— Non, elle attend monsieur.

Je me redressai de toute ma hauteur, comme fit Strafford pour écouter la lecture de son arrêt.

— Annonce-moi, dis-je assez fermement.

Mais je n'eus pas plutôt prononcé ces mots que mes jambes flageolèrent et que ma tête tourna.

J'entrai pourtant.

C'était la chambre austère où ma tante Le Compaignon était morte comme elle avait vécu : en esprit fort, n'ayant jamais eu besoin de Dieu pour guider sa vertu froide et droite.

Tout y parlait de cette vie sobre et symétrique qui s'était prolongée comme une noble avenue, sans acci-

dent ni détour, où les arbres taillés en charmilles ressemblent à deux murailles à pic, peintes avec le vert des pelouses....

Elle était assise dans une bergère-empire, auprès du grand lit carré, dont le ciel drapait, autour d'un phénix de bronze, les plis rigides de son baldaquin. Son coude s'appuyait sur un guéridon : trois serpents, également de bronze, qui écartaient leurs têtes pour former le trépied, rapprochaient leurs anneaux reliés au centre par une corde d'or et recourbaient ensuite leurs queues supportant une ronde tablette de marbre noir.

Je n'essayerai même pas de dire à quel point ce cadre, tout composé de maladroites roideurs, faisait ressortir l'abandon gracieux de sa pose. Il y a des contrastes qui valent cent fois l'harmonie, surtout pour un fou, et j'étais fou à marcher au plafond sous la gravité désespérée de mon maintien.

Le vrai, c'est qu'elle m'apparut, enveloppée d'un nimbe doucement radieux. Sa chevelure d'un blond hardi secouait ses bouclettes d'or sur une main d'enfant, et faisait jouer la lumière dans les transparences de sa joue. Sa bouche souriait mieux qu'une fleur, éveillant au plus profond de mon souvenir une ivresse parfumée de baisers, et derrière les plis de sa robe qu'aucune ceinture ne fixait, je dessinais la grâce enchantée de son corps.

Elle me parla, pendant que je marchais vers elle, attiré par la fascination de ses yeux. Ce qu'elle me dit, je l'ignore; ce furent sans doute des remercîments. Je restai muet longtemps, puis je fondis en larmes en me laissant tomber sur mes genoux.

— Si vous m'aimiez, dis-je, je vous donnerais toute ma vie.

Sa paupière se baissa et un sourire étonné entr'ouvrit ses lèvres.

Je pris sa main qui était froide et qu'elle n'essaya point de retirer.

Un bruit se faisait vers la porte. Elle glissa de ce côté un regard sournois qui me blessa vaguement, puis elle dit :

— Vous n'êtes déjà pas si timide!

Il y a loin de ces mots à cette autre phrase : « Je suis Amourette, » et pourtant tel fut le sens qu'ils eurent pour moi.

Il me sembla que mademoiselle de Meillan venait de me crier : Je ne suis qu'Amourette.

Le corsage, ce démon de corsage passa devant mes yeux. En même temps, j'eus soupçon que quelqu'un m'épiait derrière la porte. Comme tous les timides et tous les orgueilleux, l'idée du ridicule m'exaspère. Je n'avais pas découvert, à proprement parler, la conspiration ourdie contre moi, la veille au soir, dans le jardin de mon oncle, mais je gardais de tous ces mystères une confuse défiance, qui se traduisit d'une façon assez originale.

J'imaginai que toute la famille était là peut-être, se donnant le spectacle de ma gaucherie à travers le trou de la serrure. M. J.-B. Le Compaignon, ennemi des gaietés déplacées, engageait son monde à ne pas rire; le monstrueux petit Choué s'en donnait à cœur-joie, et Catulat, placé entre mademoiselle Mathilde et ma belle Hélène, disait : J'ai lu dans *la Morale en action* que M. Jacques Laffitte avait commencé sa fortune en ramassant une épingle : qui sait si ce bêta d'Olivier n'épouvantera pas l'univers par ses folles débauches?

Je me relevai si brusquement que ma compagne eut peur.

— Vous êtes un bien gentil garçon, me dit-elle comme on apaise une bête fauve, mais je ne suis pas encore solide, et je n'aime pas qu'on soit trop original. Vous m'avez sauvé l'honneur sur le chemin du halage, merci ; seulement, pourquoi frappiez-vous si fort?

L'honneur! ce n'était pas Amourette.

J'écoutais surtout le timbre de sa voix, qui était très-doux et charmant. Quant à son style, ce n'était certes pas la langue préconisée par Catulat, mais ce n'était pas non plus le langage de la maison Le Compaignon.

Je n'avais pas ce qu'il fallait pour saisir cette nuance. Je restais désormais devant elle, debout, les mains tombantes et croisées, incapable d'exprimer ce qui était en moi ; je murmurai :

— Je suis malheureux!

Elle sourit.

— Allons donc! fit-elle gaiement. Un comte de votre âge, bien tourné, instruit, ayant une bonne santé et soixante mille livres de rente!

— Il y a des moments, répliquai-je, où je voudrais me tuer.

Elle me tendit sa belle petite main et répondit deux fois : la première en deux mots qui me choquèrent :

— Des bêtises!

La seconde en une longue phrase qui m'étonna et ramena en moi un sentiment de respect.

— Vous avez pourtant de la religion, prononça-t-elle avec une gravité de pensionnaire. Songer au suicide dans la position où vous êtes et comblé des dons du Créateur, c'est de l'ingratitude.

Je portai sa main à mes lèvres, et ce fut au contact de cette douce main, que mes lèvres trouvèrent le premier mot passable de mon rôle d'amoureux. Je lui dis :

— Je souffre, et si vous m'aimiez, je serais guéri.

VII

AMOURETTE

Il y avait un grand jasmin dont les lianes fleuries entraient par la fenêtre ouverte. Chaque fois que le vent tiède la secouait, doucement, il emplissait la chambre de parfums. Les oiseaux chantaient dans les tilleuls, jouant avec l'ombre et le soleil. Au delà des pentes vertes qui descendaient au chemin du halage, la Marne se montrait entre deux rideaux de peupliers, bleue, étincelante et recourbée comme un cimeterre.

Là, justement, une noce passait, une noce populaire. Les pauvres gens font le plus long possible ce jour tout plein de joyeuses gaillardises et de bombances, parce qu'il n'a pas de lendemain. Le marié, endimanché pompeusement, prêtait un peu au comique; la mariée était jeune et jolie. Les parents suivaient, et les amis, quelques-uns superbes, d'autres portant ce pauvre costume de fête, bien plus piteux que la vareuse ou la

blouse, mais tous lurons et déjà gris, malgré la bonne heure.

Depuis un moment, nous gardions le silence, mademoiselle de Meillan et moi. Je faisais semblant de regarder la noce, mais je voyais bien qu'elle m'examinait à travers ses doigts mignons posés comme un éventail au-devant de ses yeux.

— Pendant que vous étiez évanouie, lui dis-je très-bas et sans ramener mon regard vers elle, je vous ai embrassée malgré moi.

— C'est très-mal, me répondit-elle.

Et le silence reprit.

La noce se mit à danser sans façon au bas de la prairie.

Une chose bizarre : à travers l'émotion maladive qui m'étreignait, car je tentais d'inutiles et furieux efforts pour briser le collier de timidité qui m'étranglait, la pensée de notre maison allait et venait. Je m'étais déjà demandé vingt fois :

— Comment se fait il que mon oncle n'ait pas envoyé Lafond ?

C'était, en effet, à n'y pas croire, étant donnée la régularité de notre vie à tous. J'aurais pu me noyer en Marne. J'en vins à craindre moi-même un malheur pour ceux de Paris. Mon oncle avait eu déjà des menaces d'apoplexie.

— Quel âge avez-vous, monsieur le comte ? me demanda tout à coup mademoiselle de Meillan.

Et certes, cette question devait être le résultat d'une série de réflexions qui n'étaient point à mon avantage.

— Je comptais entrer en religion, répondis-je.

Quelque lecteur pourra penser que cette réplique manquait d'à-propos. Ce lecteur se tromperait. Mademoiselle de Meillan sourit et murmura :

— A la bonne heure !

Elle me montra du doigt une chaise, voisine de sa bergère, je m'assis.

Elle devait bien avoir de dix-sept à dix-huit ans. Et pourtant ce petit air protecteur dont elle daignait favoriser ma jeunesse lui allait adorablement.

Être assis ne vaut rien pour les timides, surtout sur une chaise. J'essayai plusieurs poses dont la gaucherie me navra. Ce fut le désespoir qui me donna le courage de parler ainsi :

— J'aurai vingt-deux ans fin septembre. Je suis par conséquent maître de mes actions. Ma fortune est considérable...

Je m'arrêtai.

Quand elle souriait, c'était un éblouissement ; son sourire était soudain, et montrait à demi les deux rangs de perles d'un blanc nacré qui tranchaient derrière le corail rose de ses lèvres. Deux fossettes inégales et presque imperceptiles rompaient la symétrie de ses joues, tandis qu'un juvénile éclair, franc comme la pétulance des enfants, allumait l'émail mouillé de sa prunelle.

— J'ai cru, me dit-elle gaiement, que vous alliez me demander en mariage, comme cela, sans compliment.

Je baissai la tête et je dis :

— Mon intention est toujours de me faire prêtre.

Son sourire s'épanouit plus éclatant.

— Et ce baiser volé?... murmura-t-elle.

— Mes lèvres, balbutiai-je, n'avaient jamais effleuré la bouche d'une femme. Je serai puni par le souvenir.

Elle devint sérieuse. Entre ses paupières demi-closes une flamme glissa. Mes mains se joignirent ardemment et j'eus comme un vertige.

— Vous devez être bon, dit-elle en tâchant de reprendre un ton léger, malgré la férocité que vous avez montrée, là-bas, au bord de l'eau. Je n'ai jamais eu peur de personne autant que de vous. Quand vous avez attaqué ce pauvre Roncevaux...

— Ah! m'écriai-je, vous connaissiez-donc ces hommes?

— Mais oui, fit-elle très-simplement. Est-ce que vous les preniez pour des bandits de la Calabre?

— Et la femme? demandai-je.

Elle rougit. Elle devait connaître la femme. Elle était Amourette!

— Je n'ai pas vu de femme, me répondit-elle en jouant la froideur.

— Monsieur le comte, reprit-elle, après un silence et d'un ton presque sévère, je ne vous blâme pas d'avoir

voulu savoir à qui vous aviez rendu service. J'ai retrouvé mon portefeuille mal refermé; vous l'aviez ouvert; c'était en quelque sorte votre droit...

— O ! mademoiselle...! m'écriai-je encore.

Elle m'interrompit d'un geste souverain et continua :

— Vous savez que je m'appelle Marie de Meillan. Mon père et ma mère étaient de famille noble. Je suis orpheline.

Comment dire le cuisant de mes remords, chaque fois que je retombais, récidiviste incorrigible, dans ce crime de la prendre pour Amourette? J'aurais voulu baiser la plante de ses pieds.

— Il me reste, poursuivit-elle, à vous remercier du secours que vous m'avez apporté et de l'hospitalité que vous m'avez donnée.

Je perdis presque le souffle en demandant :

— Est-ce que vous auriez la pensée de m'abandonner !...

Il y eut en elle de nouveau une de ces transformations qui me confondaient. Elle répondit en éclatant de rire :

— Avant déjeuner, jamais !

J'étais bien loin d'aimer ses gaietés autant que sa tristesse. Ce fut elle qui sonna en se levant pour aller à la glace et donner un tour à ses cheveux.

Mon page parut. La curiosité lui faisait des yeux larges et ronds comme des pièces de cent sous.

101489

— Jeune homme, dit-elle, y a-t-il des voitures, ici, aux environs?

— Assez, répondit Pelage qui restait près du seuil, inquiet, mais avide de voir, comme si on l'eût introduit dans la cage d'une bête faute au Jardin des Plantes. Faut-il en faire avancer une à volonté pour vous emmener?

Pélage recula d'un pas sous le regard de reine que lui jeta mademoiselle de Meillan.

— Chez mon père, dit-elle avec un soupir, nous avions des domestiques de toute sorte, mais ils savaient se tenir. Servez-nous quelque chose, jeune homme, n'importe quoi, froid ou chaud. Du pain de ménage pour moi, des huîtres, si elles sont fraîches, du vin blanc et de l'eau de Seltz.

Pélage ouvrit la bouche aussi ronde que ses yeux. Mademoiselle de Meillan ajouta :

— Et au galop, *if you please !*

Comme Pélage restait en place, je mis le point sur l'*i* disant :

— Si tout n'est pas prêt dans dix minutes, je te chasse.

Pélage se sauva. Un quart d'heure après, nous étions à table, mademoiselle de Meillan et moi, devant un déjeuner à peu près sortable. Elle fit preuve d'un excellent appétit. Son premier verre de vin petilla tout de suite dans ses yeux.

Et c'est ici le lieu de le dire : je ne sais pas, en vérité, si avec toute votre expérience, lecteur bien-aimé,

vous eussiez déchiffré cette pauvre chère enfant plus vite et mieux que moi. Votre science aurait péché ici en sens contraire de mon ignorance, mais tout aussi gravement.

J'étais aveugle, c'est certain : cela m'empêchait au moins de mal voir.

Plus tard, quand j'eus l'honneur d'être civilisé, mon ami intime le Romain de la décadence, ce libre penseur comblé de tous les dons de la nature et supérieur à Catulat lui-même par la richesse de l'idée et l'éclat de l'expression, avait coutume de nous raconter la séculaire légende, intitulée : *l'Élève de Saint-Denis et son Polonais*. C'était une chose à compartiments, populaire dans le quartier des Écoles et grande comme l'*Odyssée*. Cela n'avait ni commencement ni fin.

Le Romain de la décadence y ajoutait chaque jour un chant. J'ai pu rire bien souvent des barbares gaudrioles qui émaillaient cette épopée, mais comme je suis resté naïf, il m'arrive encore de m'étonner en songeant à la cruauté du poëte envers ce couple atteint et convaincu de tant de comiques turpitudes.

Qu'est, en définitive, ce ménage vagabond qui résume le côté grotesque de la *viverie* contemporaine? La fille d'un soldat, orpheline et adoptée par la France, un exilé, l'enfant d'une patrie morte dont le monde entier porte le deuil.

Un tel duo semble-t-il fait pour provoquer les con-

vulsions d'un fou rire? Trop savoir ne vaut rien. Par places, nos civilisations ont des fumets cosaques.

Ces choses me sont venues à l'esprit, parce que mon noble ami, le Romain de la décadence, mis en face de mademoiselle de Meillan, n'aurait fait ni une ni deux. Il l'aurait prise du premier coup pour la légendaire élève de Saint-Denis, et il se serait trompé.

Dieu sait comment l'élève de Saint-Denis porte le vin de champagne et même le pur cognac des cœurs forts! à sa troisième gorgée de chablis, mademoiselle de Meillan babillait mieux qu'une douzaine de pierrots. Elle avait la tête plus faible que cousine Marie elle-même.

Cela me donna du plaisir et de l'inquiétude; j'avais envie, mais peur d'apprendre. Je me mis à l'écouter. Elle avait une petite voix argentine, et très-douce qui attaquait, quand elle riait, des cordes plus aiguës, mais d'une adorable franchise. Ce n'était pas, à proprement parler, de l'esprit qui moussait dans son bavardage, c'était de la jeunesse, de l'entrain, de la bonté, tout cela très-enfant, très-pensionnaire et surtout très-bourgeois.

Maintenant que je revois mes souvenirs avec l'œil de l'expérience, j'incline à penser que cousine Hélène lui en aurait remontré de toutes les couleurs. Non pas que cette belle Hélène ne fût une cousine très-convenable, mais il y avait mademoiselle Mathilde. Mademoiselle Mathilde savait. D'ailleurs, quand elles ne savent pas et qu'elles sont deux, elles devinent.

Mademoiselle de Meillan avait, je le crois, un vague désir de m'éblouir par le tableau des splendeurs de sa famille. Je vis tout de suite qu'elle n'inventait point ; tout au plus tombait-elle de temps à autre dans de puériles exagérations.

Je ne pense pas que deux familles puissent être plus dissemblables que les de Meillan et les Le Compaignon. C'était le jour et la nuit, le calme et la tempête. M. de Meillan, le père, était noble, très-noble, au dire de sa fille ; et madame de Meillan dépensait trente mille francs par an pour sa toilette. On était dans les affaires : je ne sais pas bien quelles affaires : bitumes, houilles, zincs, ardoisières : tout cela peut-être à la fois. Le babil de ma petite amie revenait souvent à ces mots qui font rêver : *conseil d'administration.*

L'hôtel était rue de Provence. Et quel hôtel, Seigneur ! du haut en bas blanc et or ! Dix-huit domestiques, dont trois nègres, cocher de monsieur, cocher de madame, valet de pied de madame, valet de pied de monsieur. Autant pour chacun des deux frères qui avaient pris passage, depuis lors, au Havre, sur un navire d'émigrants, pour aller piocher du minerai en Californie.

Pauvre chère enfant ! les larmes lui venaient aux yeux en parlant de ses frères, qui étaient si beaux et si bons !

Le château, entre Ville-d'Avray et Garches, avait un parc qui faisait honte aux réserves de Saint-Cloud. On y donnait des fêtes qui étaient des féeries. Tout Paris

essayait de se faire inviter à ces magnifiques réunions et certes, au couvent, mademoiselle Marie n'était entourée que de jalouses.

On parlait des bals de l'hôtel de Meillan et des matinées du château de Meillan, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Quand madame de Meillan venait voir sa fille avec son cocher du Fezzan et ses deux laquais mozambiques, ces demoiselles grimpaient au dortoir pour regarder cela par toutes les vitres de toutes les croisées.

J'étais un peu interdit, en vérité de n'avoir jamais ouï parler de ces gloires. Il m'arriva d'expliquer en rougissant que l'hôtel de mon oncle était situé rue Saint-André-des-Arts, au fond d'une grande cour, à trois cents lieues du Paris qui fait tapage.

Mais l'amour? il n'était plus question d'amour. Je me sentais soupirer de temps en temps, quand les yeux charmants de ma convive se fixaient sur moi. Elle me souriait, contente d'être écoutée. Nous mangions de bon appétit, comme un jeune ménage dans sa lune de miel.

— Appelez-moi Marie, me dit-elle au dessert.

— Cela ne se peut, répondis-je vivement.

Elle me regarda et murmura.

— Tiens! vous êtes devenu tout pâle! Est-ce que vous avez aimé une Marie?

— Ma petite cousine a déjà ce nom-là, répliquai-je tout bas.

— Le voilà rouge, maintenant! Quel grand enfant

vous faites, monsieur Olivier ! Est-elle bien jolie votre petite cousine ?

— Elle vous ressemble un peu.

— Oui-da ! En bien ou en mal ?

Comme je gardais le silence, elle me tendit la main.

— Vous êtes pourtant un homme, fit-elle, pensant à haute voix, et brave, et fort. Et terrible même ! Mes noms sont Marie-Louise-Agathe, choisissez.

— Je vous appellerai Louise, si vous voulez.

— C'est ça, je veux bien. Promenons-nous en voiture, avant que je m'en aille.

Elle s'était levée et tambourinait aux vitres. Je sonnai, puis je la regardai, admirant ses blonds cheveux, inondés de lumière et les finesses mutines de son profil perdu. Le sang me monta au visage ; si je n'eusse entendu les pas de Pélage, je me serais rué sur elle pour l'étreindre dans mes bras.

Puis j'eus froid et honte. Pélage entrait, elle dit :

— C'est bête, une noce. Ils boivent, ils dansent, ils s'embrassent pendant que tout le monde est à les regarder !

Une douzaine de badauds, arrêtés au bord de l'eau, regardaient en effet la pauvre fête de la prairie. Je dis à Pélage d'atteler le tilbury.

— Rien de Paris ? demandai-je au moment où Pélage se retirait pour obéir.

— Rien, me répondit-il.

Mais il me sembla que le coquin avait aux lèvres un singulier sourire.

C'était une tiède matinée. Le soleil se cachait à chaque instant derrière des petits nuages floconneux, et transparents qui couvraient une moitié du ciel. L'autre moitié, vers le couchant, ressemblait à un grand lac bleu bordé d'étincelants rivages.

La Marne, basse, mais rapide, caressait les longues chevelures vertes, amoureusement balancées, de ses naïades invisibles. Je n'avais jamais entendu sa voix comme aujourd'hui ; non plus cette autre voix de la brise, berçant avec lenteur les cimes des peupliers. L'eau et l'air avaient des parfums qui entraient en moi comme une ivresse.

En descendant le chemin qui mène à la rivière, j'avais envie de pleurer, mais je riais, parce que Louise riait. Le cheval trottait gaiement ; le vent de la course prenait les cheveux de Louise et les amenait jusque sur ma joue. Ma poitrine était trop étroite pour mon cœur.

Quand nous passâmes devant la noce, je reconnus Coquet, un ouvrier menuisier qui avait posé chez moi, l'autre hiver, un second corps de bibliothèque. C'était le marié. La mariée était une jolie gaillarde, tournure de vivandière, qui portait sa couronne de fleurs d'oranger sur l'oreille, comme un bonnet de police.

J'appelai Coquet par son nom ; il vint, et me dit en rougissant avec bonne humeur :

— On fait sa noce où l'on peut, monsieur le comte.

Je lui tendis ma main où il y avait quelques louis. Il recula tout pâle.

— Pour boire à ma santé, fis-je en touchant le cheval, qui s'enleva.

Louise appuya sur mes lèvres le revers de ses jolis doigts. Je l'entendis qui murmurait :

— Je vais vous aimer comme une folle.

La noce criait : Vivat ! En me retournant, je vis la mariée qui lançait son pied par-dessus la tête de Coquet. C'était une femme de talent. Coquet, à présent, n'est pas un menuisier heureux.

VIII

AMOURETTE

Nous allâmes dans un pays enchanté. Le velours des prairies s'émaillait de fleurs ; l'ombre des bois était pleine de délicieux mystères. Parfois, pour encadrer le paysage qui souriait, nous retrouvions une rivière, banderole d'argent et d'azur, éblouissante comme ces miroirs liquides épars dans les champs de la féerie. C'était la Marne, assurément, et nous devions être dans le parc Saint-Maur. Mais ont-ils encore leur nom vulgaire les lieux qu'on revoit avec le premier regard d'amour ?

Je ne sais pas comment le tilbury fut sauvé ; j'étais plus troublé que Phaéton, fils de Clymène, quand il embourba le soleil. Rien n'étonnait la bravoure de Louise, qui s'amusait de ma folie, comme une enfant qu'elle était. Je n'y voyais plus, je ne pensais plus. Par instants, une lassitude voluptueuse me prenait et je vivais comme en rêve ; d'autres fois, un esprit qui

n'était pas à moi jaillissait en gerbes de mon cerveau. J'étincelais de verve, comme d'autres divaguent dans la fièvre. J'étais poëte; elle souriait.

Une femme ne peut pas être plus belle que ma Louise, telle que je la voyais à cette heure.

Je pense que midi avait sonné depuis longtemps quand nous nous assîmes dans cette herbe rare, étiolée, toujours verte, qui vient sous les grands arbres des bois, parmi la mousse.

De là, on ne voyait rien qu'une longue éclaircie qui allait vers la route où le tilbury restait à la grâce de Dieu. La lumière jouait dans cette percée et mettait de la neige aux troncs maigres des bouleaux. On entendait au loin le murmure de la rivière et le cri monotone d'un moulin.

Louise, sans quitter son lit de mousse, s'allongeait pour cueillir des herbes et des fleurs dont elle faisait un petit bouquet. Je songeais.

Et la pensée du séminaire me vint : une étroite cellule avec un crucifix de bois noir, un pric-Dieu et un gros livre.

Certes, ma raison chancelait, car je voyais aussi Catulat et le superbe étudiant que j'avais assommé, et la dame de l'île dont la voix pointue m'avait impatienté pendant que je pêchais.

Louise, elle, nouait son bouquet : une petite botte de foin, et chantait je ne sais quoi, d'une voix douce qui me berçait le cœur.

J'entrevis ma belle cousine Hélène derrière les

branches. Elle était avec mademoiselle Mathilde, l'inséparable, et toutes deux me montraient au doigt en riant.

Cousine Marie ne vint pas, mais elle pesait sur mon âme meurtrie comme ces vagues remords que le sommeil engourdit.

Je m'éveillai parce que Louise se renversa, la tête sur ses mains croisées. Elle regardait le ciel, et l'azur foncé de ses grands yeux était tout baigné de langueur.

— Vous avez une bête du bon Dieu sur le cou, me dit-elle. Ça porte bonheur. Mademoiselle Falbalas voudrait bien avoir vos cheveux. C'est moi qui donnerais cinquante centimes pour un verre de limonade gazeuse !

— Est-ce que vous m'abandonnerez jamais, Louise? demandai-je.

— Il n'y avait pas plus dévote que moi au couvent, me répondit-elle gravement. Celles que j'aime bien, ce sont les sœurs de Charité. Y en a-t-il qui sont assez gentilles ! celle de l'Hôtel-Dieu, la pâle, qui s'en va mourant de la poitrine et qui soigne les pauvres en toussant. Ah ! si elle me voyait ici, elle en pleurerait!

Puis, sans transition :

— Falbalas, c'est Anna, la grande qui a deux dents de porcelaine. Il y a des éternités qu'elle roule. On ne sait pas son âge, mais je suis sûre qu'elle a plus de vingt ans !

Ces mots « vingt ans » furent prononcés avec l'emphase qu'on met d'ordinaire à dire : un siècle.

Je ne comprenais guère. Ma pensée était ailleurs, et c'est la suite des événements qui a éclairé pour moi plus tard ces détails, en apparence si frivoles.

Louise se leva sur le coude et me regarda.

— Roncevaux est bel homme, me dit-elle. Falbalas lui a dit que je n'avais ni père, ni mère, ni frères, ni rien.

Elle vit sans doute mes yeux s'allumer, car elle ajouta précipitamment :

— C'est des bêtises. Laissons cela !

— Vivez-vous donc tout à fait seule? demandai-je.

Elle baissa les yeux, puis sa tête se renversa de nouveau sur ses mains croisées. Ses petits pieds battaient la mousse en mesure.

— Je sais la géographie, dit-elle avec un grand air sérieux, et l'histoire ancienne et la grammaire. Vous verrez quand je vous écrirai des lettres! Si j'ai connu Falbalas, c'est qu'elle montait chercher du feu chez moi. Entre voisines, c'est l'usage. Je joue du piano très-bien. Au couvent, la pension était de 1,500 francs, sans les maîtres d'extra. *I speak english tolerably well you can see do you?* Je peins sur bois et je décalque comme un séraphin.

Ses paupières se fermèrent, et c'était merveille de voir, sur sa joue délicatement pâle les franges recourbées de ses longs cils. En vérité, je ne faisais pas

grande attention à ce qu'elle pouvait dire. Je la contemplais avec tout mon cœur.

Elle était triste, mais elle parlait désormais avec une volubilité croissante, effleurant mille sujets. Son propre bavardage semblait la consoler.

Les noms de ses frères revinrent : Adrien et François.

Une fois, un jour de sortie, Louise avait alors quatorze ans, elle trouva la maison *toute drôle*. Sa mère avait pleuré ; son père semblait plus vieux ; il avait oublié de teindre ses favoris, dont la racine se montrait blanche. On ne travaillait pas dans les bureaux et il y avait des domestiques qui riaient : sinistre augure.

Plus le monde va, mieux les domestiques détestent leurs maîtres.

On vendit le château, Louise apprit cela à la sortie suivante. Cette fois M. et madame de Meillan se disputèrent un peu.

Le jeudi qui suivit, la cour était pleine de maquignons et de marchands de voitures. Les commis se promenaient, les mains dans leurs poches. Louise vit un valet de chambre qui fumait sa pipe dans les corridors.

L'autre jeudi, l'hôtel était sens dessus dessous : on déménageait.

Ce jour-là, je ne sus pas la fin de l'histoire. Louise s'arrêta à un certain jeudi où des juifs étaient venus pour acheter les diamants de sa mère.

— Allons-nous-en, me dit-elle, je ne veux pas pleurer avec vous.

En revenant, comme elle s'inclinait toute pensive, je passai mon bras autour de sa taille.

— Ah ! murmura-t-elle, j'ai tant besoin d'être aimée !

— C'est Dieu qui nous a réunis, répondis-je. Ce que nous appelons le hasard n'est que la volonté de la Providence. Ma mère vous aurait adorée, Louise...

Un regard qu'elle me jeta me coupa la parole. J'étais, certes, à différents points de vue, beaucoup plus enfant qu'elle par mon ignorance complète de la vie ; mais sous le rapport du caractère, elle était mille fois plus enfant que moi. La brune tombait quand nous retrouvâmes le chemin qui bordait la rivière.

Parfois, dans quelque retraite austère, le passage d'une femme laisse de vagues parfums. Tel est pour moi le souvenir de cette journée.

Le rire de Louise était argentin comme un son d'harmonica. Elle riait de si bon cœur ! En chemin, elle chanta des cantiques, puis des folies de pensionnaire. Par instants, il me semblait que je l'avais toujours eue là près de moi, dans la vie ; d'autres fois, je pensais que sa chanson eût secoué les lambris du grand salon de mon oncle comme la trompette jeta bas les murailles de Jéricho.

A mesure que nous approchions de la maison, je songeais davantage à mon oncle et à ceux de Paris. Je me demandais quel effet allait produire là-bas mon aventure avec Louise. Tante Minette était bonne comme du pain ; mais elle ne plaisantait pas quand il s'agissait de convenances. Dans le crépuscule, M. J.-B. La Com-

paignon m'apparaissait, roide comme la statue de d'Aguesseau, qui est devant le palais Bourbon. Ma belle Hélène pinçait ses lèvres derrière lui, et les grands yeux mendiants de tante Amélie elle-même m'accusaient. Mais celle qui me faisait peur surtout, horriblement peur, c'était cousine Marie.

Je trouvais moyen, cependant, d'écouter un peu ce que babillait Louise entre deux refrains; César dictait bien quatre lettres à la fois. Louise disait qu'il y avait beaucoup de petites pimbêches à son couvent, mais que les religieuses étaient bonnes personnes. Sa mère ne mettait jamais deux fois la même paire de bottines. Elle prenait des bains de crème. Il y avait plus de douze messieurs qui faisaient pour elle des vers superbes, bourrés de perles, de marbre de Paros et d'encens...

Ce repoussant petit Choué avait un rire de grillon qui entrait comme un tire-bouchons dans l'oreille. Derrière le rideau de peupliers bordant la prairie où nous avions vu la noce, j'entendis tout à coup le rire du petit Choué.

Je me crus fou. Louise entonnait la grande légende du mirliton, à l'usage des pensions de jeunes personnes.

Je me penchai hors du tilbury. Trois ombres glissaient sur l'herbe : deux grandes et une petite.

Certes, cousin Cramayet n'aurait pas mis ainsi ses bottes vernies dans la rosée, au risque d'attraper un mauvais rhume. Il était encore en âge de se marier, et

soignait avec une rare sollicitude le père des enfants qu'il pouvait avoir dans l'avenir.

Pourtant c'était bien sa tournure pleine d'élégance, mais d'épaisseur. Quant à Catulat, mon professeur de langue macédonique, j'aurais juré que c'était lui. Il me semblait même que l'odeur connue de sa pipe flottait parmi la brise du soir.

Malgré moi, j'appelai Catulat.

— Catulat ! répéta Louise, interrompant aussitôt sa chanson.

Je me retournai et je demandai vivement :

— Est-ce que vous connaissez Catulat?

Elle ne baissa point les yeux, mais je ne lui avais jamais vu ce vague sourire où manquait sa franchise habituelle.

— Chez nous, me répondit-elle fièrement, on ne recevait que des gens comme il faut.

Puis elle ajouta :

— Mais il est bon enfant tout de même.

Moi, je réfléchissais, et, pour la première fois, essayait de se produire en moi la très-vague idée d'une coïncidence entre mes aventures présentes et ce bizarre conseil de famille tenu l'avant-veille au soir dans le jardin de mon oncle. Je revis la figure un peu enluminée de M. J.-B. Le Compaignon et les graves caresses accordées par lui au cruchon de curaçao. L'excellent homme répétait son dicton favori : « Il faut que jeunesse se passe, » et Catulat lui répondait : « Amourette!... »

A de certains moments, ce Catulat m'apparaissait grand et nuageux comme le Destin. Et cependant, quoi de commun entre cette fillette au corsage rouge, qui riait à sa lucarne comme un moineau babille sur les toits, — mademoiselle Amourette — et Louise de Meillan !...

Je me retournai vers celle-ci, qui se taisait depuis quelques minutes.

— Avez-vous encore votre père et votre mère? demandai-je.

Elle me regarda d'un air étonné. La voiture tournait l'angle du chemin qui montait à la maison de mon oncle. Un rayon de lune glissa sur le visage de Louise et je crus voir des larmes briller dans ses yeux.

— Oh! m'écriai-je, vous serez ma femme!

— J'ai encore mon père, murmura-t-elle.

Puis, avec un rire forcé qui me fit mal, elle ajouta :

— Ma mère, je ne sais pas.

Elle appuya sa tête contre mon épaule, son front semblait appeler mes lèvres.

— Mon pauvre Olivier, me dit-elle, je ne serai jamais votre femme, et j'ai bien peur de vous aimer.

J'arrêtai le tilbury au milieu de la route.

— Votre père ne consentirait pas...? commençai-je.

Elle haussa les épaules vivement et avec colère. Je ne devinai point pourquoi.

La voiture approchait de la grille. Pélage vint ouvrir la porte et prendre le cheval. Il était rouge comme un coquelicot; son regard narquois nous dévorait.

— Rien de Paris ? dis-je en lui jetant la bride

— Paraît qu'ils sont tous morts, me répondit-il en tournant la tête pour rire.

Pendant qu'il menait Bijou à l'écurie, il ajouta de loin :

— Dans Creteil, on parle des dégâts que vous avez faits hier sur les quatre messieurs, au bord de l'eau. Leur femme a eu des attaques de nerfs au cabaret, et c'est M. Bujon qui l'a soignée... qu'elle disait qu'elle repincerait sa camarade, qu'était la cause de tout le carnage... et que si elle n'avait pas fait la morte, vous n'auriez pas tapé si dur. La camarade, c'est madame.

Louise avait déjà monté le perron. Je courus après Pélage et je le saisis au collet.

— Dis-moi tout ce que tu sais ! m'écriai-je. Qui sont ces gens? qui est cette femme?

— C'est pas grand'chose, répondit Pélage ; c'est des oiseaux de la Chaumière et du Prado, tout comme la créature que vous avez ramassée.

Probablement je lui serrai le cou, car il poussa un long hurlement et appela au secours, criant à tue-tête :

— Le v'là encore enragé! M. Bujon le dit bien, que sa santé lui brûle le sang! Il va m'étrangler! A la garde !

La maison, que je croyais solitaire, s'anima aussitôt ; je vis des têtes craintives et curieuses se montrer aux fenêtres du rez-de-chaussée : le jardinier, la jardinière, la gouvernante de M. Bujon et deux ou trois commères des environs. La gouvernante dit d'une voix altérée :

— Monsieur Olivier, ne le tuez pas! ce n'est qu'un pauvre orphelin!

Je lâchai prise, partagé que j'étais entre la fureur et la honte. Les croisées se refermèrent, mais je pus entendre encore la gouvernante Bujon, qui ajoutait d'un ton de compassion :

— Il n'est pas plus méchant qu'un autre, mais les cafards, c'est connu : la santé leur remonte.

Au salon, je trouvai Bujon lui-même qui tâtait le pouls de Louise.

— Nous allons comme un charme! fit-il avec une intention évidente de trouver le mot pour rire. Un joli temps aujourd'hui pour cueillir la violette! Voltaire aimait ça.

Puis, s'adressant à moi :

— Quand mangeons-nous le pain du séminaire, farceur?

Louise jeta son chapeau sur le canapé avec une parfaite tranquillité; mais moi, j'allai droit à Bujon, et je lui dis :

— Personne ici n'a plus besoin de vos soins.

— Bon, bon! grommela-t-il en mettant son chapeau à la main. Restant de la féodalité, quoi! orgueil d'un autre âge! Le progrès a passé là-dessus; serviteur! Je ne suis pas comte, je suis Bujon, ça me suffit. Serviteur!

Il prit néanmoins la pièce d'or que je lui tendais.

— Monsieur Olivier, me dit Louise, dès qu'il fut parti, j'ai quelque chose sur le cœur. Je sens bien que

je serais malheureuse si vous m'accusiez un jour d'être une mauvaise fille.

Je me mis à la regarder, ébahi et tremblant. J'avais la poitrine serrée comme à l'approche d'un grand malheur.

— Vous ne me comprenez pas? poursuivit-elle doucement. Dieu merci, vous ne comprenez rien, et je ne sais pas dans quelle boîte on vous a élevé. Ne vous faites pas prêtre, croyez-moi, prenez tout simplement une bonne femme. Avec vous, elle sera dans le paradis.

Je restais muet. Elle était grave et même triste, autant que sa vive nature pouvait comporter la gravité et la tristesse.

— J'ai joué une comédie, reprit-elle, ce n'était pas dans un méchant dessein. Ceux qui veulent vous empêcher d'entrer au séminaire sont bien sincèrement vos amis; seulement ils ont pris un moyen qui me déplaît aujourd'hui, bien que je le trouvasse amusant hier. Ils sont comme j'étais hier : ils ne vous connaissent pas du tout, du tout.

Elle s'arrêta pour ajouter d'un air pensif :

— Vous connaissez-vous vous-même?

— Non, répondis-je; je n'ai jamais manqué de rien et j'ai toujours souffert comme si quelque chose m'eût manqué.

Elle s'assit sur le canapé et baissa ses grands yeux pour me demander :

— Pourquoi n'épousez-vous pas votre cousine Hélène?

— Comment! balbutiai-je stupéfait, vous savez...?

— Mon Dieu! interrompit-elle, je ne sais pas grand' chose, moi non plus, mais je suis votre voisine à Paris, et mademoiselle Hélène est une très-belle personne.

— Très-belle! répétai-je, c'est vrai.

— Vous ne l'aimez pas?

— Non, je ne l'aime pas.

Sa charmante figure d'enfant s'éclaira et me fit songer au sourire de cousine Marie.

Mais ma curiosité, avant tout, était excitée.

— Vous avez parlé de comédie?... murmurai-je.

— Oui, fit-elle. Ils m'ont mise sur votre chemin, entre vous et le séminaire.

— Et vous avez consenti? m'écriai-je. Vous m'aimiez donc?

— Je ne vous avais jamais vu.

Elle appuya sa tête sur sa main.

Ce fut ainsi et en me regardant avec une mélancolie profonde qu'elle répondit à la question qui était sur mes lèvres.

— Je m'appelle bien Louise de Meillan, je n'ai pas menti. Mon père et ma mère étaient tout ce que je vous ai dit; mais mon père est maintenant en prison pour avoir fait faillite... non, je veux tout dire, pour avoir fait banqueroute; et ma mère est partie avec un Russe qui est riche. Je n'étais pas comme vous, qui ne comprenez pas assez, je comprenais trop.

« J'avais quatorze ans et demi, le jour où j'ai vu ma situation. Pendant un an, j'ai lutté. Falbalas, qui est

bonne personne, m'a donné à manger. Ce pain est du poison. Je pleurai encore tout un mois, m'accrochant à Dieu, mais la pensée de mon père et de ma mère venait se mettre entre Dieu et moi. Un soir, Falbalas fut la plus forte; elle avait une robe neuve qui m'éblouit les yeux. J'aime la toilette comme une folle. Roncevaux me donna une robe neuve.

— Roncevaux! répétai-je en un cri de douleur.

— Et j'allai avec lui au Prado, continua Louise. Et au bout de quinze jours, dans le quartier latin, tout le monde connaissait Amourette.

IX

AMOURETTE

Elle était assise sur le canapé, ses deux mains croisées au-devant de ses genoux. Son petit pied battait le tapis machinalement. Elle parlait à voix basse, mais d'un accent résolu. Je n'ai connu jamais que cousine Marie pour être brave et franche autant qu'elle. Ses paupières s'abaissaient à demi, laissant sourdre un rayon humide.

Je me tenais debout auprès d'elle, et mes bras tombaient le long de moi. Il n'y avait qu'une lampe qui brûlait sur le piano, tout à l'autre bout du salon. Ma figure restait dans l'ombre, et pourtant elle devina que je pleurais.

Elle prit une de mes mains dans les siennes, qui étaient froides. Elle la tint doucement serrée tout le temps que je mis à chercher mon haleine pour prononcer une première parole. Ce fut long, car j'étouffais. Au moment où j'allais parler, ma main fut atti-

rée brusquement, et j'y sentis un feu. C'étaient ses lèvres.

— Vous m'auriez bien aimée! murmura-t-elle si bas que j'eus peine à l'entendre.

Moi je balbutiais :

— Amourette, c'est donc vous!

Mon cœur s'engourdissait en un spasme qui n'était ni volupté ni souffrance, mais qui me domptait comme un charme puissant. J'éprouvais, au centuple, cette révolte des sens qui m'avait si fort agité l'avant-veille, à l'heure de descendre pour le dîner de famille. Je fermai les yeux, je revis le corsage rouge et je fus ébloui de nouveau par ce sourire, encadré de cheveux blonds.

Et le dirai-je? elles passèrent toutes dans mon étourdissement qui ressemblait à une grande ivresse, Hélène, belle à la folie, cousine Marie, les lèvres pâles, l'œil baigné dans l'extase, et tante Amélie elle-même, dont le regard m'enveloppait comme une flamme.

Mes jambes fléchirent. Le feu qui avait brûlé ma main toucha mon front. Je prononçai un nom...

— Marie! pourquoi Marie? s'écria Louise, qui bondit comme une petite lionne.

Je m'éveillai stupéfait. Elle me regardait avec colère; mais, derrière ce courroux, une pointe de gaieté perçait déjà. Il paraît que j'avais parlé, trahissant les enfantines hallucinations de mon rêve, car elle reprit d'un ton moqueur :

— Vous l'avez trouvé joli, le corsage rouge? Vous

n'êtes pas dégoûté! C'est Falbalas qui me l'a eu à crédit sur le boulevard Italien.

« Dites donc, qu'est-ce que c'est que Marie? la petite cousine? »

J'essayais de me relever, mais je ne pouvais. Elle me rejoignit d'un saut et prit ma tête entre ses mains.

— Qu'est-ce que c'est que Marie? répéta-t-elle.

Puis, riant et pleurant à la fois, elle ajouta :

— Par exemple! voilà qui est fort! Je crois que je suis jalouse, ma parole!

Elle me laissa pour aller au piano, qu'elle ouvrit avec violence. Ses doigts glissèrent sur les touches.

Cousine Marie, j'ai dû le dire, était musicienne adorablement. Sa voix faisait vibrer les plus chères cordes du cœur. En toute ma vie, je n'ai entendu personne qui pût lui être comparé. Louise exécutait bien plus brillamment, et, par suite de cette mystérieuse ressemblance qui existait entre elles deux, la voix de Louise avait quelque chose de la voix de Marie.

Elle fredonna je ne sais quel refrain cavalier en s'accompagnant bruyamment, puis elle s'assit et joua, dans un mouvement grave, la 3e sonate de Steibelt, qu'elle interrompit pour prendre une mélodie de Schumann.

La mélodie de Schumann, coupée à son tour, fut remplacée par une chanson d'Offenbach, variée à fond de train et hardiment brodée.

— Voilà, fit-elle avant de finir et en refermant le piano d'un brusque tour de bras, je ne dirais pas cela

à tout le monde, mais vous et moi nous savons notre catéchisme : c'est le péché originel.

— J'y songeais, répondis-je.

C'était vrai. Je pensais à ce père et à cette mère qui avaient dévoré la vie de leur enfant.

Elle se leva et prit un des albums qui étaient sur le guéridon.

— Mon père m'idolâtrait, continua-t-elle ; de ma mère je n'ai jamais eu que des caresses. Ils n'ont pas su le mal qu'ils faisaient.

Dans mon cœur, je la remerciais de parler ainsi.

Elle poussa un petit cri et vint en courant m'apporter l'album.

— Voilà Marie ! me dit-elle en me montrant une photographie.

Je n'eus pas le temps de répondre. Elle avait déjà donné un rapide baiser au portrait de ma petite cousine et refermé l'album.

— Alors donc, reprit-elle, en s'asseyant auprès de moi familièrement sur le canapé et comme si rien n'eût interrompu notre conversation, dimanche soir, on vint m'éveiller un petit peu avant minuit. Ils sortaient du Prado et Catulat avait dîné chez votre oncle. Il était lancé. Roncevaux l'est toujours, Falbalas avait sa petite pointe.

— Il s'agit, me dit Catulat, de ceindre tes reins...

— Catulat vous tutoie? interrompis-je, plus sérieusement scandalisé par ce détail que par tout le reste.

Elle rougit légèrement et murmura en se forçant à sourire :

— J'ai pourtant mis un gros point sur chaque *i*, monsieur Olivier. Dans notre société, tout le monde se tutoie. Catulat est le comique de la chose. Il dîne deux ou trois fois par semaine chez des gens tristes. Roncevaux l'appelle le Diogène des salons ou Grassot en chambre, au choix... Catulat me dit donc :

« —Huit jours de noces et festins te sont promis si tu veux perpétrer une bonne action. En plein dix-neuvième siècle, nous avons un jeune fils de famille, joli comme un cœur, instruit, riche de 80,000 livres de rentes au soleil, pêcheur à la ligne, ayant en fait d'amour les opinions du farouche Hippolyte, mais libéré de la conscription et sauvegardé, dès son enfance, contre les ravages de la petite vérole, au moyen de la vaccine.

« Quelle invention ! Rendons grâces à Jenner ! Toujours en plein dix-neuvième siècle, ce juveigneur veut se faire prêtre, malgré les observations d'une famille éplorée. Tu te rends à Port-Créteil, où l'innocent tend ses lignes dans le but d'attraper le roi des mers. Roncevaux et C^e^ t'attaquent lâchement sur le chemin du halage.

« L'innocent s'élance, te délivre, t'adore, et jette son absurde vocation aux orties. La famille t'offre un châle Ternaux, supérieur à ceux de l'Inde, mais se tenant dans les prix plus doux de 150 francs. Tu arraches une âme aux préjugés et ténèbres, nous baladons pen-

dant une semaine, et M. J.-B. Le Compaignon, lustre de la cour des comptes, te voue une reconnaissance éternelle. Est-ce fait?

« — C'est fait, répondis-je. »

Elle se tut. Je relevai les yeux sur elle. Le coin de sa paupière était encore humide, mais elle riait.

— Dix fois, murmurai-je, j'ai été sur le point de deviner cela !

— Voilà pourquoi, reprit-elle, vos parents de Paris n'envoient pas savoir de vos nouvelles. Désormais, il est trop tard pour que je m'en aille ce soir. J'ai grand faim, soupons, voulez-vous? Là-bas, on sait que nous sommes ensemble.

J'étais humilié plus que je ne saurais l'exprimer, et cette conclusion de Louise acheva de m'accabler. Elle avait grand'faim ! Pendant cinq minutes, j'eus contre elle de la haine.

Là-bas, « ils savaient que nous étions ensemble. » Catulat avait déjà touché sans doute le prix de ses peines et soins. Roncevaux, surnommé le Romain de la décadence, et mademoiselle Falbalas buvaient, au cabaret, la rançon de ma candeur..

J'étais le jouet de tous. Je ne m'étais sans doute pas trompé, à la brune, en reconnaissant, derrière les peupliers le rire atroce du petit Choué. La famille avait délégué des commissaires pour constater le cas de turlutaine où j'étais misérablement tombé.

Choué, le monstrueux petit gredin ; Catulat, vénal et athée ; cousin Cramayet, triste exemple des culbutes

que peut faire la morale facile de certains bourgeois honorables, à l'âge où l'influence de l'obésité naissante oblitère le cerveau et comprime le cœur, rôdaient dans le pays, flairant mon péché comme des chiens chassent.

Pendant cela, M. J.-B. Le Compaignon, fier de sa sagesse et tenant en partie double l'état des compromis qui gonflaient sa vaste conscience, s'applaudissait d'avoir ouvert une soupape philosophique à ma jeunesse en pactisant, il est vrai, avec la gaudriole, qui est un excès, mais pour combattre un excès bien autrement révoltant : mon entrée au séminaire.

On avait opposé à ma vocation puérile et sans profondeur un obstacle du même genre, un amour d'occasion, une comédie vulgaire et presque ridicule.

Amourette! la pauvre petite Amourette, dont le fameux corsage rouge, je pus voir cela plus tard, était percé au coude !

Mais voilà! toutes ces belles combinaisons de la sagesse mondaine viennent se briser contre le hasard. Le bandeau tombait de mes yeux. Je voyais le fil blanc dont leurs finesses étaient cousues. Combien il m'était facile de mettre les rieurs de mon côté! Je les tenais, vertubleu! L'abominable petit Choué s'était trop pressé de rire. Je voyais le piége, et je n'avais qu'à passer en l'écartant d'un pied dédaigneux.

J'en eus envie, car Louise mangea comme un loup, et son malencontreux appétit porta mon indignation au delà des bornes. Moi, je ne mangeais pas; je la re-

gardais du coin de l'œil d'un air sombre. Je crois, en vérité, que la philosophie de ma famille en eût été pour ses frais, si Louise ne se fût avisée d'avoir la même idée que moi.

— Vous avez mal soupé, monsieur Olivier, me dit-elle au dessert. Vous avez le cœur gros; moi, au contraire, je suis toute contente d'avoir trahi le parti de ceux qui m'envoyaient, pour me mettre de votre côté.

Pélage entra, apportant le dessert. Elle me fit un signe et je dis :

— Va-t'en!

Le drôle eut un sourire qui crispa mes doigts autour d'un goulot de bouteille; mais Louise mit sa blanche main sur mon poignet.

— A votre âge, dit-elle, c'est drôle, d'en être encore là? Que voulez-vous? laissez-les rire, et comme vous ne songez pas plus au séminaire que moi à m'aller pendre, épousez bien vite votre petite photographie. Elle est jolie comme un cœur.

Je poussai un gros soupir et je murmurai :

— Personne ne veut m'aimer, pas même vous!

Elle ne se fâcha point de cette forme qui manquait de politesse, et but un verre de vin pur. Cela lui fit faire une grimace.

— Moi, dit-elle, je suis Amourette. Le vin me brûle encore le gosier; mais demain je boirai peut-être de l'eau-de-vie sans sourciller. Mon apprentissage n'est pas achevé; je deviendrai forte.

Elle souriait avec forfanterie. Ma tristesse arrivait à être une souffrance.

— Vous êtes comte et vous êtes richissime, reprit-elle. Cela me faisait tout naturellement votre ennemie; moi qui n'ai rien et qui suis tombée au-dessous de rien. Nous autres femmes nous aimons toutes à jouer un rôle. Au début, la plaisanterie m'a amusée; mais tout d'un coup vous m'avez fait peur, et je vous préviens que ce n'est pas facile. Quand vous avez frappé Roncevaux, le cœur m'a manqué. A la place de l'agneau j'ai vu un jeune lion.

Elle se tut, puis elle ajouta d'un air pensif :

— Monsieur Olivier, vous ne savez rien, c'est convenu. Je vais donc vous apprendre ceci : quand celles de ma sorte aiment, c'est le plus grand de tous les malheurs, pour elles d'abord, ensuite pour celui qu'elles aiment.

— C'est vrai, pensai-je tout haut, je ne sais rien, je ne sais pas même si vous continuez en ce moment votre comédie.

— Elles en meurent, prononça-t-elle lentement, au lieu de me répondre.

Puis, changeant de ton et franchissant d'un saut toute une série d'idées, elle ajouta :

— Je suis capable de penser à cette promenade pendant un mois! C'est dit : jamais je ne jouerai plus avec le feu.

Elle se leva de table et jeta sa serviette en me souriant d'un air qui voulut dire : Nous allons nous sé-

parer. En elle tout respirait désormais une grâce charmante et franche. Comment exprimer cela? La pensée de sa chute était pour moi comme ces ombres calculées pour repousser les vigueurs d'un tableau. Je la voyais plus belle par ce contraste.

Et je le dis comme je le sentais : elle était à mes yeux belle et jolie en tout honneur. Elle ressortait de la misère de sa situation, quelle qu'elle fût, par l'honnêteté évidente de son caractère, par la loyauté absolue de sa conduite envers moi.

Il y a une idée terrible pour nous autres innocents, c'est l'idée de réhabilitation.

De grands poëtes et de très-habiles auteurs ont fait des chefs-d'œuvre avec cette idée, qu'elle soit vraie ou fausse.

Je ne la juge, pas, je l'exprime ; elle exerce un empire incomparable sur certains esprits éclairés, mais naïfs, qui regardent surtout le mérite du fait isolé, sans se préoccuper des suites logiques de ce fait.

C'est, en tout cas, une pensée chrétienne au plus haut degré, c'est-à-dire philosophique, dans le sens le meilleur du monde.

Jésus lui-même est l'auteur de ce généreux proverbe : « A tout péché miséricorde ! »

Je pense que cette idée naquit en moi sourdement, à mon insu. Si Louise l'avait vue naître, elle eût trouvé moyen de la combattre, car elle avait embrassé avec une sincérité chevaleresque le parti de mon avenir.

Mais je pus garder aisément un secret que je n'avais

pas découvert moi-même. L'idée semée germa dans un coin de mon esprit ou de mon cœur.

— Quel âge a-t-elle, la photographie? demanda-t-elle en me tendant la main.

— Votre âge, répondis-je.

Elle me serra les doigts rondement comme un petit homme.

— J'ai sommeil, me dit-elle, bonsoir. Nous nous reverrons demain matin pour la dernière fois.

Je lâchai sa main malgré moi.

Elle continua, et il me parut que sa voix tremblait.

— Vous ne seriez pas un bon prêtre; me promettez-vous de vous marier?

— Que vous importe! m'écriai-je, avec une colère d'enfant.

Cela n'avait aucune espèce de rapport avec l'idée, l'idée philosophique et chrétienne qui devait grandir dans son coin, mais qui ne me donnait pas encore signe de vie.

— Vous avez raison, murmura-t-elle, cela ne m'importe pas du tout. Je dirai seulement à Catulat de ne jamais me parler de vous.

Elle me tourna le dos, et je cachai mon front entre mes deux mains. J'entendais son pas lent et léger qui se dirigeait vers la porte.

Vous l'avez bien deviné, nous nous aimions. Ce n'était pas le caprice guilleret rêvé par mon oncle Le Compaignon, qui avait juste l'âge, les principes et la

morale d'un vaudeville de la bonne école : ce fameux caprice, ordonné à tous les séraphins de mon espèce par tous les Purgon de la faculté comique ; ce n'était pas non plus, peut-être, ce grand, ce solide amour qui prend l'âme pour ne plus la quitter et suffit à combler tous les vides d'une double existence : c'était le premier jet violent et ardent d'une jeunesse trop longtemps comprimée.

Je parle pour moi. En moi la passion faisait explosion, et je crus mourir.

Chez elle, qui valait mieux que moi, c'était autre chose peut-être ; mais les différences entre nos situations paraissaient plus qu'elles ne valaient.

Amourette, la pauvre fille qui avait déjà un nom au livre d'or de la noblesse gaudriolante, était tombée là comme on se noie. La tare du vice plutôt que le vice lui-même l'avait touchée. Dans ce pays du plaisir extravagant, c'était une exilée.

Nos deux croisées qui se regardaient, là-bas, pardessus la rue du Paon-Saint-André, pouvaient former symbole : c'étaient les soupiraux de deux cellules. Elle était recluse dans ses regrets, comme j'étais prisonnier dans mon ignorance.

Jamais elle n'avait aimé, jamais elle n'aurait aimé dans ce milieu qui outrageait à la fois le bon et le mauvais côté de sa nature, sa délicatesse et son orgueil. Moi, mon désir débauché comme l'impuissance, avait parlé à tort et à travers, sans mesure et sans choix.

J'avais voulu, je n'avais pas pu ; la chaîne mystique qui me garrottait m'avait laissé partout des meurtrissures ; ce n'était pas Dieu que j'allais chercher dans le sacerdoce, mais bien je ne sais quel sommeil où j'eusse emporté mes rêves.

A cette heure même où notre destin commun se jouait, elle fuyait par bravoure, et moi je restais écrasé sous le poids de ce cauchemar qui, en présence de toute femme, faisait de moi un paralytique et un muet.

J'avais parlé pourtant, aujourd'hui, enhardi peu à peu par cette sorte de camaraderie qui s'était établie entre Louise et moi ; mais l'image évoquée de cousine Marie venait de faire naître en moi une tristesse découragée qui ressemblait à un remords, et toute ma timidité revenue me tenait à la gorge.

Avant de passer le seuil, Louise se retourna : elle était jolie à me briser le cœur. Ses grands yeux languissaient malgré le rire forcé qu'elle appelait sur ses lèvres. Elle me fit de la main un signe d'adieu.

J'étais de pierre : mes bras qui voulaient se tendre vers elle, restaient immobiles le long de mes flancs.

Elle sortit. Quand je ne la vis plus, quelque chose me blessa au dedans de ma poitrine, et je tombai de mon haut sur le parquet.

Il me sembla entendre un grand cri, mais je perdis aussitôt connaissance.

Lorsque je m'éveillai, l'heure avait marché. La pendule du salon marquait minuit et demi. Ma première

sensation fut une douleur : la réponse de ce désespoir horrible qui m'avait frappé comme un coup de poignard.

— Olivier! Olivier! me dit-elle, je croyais que vous aimiez votre cousine Marie!

Son haleine caressait mes lèvres. Pour retrouver le souvenir d'une voix si tendre, il me fallut penser à ma mère, penchée sur ma fièvre, une fois que j'avais été bien malade.

Je rouvris les yeux, son regard plaintif m'enveloppait; à chaque instant je la voyais plus belle.

Le sang réchauffé courut dans mes veines. Si vous l'aviez vue sourire et pleurer! Ses pauvres beaux cheveux blonds inondaient son visage. Elle prit les miens à pleines mains pour les rejeter sur le coussin du canapé ou j'étais couché.

Et nous nous regardâmes longuement jusque dans le cœur.

Je l'attirai vers moi. Nos lèvres se joignirent.

Le silence était si profond que nous entendions le lointain murmure de la Marne à travers les prairies.

Ma première parole fut son nom.

— Je n'aimerai qu'une fois, dit-elle encore dans un baiser, mais qu'importe que je meure!

Je ne peux dire pourquoi je trouvais tout simple qu'elle parlât de mourir. Ce bonheur me semblait inouï et trop grand pour la terre. J'avais conscience moi-même de prodiguer ma vie en ce moment, et cette pensée augmentait mon ivresse.

Je n'avais point de paroles. C'était elle qui me disait, traduisant l'éloquence de mon cœur :

— Oh! tu m'aimes! Olivier chéri, nous nous aimons!

Et de temps en temps, comme on répète un refrain de folie :

— Je croyais que tu aimais ta cousine Marie!

Le nom de Marie me causait un trouble, mais j'aimais l'entendre prononcer, même à cette heure. Oh! il est bien vrai que je ne valais pas ma pauvre Amourette!

Elle me dit tout à coup, pendant que je serrais ses douces mains sur ma poitrine :

— Voilà ce qui doit faire bien du mal, c'est d'être jalouse!

Le temps s'en allait. Moi, j'étais fort, maintenant. Il me parut qu'elle changeait de couleur, tantôt plus rose qu'une fleur, et soudain après toute pâle. Ses paroles avaient de temps en temps l'accent brusque et rauque de la fièvre.

Mais sa voix redevenait douce comme un chant, quand mon nom tombait de sa bouche.

— Olivier, Olivier chéri, vous souviendrez-vous de cette nuit, toujours, toujours?

Je n'eus que le temps de la prendre entre mes bras. Sa lèvre blême frissonna, et un rire convulsif secoua tout son corps, si frêle et si charmant. Je l'emportai à travers les corridors en criant au secours; mais on s'était lassé de nous épier et tout le monde dormait.

Je ne sentais plus son cœur sur ma poitrine ; elle avait parlé de mourir ; un instant, je fléchis sous ce fardeau plus léger que le poids d'un enfant. Il me semblait qu'elle devenait froide, et l'idée s'emparait de moi que je tenais embrassée une pauvre petite morte.

Au moment où je la déposais sur son lit, un spasme gonfla sa gorge. Elle me pressa contre elle avec une force inouïe, puis ses larmes jaillirent.

Quand le jour vint, j'étais encore agenouillé près de sa couche, écoutant mon nom, qu'elle murmurait en rêve. Je me levai doucement, et je mis un baiser sur son front que pâlissait le premier rayon de l'aube.

Je retournai au salon, j'ôtai de l'album le portrait-photographié de cousine Marie et, sans oser le regarder, je l'enfermai à clef dans un des tiroirs de mon secrétaire.

Puis j'allai réveiller Pélage et lui ordonnai d'atteler.

Pendant qu'il m'obéissait, je descendis au jardin. Le soleil se levait dans des nuées vertes, roses et brillamment irisées. Je n'avais jamais rien vu de si éclatant. Ce matin, tout était pour moi nouveau et inconnu. Le paysage de la Marne resplendissait, et les fameuses corbeilles de mon oncle, sortant violemment des pelouses, me sautaient aux yeux comme des gerbes de rubis, serties dans un champ d'émeraudes.

L'air était doux, malgré l'heure matinale ; il portait avec soi d'enivrantes senteurs. Ma poitrine élar-

gie l'aspirait à pleins poumons. Je m'étonnais de me sentir à la fois plus joyeux, plus vaillant et meilleur.

Un pas de cheval retentit de l'autre côté de la grille et je vis passer le docteur Bujon sur son bidet. Il toucha son chapeau et me dit, avec le sourire de Voltaire :

— Quand on fut toujours vertueux, on aime à voir lever l'aurore.

Je le saluai poliment, et, poussé par je ne sais quel besoin de parler, je lui criai :

— Je vais me marier, monsieur Bujon !

— Vous en êtes bien capable ! me répondit-il en haussant les épaules.

Et il disparut.

Le mot que je venais de prononcer fit l'effet d'une évocation. La tête effrayée du jardinier se montra dans un massif de lilas, tandis que les gros yeux de la jardinière s'écarquillaient derrière un des vases qui ornaient le perron. La laitière quitta l'abri d'une caisse d'oranger ; un carquois, rempli de longs pains, trahit la présence de la boulangère qui m'inspectait sous la porte. En même temps, la gouvernante de Bujon, Pélage et une demi-douzaine de commères firent irruption aux fenêtres des communs.

Le rouge me vint au front, mais ce n'était pas de la colère. En général, je parlais peu aux domestiques, encore moins aux fournisseurs ; cette fois je pris un visage riant et je dis, répondant à l'interrogation de tous ces regards :

— Mes amis, vous avez bien entendu, je vais me marier.

Il y eut un grand silence que j'attribuai à l'étonnement, car tout ce monde connaissait mon projet d'entrer au séminaire.

Mes yeux s'étaient tournés malgré moi vers la fenêtre de Louise. Il me sembla voir une ombre derrière les rideaux. Je franchis le perron en deux bonds.

— V'là comme ils sont, dit la boulangère, quand ça les mord !

Et un éclat de rire peu bienveillant me suivit dans l'escalier.

En vérité, c'était le cadet de mes soucis. J'entrai comme un tourbillon dans la chambre de Louise, qui était debout, en effet, et qui me dit, les larmes aux yeux :

— Mon pauvre Olivier, on n'épouse pas Amourette !

X

MARIE

Je voudrais répéter tout ce que je dis à Louise et écrire chaque mot tel qu'il fut prononcé. Cette journée est si grande dans mes souvenirs, malgré certains détails puérils et un vaste côté comique! Mais ce que je retrouve le mieux en moi, ce sont les battements de mon cœur et l'élan, l'irrésistible élan de tout mon être vers cette beauté chérie qui m'appartenait. Je la voyais blanche comme la candeur d'une enfant, et chaque fois qu'elle s'humiliait elle-même dans la pensée de sa chute, tout ce qu'il y avait en moi de jeunesse et de séve se révoltait.

— Je ne veux pas que tu m'opposes ce nom d'Amourette! m'écriai-je en essuyant ses yeux avec mes baisers, je ne veux pas que tu pleures! Crois-tu que j'aie dormi, cette nuit? non, j'ai contemplé ton sommeil, regardant ton âme à travers ta beauté. J'ai bien pensé, bien réfléchi, ce n'est pas un coup de tête que

je suis en train de faire. Il faut que je sois heureux, et pourrais-je l'être si tu n'étais pas heureuse? Je ne sais rien du monde, c'est vrai, et justement à cause de cela, que m'importe le monde? Tu as été mon premier sourire, je veux que tu sois mon seul bonheur. Je suis libre de mes actions, je t'aime, tu m'aimes, je te choisis pour femme; est-ce toi qui vas me refuser?

Elle me regardait d'un air triste. Dans ses grands yeux qui sans cesse redevenaient humides, il y avait encore plus d'amour que de découragement :

Comme je reprenais haleine, car la passion m'étouffait, elle murmura :

— Tu plaides bien ma cause, Olivier chéri. Oh! je voudrais te croire! mais tu te trompes, et tu me trompes.

Elle me tendit son front, baigné dans l'or de ses cheveux, et ajouta :

— Aime-moi, ne m'épouse pas.

Je l'assis dans un fauteuil, parce que ses pauvres jambes tremblaient, et je m'agenouillai à ses pieds, balbutiant comme un enfant à bout de raisons :

— Louise, je t'en prie! je t'en prie!

Elle tenait ma tête dans ses mains; deux larmes roulaient sur sa joue.

— Mon père et ma mère m'aimaient! pensa-t-elle tout haut.

Je les détestais, ce père et cette mère, je les maudissais, mais devant elle je n'eusse pas osé leur adres-

ser un reproche. Son angélique résignation les protégeait contre moi.

— Voyons, reprit-elle en tâchant de sourire, parlons raison. Tu es tout jeune, tu es riche, tu es comte...

— Je t'aime! interrompis-je avec emportement. M'aimes-tu?

Elle attira ma main jusqu'à sa bouche et je cachai ma tête dans son sein. Je disais :

— Entre toi et moi il n'y a que toi. Je suis riche, ne pouvons-nous quitter la France? aller loin, bien loin?

Je ne la voyais plus, mais je sentais qu'elle secouait la tête, parce que les boucles de ses doux cheveux allaient et venaient sur mon front.

Je me relevai, bouillant de colère.

— Et que sont-elles de plus que toi, m'écriai-je, celles qu'on épouse? Sont-elles autrement que toi? Il y en avait une qu'on voulait me donner, ma cousine Hélène, parce qu'elle a de l'argent autant que moi, et tout le monde applaudissait à ce mariage. Elle est très-belle. Eh bien, c'est elle qu'on pourrait aimer sans l'épouser et non pas toi. Toi, je te sais par cœur comme une chère histoire qu'on a lue en pleurant. Elle, ah! certes, j'ai souvent regardé sans voir et mon ignorance fait de moi une misérable créature dont le premier venu peut se moquer impunément; mais il m'est arrivé une fois d'entendre sans avoir écouté. J'ai surpris la conversation d'Hélène et de mademoi-

selle Mathilde, une autre jeune fille qu'on peut épouser sans s'attirer les reproches du monde. J'ai eu froid dans l'âme. Va, elles sont toutes ainsi ! »

J'allais continuer. Sa main se colla sur ma bouche.

— Regardez-moi, Olivier, dit-elle presque solennellement.

Je la regardai.

Ses lèvres s'entrouvrirent comme si elle allait parler.

J'y vis un nom suspendu : Marie.

Et je baissai les yeux.

— Toutes? répéta-t-elle.

Mais elle ne prononça point le nom de Marie.

Et je l'en aimai mieux dans le fond de mon cœur.

— C'est attelé ! cria Pélage de l'autre côté de la porte fermée.

— Où allez-vous? me demanda Louise.

— A Paris, répondis-je, et je ne vous adresse qu'une prière, c'est de m'attendre.

Elle eut un sourire qui m'enchanta.

— Il ne faut plus rien me demander, Olivier, dit-elle. Sauf cette chose qui serait votre malheur, que puis-je vous refuser désormais? Vous pouvez me dire : Je veux, puisque je suis à vous.

— Et moi, fis-je en l'enlevant dans mes bras, je ne veux que cette chose qui est la justice et l'honneur. Nous sommes tous deux chrétiens au fond de nos âmes. Louise, Louise bien-aimée, au-dessus du monde, il y a le bon Dieu. Le bon Dieu accepta les parfums de

Madeleine. — Et es-tu donc Madeleine ! m'écriai-je avec indignation, toi, une enfant, toi qui portes le châtiment d'une faute qui n'est pas la tienne ! Tu m'as promis de m'obéir si j'ordonnais : j'ordonne, obéis. Tu seras ma femme, je le veux et nous verrons bien ce que dira le monde !

Je m'élançai dehors si brusquement que je faillis briser le crâne de Pélage qui écoutait derrière la porte.

En prenant place dans le tilbury, je vis encore Louise. Elle agitait la main à sa fenêtre.

— On n'épouse pas Amourette.

Ces mots étaient dans l'air.

Moi, je répondais en moi-même :

— Malgré l'univers entier, je l'épouserai.

Comme nous descendions le chemin conduisant à la Marne, moi pensif, Pélage tenant son mouchoir pressé sur la bosse que la porte avait faite à son front, je reconnus le jardinier qui, monté sur le bidet de Bujon, trottait vers la station du chemin de fer.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de bien malade dans le pays ? demandai-je.

— Assez, me répondit Pélage qui rit sournoisement. On va comme ça censément prévenir les parents de chercher des remèdes.

Je lui jetai les rênes

— Où faut-il mener monsieur ?

— Chez mon oncle.

Il allongea un coup de fouet au cheval, qui prit le

trot sur le chemin de halage. La veille, Louise et moi nous avions remonté la rivière, c'était la première fois que je revoyais l'endroit où j'avais livré bataille aux étudiants. Depuis ce moment-là, que d'événements ! quel rêve !

On était au mercredi. C'était le dimanche au soir que j'avais entrevu le minois d'Amourette à travers le désordre de ses longs cheveux blonds. Se peut-il qu'en trois jours on vive une existence? Je me vis seul dans la chambre de l'hôtel Le Compaignon, la pensée du séminaire m'étonna comme une chose d'avant le déluge ; je souris au corsage rouge montrant et cachant tant de grâce ; j'entendis la voix de Lafond qui disait avec effroi :

— Monsieur Olivier, on a servi et vous n'êtes pas là.

Puis, ce fut le dîner de la Saint-Jean, avec ses épisodes terribles pour moi, mais grotesques aussi, et je le sentais bien mieux, depuis que les dernières heures avaient fait de moi un savant. Je souris de pitié rétrospectivement au toast qui avait fêté mon prochain mariage avec cousine Hélène.

Hélas ! mon sourire se glaça. On avait emporté cousine Marie évanouie.

Étaient-elles donc deux dans mon cœur, vraiment : Amourette et Marie?

Je me répondis à moi-même : Non ! je n'aime que Louise et je lui appartiens. Mais il y avait désormais en moi un grand trouble, et je restai triste jusqu'au

pont de Charenton, où l'idée me vint de préparer le discours que j'allais adresser à mon oncle.

C'était facile au premier aspect : je me sentais brave comme Bayard et très-éloquent ; mais à mesure que nous approchions de Bercy, quelques doutes me venaient. Une fois la barrière passée, je me butai à trouver une première phrase, à la fois concise et frappante, qui établît nettement la situation. J'en rejetai plusieurs douzaines et nous atteignîmes ainsi le pont au Change. C'était là qu'il fallait tourner à gauche pour gagner la rue Saint-André-des-Arts.

— A droite ! ordonnai-je à Pélage.

Il était en train, justement, d'adresser un signe de tête à l'impériale de l'omnibus de la Bastille où notre jardinier était perché.

— Tiens ! fis-je, Vincent va à la maison ?

— Ça en a la tournure, me répondit Pélage, qui prit la rue de la Monnaie. Où faut-il conduire monsieur ? ajouta-t-il.

— Place des Victoires.

C'était là que demeurait tante Amélie. Pourquoi allais-je chez tante Amélie ? Je n'aurais pas su peut-être répondre catégoriquement à cette question, d'autant plus qu'une minute auparavant je n'avais pas du tout la pensée d'aller chez tante Amélie.

Je suppose que la difficulté de trouver ma première phrase était pour beaucoup dans cette soudaine évolution. Il y avait en outre ces yeux admirables, si tendres,

si bons enfants ! Avec des yeux pareils, on devait prendre toujours le parti du neveu contre l'oncle, le parti de l'amour contre la raison.

Tante Amélie n'était pas encore levée. On me fit attendre une forte demi-heure, et je crus qu'on allait me recevoir au salon en grand apparat. Au contraire, je fus introduit dans la chambre à coucher, où tante Amélie restait entre ses draps, mais assise sur son séant et le coude appuyé sur l'oreiller, dans une pose qui me parut charmante.

La forte demi-heure n'avait pas, néanmoins, été perdue. On avait fait la toilette de tante Amélie et celle de la chambre, qui embaumait l'odorat en réjouissant le regard. Un jour discret, nuancé de rose, filtrait à travers la mousseline brodée, et envoyait au lit tout chargé de dentelles des reflets d'aurore.

Derrière un rideau coquettement drapé, apparaissait dans le clair-obscur une tête de jeune femme — je l'ai dit : de jeune femme,—entourée de boucles brunes qu'un désordre calculé enflait. Au milieu de ce cadre, deux yeux, des miracles d'yeux illuminaient un visage languissant et pâle.

Tante Amélie me dit d'approcher. Elle me tendit sa blanche main, dont la pression m'attira vers elle. Son front, parfumé plus qu'une fleur, fit la moitié du chemin qui le séparait de mes lèvres.

— Eh bien ? murmura-t-elle.

— Ma tante... commençai-je.

Elle m'interrompit en riant doucement.

— Il y a bien peu de différence entre nos âges, sais-tu ? fit-elle, tandis que ses yeux veloutaient leur regard. Tu n'es plus un enfant depuis lundi, on m'a conté cela. Je te permets de m'appeler Amélie, quand nous sommes seuls.

Je m'assis et je toussai.

— Est-elle bien jolie ? me demanda-t-elle.

Son accent avait déjà perdu quelque chose de sa bienveillance.

— Tu sais, ajouta-t-elle en soupirant, moi, je n'ai pas approuvé cela. Il ne faut pas fournir les occasions. Tout vient à son temps. Regarde-moi. Tu es vraiment un garçon superbe !... mais tu as toujours le même air.

Le fait est que la hardiesse ne m'était pas venue. J'éprouvais un embarras qui allait jusqu'à la souffrance.

— Je te le demande, reprit-elle, quelles leçons peuvent donner ces pauvres petites ? Je n'ai rien contre elles, moi, mais ce n'est pas à leur école qu'on doit envoyer un jeune homme de famille. Seulement, notre bon cousin Le Compaignon est comme tous les hommes trop sages ; il adore les scélérats, et ce bandit de Catulat lui ferait voir des étoiles en plein midi.

— Ma tante... voulus-je dire encore, oubliant dans mon trouble la permission qu'elle m'avait donnée.

— Mon neveu ? fit-elle avec moquerie.

— Je voudrais...

— Certainement... tu voudrais m'emprunter cent

louis ou davantage pour déguiser ta grisette en grande dame.

— Elle est noble ! interrompis-je à mon tour.

— Ta parole !

Tante Amélie éclata de rire franchement. Cela ne lui allait pas bien. Le rire franc ne sied qu'à la jeunesse ou à celles qui n'ont plus du tout de prétentions. L'âge mitoyen doit se borner à sourire.

Tante Amélie n'ignorait peut-être point cela. Elle savait tout. Son rire fut court. Elle me toucha la joue d'un geste miséricordieux, en disant :

— Tu n'es pas plus malin que dimanche, mon pauvre grand garçon !

— Ma tante, répétai-je, mais cette fois d'un ton ferme, je suis de votre avis : on a eu tort de jouer cette comédie, que bien des gens pourraient blâmer sévèrement au point de vue de la morale. Je n'étais pas venu chez vous pour vous emprunter cent louis ou davantage. J'étais venu pour vous demander votre aide dans un dessein que j'ai formé.

— Ah ! ah ! fit-elle, tu as formé un dessein ? J'écoute.

— Je ne crois pas au hasard, continuai-je, tout heureux de la façon claire dont ma parole exprimait ma pensée ; en ce monde, il se trouve que les folies ont très-souvent un dénouement sérieux.

— Bon ! s'écria-t-elle en battant des mains. C'est bien fait pour M. Le Compaignon !... Nicodème ! je parie que tu as l'idée de l'épouser ?

— J'en ai plus que l'idée, ma tante, j'en ai l'inébranlable volonté.

— Bon ! bon ! bon ! bon ! répéta-t-elle par quatre fois dans des tonalités différentes et avec une explosion de gaieté. Magnifique ! merveilleux ! idéal ! En quarante-huit heures, il a gagné cinq ou six ans de sottise ! L'oncle est le premier diplomate du siècle, et je donnerai un pipe d'écume à Catulat. Jamais je n'aurais espéré un résultat si brillant. Mon grand bébé, tu es sublime !

— Ma tante, dis-je en me levant, je comprends que je n'ai rien à attendre de vous.

— Mais si fait ! répliqua-t-elle en se tordant entre ses draps. Ne vois-tu pas que je t'approuve ? Ah ! le cher garçon, le cher garçon ! Je passe une robe, je cours chez l'oncle, et je te réponds que nous allons nous amuser !

Je tournai le dos sans répondre, et je me dirigeai vers la porte. Tante Amélie, épuisée à force de rire, me disait :

— Ne te fâche pas, chérubin à barbe ! Hercule de l'ingénuité, ce n'est pas de toi que je me moque ; c'est du grand, du solennel, du colossal Le Compaignon ! Il a tout l'esprit de la cour des comptes dans son petit doigt !... Ah ! quelle aventure !... j'aurai ma migraine, mais c'est égal. Voilà une matinée qui vaut de l'or. Bonsoir, bébé ! je te regrette un peu en prédicateur, tu aurais fait courir à la Madeleine... Tu sais, je me charge des fleurs d'oranger.

De quoi se vengeait-elle? d'où venait cette acharnée raillerie? Je ne lui avais jamais connu un méchant cœur. Hélas! il y avait quarante ans que ses yeux mémorables languissaient, chatoyaient ou brûlaient.

C'est un moment de transition. La rancune de vieillir leur tourne le caractère. Vers le milieu du neuvième lustre, souvent elles redeviennent bonnes personnes.

En descendant l'escalier, je n'avais point de colère ; l'esprit d'observation naissait en moi. Je songeais avec un froid étonnement à ce que recouvrait cette apparence d'affection patriarcale qui enveloppait M. J.-B. Le Compaignon, chef respecté de notre famille. Bien des choses auxquelles je n'avais pas fait attention me revenaient en mémoire.

Il me sembla que, chez nous, comme partout, les apparences mentaient.

La gaieté hostile, qui, tout à l'heure, faisait explosion chez tante Amélie, je l'essayai tour à tour, par la pensée, sur toutes les figures qui entouraient d'ordinaire notre table de famille.

Il y en eut bien peu pour résister à l'épreuve. Cousine Hélène, mon ex-fiancée, n'y résista pas. Je ne vis avec mes yeux fermés que deux bons et francs sourires : celui de tante Minette et celui de ce pauvre cher ange : cousine Marie.

Mais, en ce moment, je ne voulais pas penser à cousine Marie.

Je me fis conduire rue de la Banque, où demeurait le célibataire ingénieur Cramayet. *A priori*, celui-là

ne m'inspirait pas une confiance absolue; néanmoins, je ne lui en voulais pas beaucoup de la part qu'il avait vraisemblablement prise à la « comédie. » C'était, je le savais, un homme de milieu, obligeant, tolérant, un caractère farci de ces bonnes intentions qui sont, dit-on, le pavé de l'enfer.

Je n'allais pas chez lui chercher une aide, ni même un conseil, mais bien une certaine somme de renseignements que je comptais lui arracher par mon industrie. La guerre était déclarée, j'avais conscience de cela. La nécessité me faisait tacticien.

J'étais au mieux avec Cramayet. Son valet de chambre me dit, aussitôt qu'il m'aperçut:

— Vous ne l'avez pas rencontré dans l'escalier, monsieur le comte? Il sort à l'instant avec Lafond, qui est venu le chercher de la part de M. Le Compaignon. Votre nom a été prononcé... Vous avez donc fini par en faire une, de farce, monsieur Olivier?

Il y avait dans cette question, qui paraîtra peut-être inconvenante, une odeur de bienveillante approbation. Lafond, l'excellent homme, avait dû dire textuellement à son collègue, et non sans une nuance de triomphe : — A la fin des fins, notre monsieur Olivier a fait *la cabriole!*

Mais là n'était pas l'important. On avait dépêché Lafond vers Cramayet, qui était un des membres du conseil privé de mon oncle.

Une idée-fantôme se dressa dans mon esprit.

Je vis rassemblé à l'hôtel Le Compaignon un grave

et redoutable conclave. On avait dû, en effet, convoquer les autres sénateurs.

Me fallait-il affronter ce tribunal de famille?

— Où allons-nous à présent ? me demanda Pélage.

J'aurais été bien embarrassé de répondre. En conscience, je n'en savais rien. J'avais envie de fuir.

— On déjeunerait bien, ajouta mon page en forme d'insinuation.

J'eus honte de ma faiblesse. En définitive, quoique je n'eusse point rencontré cousin Cramayet, n'avais-je pas le renseignement que j'étais venu chercher?

— A la maison ! ordonnai-je.

Car, chez nous, je dois exprimer en passant la louange comme le blâme, on ne faisait beaucoup sonner ni mon titre de comte, ni ce mot « l'hôtel » qui emplit si bien la bouche des parvenus.

Pélage allongea un coup de fouet au cheval, qui descendit grand train la rue Vivienne. En chemin, j'essayai vainement de retrouver mon discours ou de préparer un autre thème. Ma tête brûlait. Je me disais seulement ceci : Il s'agit de se comporter comme un homme !

Le tilbury fut obligé de s'arrêter à trente pas de l'hôtel. Toutes les voitures de ceux ou de celles qui, dans notre clan, avaient des voitures, stationnaient devant la porte. On eût dit le siége d'une société de crédit un jour d'assemblée générale.

Je sautai sur le trottoir et j'entrai. Le concierge me salua d'un retentissant :

— Bonjour, monsieur Olivier ! la santé va bien ?

Manifestement, j'avais gagné dans son estime.

Au haut du perron, Lafond m'ouvrit la porte vitrée avec un solennel attendrissement. Il m'aimait beaucoup, ce brave Lafond, son regard exprimait l'admiration que doit éprouver un fidèle serviteur pour le fils de ses maîtres qui revient avec l'épaulette et la croix d'honneur.

Le ridicule de ma situation me frappait au point de me faire oublier mes craintes. Je passai brusquement devant Lafond en demandant :

— Où est mon oncle?

— Dans son cabinet, me répondit le bonhomme, qui se frottait les mains doucement derrière moi. C'est pour la forme, rien que pour la forme. Ça a fait plaisir à tout le monde.

Je m'élançai dans l'escalier, que je montai quatre à quatre. Par la porte du fond, j'avais vu, dans l'office, le jardinier attablé et tout rouge de trois bouteilles qu'il avait vidées. Bujon lui avait prêté sa bique pour ne pas manquer le chemin de fer. Je ne me demandais plus comment mon oncle avait pu convoquer la famille de si bonne heure.

Au haut de l'escalier, le froufrou d'une robe de soie me fit tourner la tête. La porte de cousine Hélène s'ouvrait la première sur le corridor. La porte était entrebâillée. Cousine Hélène, penchée en dehors du seuil,

me regardait fixement, avec une curiosité avide, et comme si elle ne m'eût jamais vu.

Derrière elle, je devinais une ombre, et un petit rire harmonieux trahit pour moi la présence de mademoiselle Mathilde, l'inséparable.

— Bonjour, Olivier, me dit Hélène d'un ton dégagé.

Mais je dus m'avouer que je n'avais jamais lu tant d'intérêt dans la limpide prunelle de ses yeux.

Pour cousine Hélène, comme pour Lafond et le concierge, j'avais pris les proportions d'un personnage.

Je répondis : Bonjour ! et je ne m'arrêtai point. Derrière moi, on chuchota et le taffetas des robes fit son doux petit bruit. Elles étaient sorties toutes deux dans le corridor à me regarder.

J'allai droit à la porte du cabinet de mon oncle. C'était la dernière. Au delà, le corridor tournait pour rejoindre l'escalier de service.

Au moment où ma main pesait sur le bouton, j'entendis une voix qui murmurait mon nom. Le cœur me battit et j'eus comme une angoisse. Avant même d'avoir levé les yeux, j'avais reconnu cousine Marie.

Elle était debout à l'angle de la galerie. La fenêtre du fond éclairait à revers ses cheveux légers qu'un rayon du dehors pénétrait. On devinait plutôt qu'on ne voyait l'adorable suavité de ses traits, où le sourire mettait un si naïf bonheur.

Mais on eût dit qu'elle n'avait jamais souri. Sa taille plus gracieuse que celle d'Amourette elle-même, s'affaissait en une sorte de fatigue.

Elle mit un doigt sur sa bouche, et je m'approchai d'elle.

Je pris sa main, qui était froide, mais qui devint brûlante entre les miennes.

— Je vous guettais, dit-elle. Voilà longtemps que vous êtes là-bas.

Je ne trouvai point de parole pour répondre.

— Vous l'aimez donc bien ? murmura-t-elle.

Une larme tomba sur ma main.

Elle dégagea vivement la sienne et ajouta :

— J'ai peur pour vous et pour elle. Prenez garde !

Un bruit se fit dans le cabinet de mon oncle. Elle s'enfuit légère comme un rêve et ne vit point le baiser que je lui envoyais.

XI

MARIE

Les voix passaient à travers la porte. On discutait chaudement dans le cabinet de mon oncle.

Choué père, Choué de Grandlieu, notaire, s'écriait avec indignation.

— Il a été prononcé souvent, ici, sur mon fils, des paroles que je ne qualifie pas. Son esprit excite la jalousie. Mais malgré les justes espérances que suscite en moi son intelligence précoce, s'il se conduisait comme Olivier, ce maître sot, je lui casserais les deux jambes, les deux bras et la tête !

— Excès ! dit mon oncle.

— Nous avions les lettres de cachet, au temps jadis, insinua une voix que je reconnus pour appartenir à la marquise.

Mon oncle dit :

— Souvenirs d'un autre âge !

La voix de tante Minette s'éleva courroucée.

— Quand on a commis une sottise, dit-elle, il faut s'en repentir et ne point accuser les autres. C'est vous qui êtes cause de tout.

Il y eut un long murmure et j'entendis le tintement d'une sonnette.

M. J.-B. Le Compaignon présidait pour tout de bon.

— Jeunesse qui se passe, dit-il, quand le calme fut un peu rétabli. Moyen dangereux employé faute de mieux. Remède : douceur alliée à fermeté. Ne jamais oublier qu'il a la fortune ! Instant de crise !

Puis, quittant tout à coup le style elliptique qui était son triomphe dans l'improvisation, il aborda sans transition la manière académique.

— Mesdames et messieurs, dit-il en ralentissant de plus en plus la solennité de son débit, j'ai cru devoir vous convoquer d'urgence dans une conjoncture qui manque de précédents, du moins dans notre famille, composée de deux éléments également sains et modérés : la respectable maison de Monsupin et le tronc Le Compaignon, que j'ai l'honneur de représenter. Si le jeune homme n'avait pas la fortune, j'aurais assumé sur moi la responsabilité de telles mesures conservatoires que de raison, prises dans l'intérêt combiné de la morale et de la sagesse, mais l'importance de la situation à laquelle Olivier a droit, égale et même supérieure au patrimoine assuré par moi à ma fille Hélène, demandait impérieusement un débat, destiné à éclairer la conscience commune.

— Bravo ! dit Choué père. Votre place est marquée dons nos assemblées politiques, c'est clair !

— *Verba et voces !* soupira l'abbé Heurtebise, qui était à deux pas de moi, de l'autre côté de la porte.

Parrain Tronchin, de la gendarmerie, attaqua son enrouement chronique par un *heum !* retentissant et la présidente dit :

— Reste toujours la ressource de Saint-Lazare.

Ma main se crispa autour du bouton, mais je parvins à me contenir. Ecouter me semblait de bonne guerre.

M. J.-B. Le Compaignon poursuivit :

— Je ne suis pas de ces orateurs que les interruptions animent et qui ont besoin de tumulte pour faire briller leur éloquence. Cicéron, toujours disert et semblable à ces beaux fleuves qui coulent paisiblement entre deux rives agréables, est bien plutôt mon modèle que Démosthènes, comparable à un torrent. Le bruit me trouble. Excès. Nécessité pour la jeunesse de jeter sa gourme. Médaille et son revers... où en étais-je?

— La chèvre et le chou... murmura l'abbé.

— Vous en étiez aux mesures conservatoires que de droit, cria Choué père.

— Que voulez-vous faire à cela? demanda brusquement tante Minette. Ma nièce Hélène ne lui plaît pas, voilà tout, et je le savais bien !

Un véritable tumulte suivit. La présidente et la marquise parlèrent pour ou contre, je n'en sais rien ;

Choué voulut prendre à partie tante Minette, qui le fit taire en deux temps. C'était une maîtresse femme. Parrain Tronchin, labourant sa gorge par des heum ! heum ! à faire trembler, opinait à tue-tête :

— Tout vaut mieux que la calotte au dix-neuvième siècle ! L'enfant prend son eau ! Vive la Charte !

Et mon oncle, agitant sa sonnette de président avec désespoir :

— J'ai la parole, je n'y renonce pas ! Se peut-il qu'un pareil scandale ait lieu dans mon propre cabinet ! Il y en a eu de prises, des mesures conservatoires. Le cas était grave. Avez-vous confiance en notre cousin Cramayet?

— Oui, oui !

— Non, non !

— La malheureuse est-elle jolie? demanda la présidente.

— La cour du roi Pétaud ! fit l'abbé.

— Heum ! heum ! clamait parrain gendarme. Et le poil qu'il a au menton ? qu'en eût-il fait à Saint-Sulpice ? Liberté ! Libertas ! au dix-neuvième siècle !

Une chose m'étonnait, c'était de n'entendre ni cousin Cramayet, dont on venait de parler, ni le funeste petit Choué si prompt à donner sa note dans tout concert malséant, ni Catulat, à qui sa récente expédition devait prêter de l'importance.

Au moment où la sonnette de mon oncle arrivait à dominer le bruit, j'entendis, au bout du corridor, Lafond qui disait :

— Ils sont tous dans le cabinet de monsieur.

— Et ce pauvre Olivier? demanda tante Amélie, dont le chapeau à plumes parut au haut de l'escalier.

— Il vous a un air, à présent ! répondit Lafond en riant.

Pour n'être pas pris aux écoutes et sans me rendre compte de mon action, je tournai le bouton.

L'abbé Heurtebise, assis tout contre la porte, dit : Le voilà ! et se rangea pour me laisser passer. Il avait sa figure de tous les jours, et c'est à peine si un vague sourire fronça ses lèvres.

Les autres répétèrent en chœur : Le voilà !

Et un silence complet s'établit.

Je dois avouer que tante Minette ne m'accueillit pas d'un bon regard. Ses yeux étaient tristes et sévères. J'y lus des choses qui, malgré moi, me firent penser à Marie.

Je n'avais pas beaucoup pensé à Marie pendant que j'écoutais au dehors. Je la revis triste, changée, elle dont l'aspect étincelait naguère de gentillesse heureuse et d'espièglerie ; changée au point de n'être plus elle-même.

Il semblait qu'elle eût vécu plusieurs années depuis le commencement de cette semaine.

Je sentais que j'avais besoin d'être brave, et j'aurais voulu chasser l'idée de Marie qui pesait sur moi comme un remords ; mais elle s'emparait, au contraire de mon esprit et me chargeait le cœur.

Tante Amélie était entrée derrière moi et m'avait fait un signe de tête protecteur en disant assez haut :

— Je suis venue pour lui. Je ne veux pas qu'on le moleste.

De la main, mon oncle lui montra un siége, où elle fut longtemps à disposer les plis d'une robe neuve qu'elle avait.

La présidente et la marquise échangèrent cette double observation :

— Simpiternelle jeunesse !

— L'an prochain, elle n'aura plus que vingt ans !

Elles affectaient toutes deux de ne point me regarder, et la marquise déployait entre elle et moi son éventail-monument comme si j'eusse été une gravure indécente.

Le cabinet de mon oncle était une grande pièce haute d'étage, minutieusement propre, et gardant néanmoins une odeur de poussière, Le parquet ciré éblouissait. Une bibliothèque régnante en acajou rehaussé par des colonnes en bronzes, l'entourait de trois côtés, montrant à travers son vitrage le dos uniformément vert, fleuronné d'or, de deux mille volumes ayant la même reliure. Voltaire et Bossuet, J.-J. Rousseau et Bourdaloue, Volney, Chateaubriand, la Mennais et même Walter Scott dormaient là sous le même abri, et témoignaient du paisible esprit de tolérance qui était le caractère de mon oncle.

Seulement, le choix de ses livres s'arrêtait aux der-

nières années de la restauration, ne faisant exception que pour Casimir Delavigne et Ponsard.

Hugo, Musset, Balzac, Michelet, et même Lamartine étaient pour lui — des excès.

Au-dessus de la bibliothèque, carrée par le pied, carrée par la corniche et présentant pour ornement, entre les colonnes, ces lyres si chères au style impérial, une rangée de bustes s'alignait : Platon, Socrate, Sully, Colbert, Parmentier, le général Foy, M. de Villèle, etc., etc. M. de Villèle était là parce que M. J.-B. Le Compaignon avait été nommé référendaire sous son règne.

Le quatrième côté du cabinet était occupé par deux vastes estampes, aimables comme des *sujets* de pendule et représentant, d'après David, le serment des Horaces et Romulus combattant Tatius.

Tout cela était roide, froid, classique, bourgeois, mais important.

Et le personnel du conclave, réuni dans ce temple du puritanisme affligeant qui est la religion de la province de Paris, ne contrastait point avec la physionomie générale du lieu.

L'abbé Heurtebise était justement le prêtre qu'il fallait là. Ces deux momies, la présidente et la marquise, faisaient bien dans la perspective. Tante Minette elle-même, l'excellente femme, était fanée autant qu'il le fallait pour produire un contraste honnête à l'éclat un peu burlesque de tante Amélie. Choué était notaire et Parisien jusqu'au bout des ongles. Parrain

Tronchin seul ressortait du cadre par les violentes efflorescences de son nez et ses manières trop accentuées ; mais la gendarmerie n'est pas chose de Paris, et parrain, dans son honorable carrière, avait contracté l'habitude d'être rond dès le matin.

Quant à M. J.-B. Le Compaignon lui-même, c'était le sublime du provincialisme parisien, la poésie de l'ordre et du ménagement, le lyrisme de la prudence économe et sceptique. Il avait un fronton comme le Panthéon. Sur son front qui fuyait, non pas du tout selon la ligne des idiots, mais au contraire dans le sens de toutes les finesses égoïstes et de toutes les prudences, on lisait la devise qui menait sa vie, son cri de guerre et de paix, son évangile, son credo : Jamais d'excès !

Mon oncle était assis sur son fauteuil de cuir en forme de chaise curule. Les autres membres de la famille se rangeaient en cercle autour du cabinet : Parrain Tronchin, adossé à la cheminée, tenant l'extrême gauche, et l'abbé l'extrême droite, auprès de la porte. Mon oncle posa sa boîte d'or qu'il était en train de caresser et me tendit la main d'un geste tout à fait engageant.

— Eh bien, Olivier, mon cher enfant, me dit-il sans intention apparente de railler, as-tu fait bonne pêche aux Vauxelles ?

Les deux vieilles dames agitèrent, l'une son éventail, l'autre un incommensurable foulard ; tante Amélie sourit d'un air sentimental, et parrain Tron-

chin éclata de rire. Tante Minette dit entre haut et bas :

— On va le mettre en boule comme un hérisson. Tout cela n'a pas le sens commun !

Ma main ne tint pas dans celle de mon oncle. Je pris une chaise, au milieu du cabinet, juste en face du bureau. Je représentais assez bien un accusé sur la sellette.

Mon oncle toussa doucement et reprit :

— Tu n'es pas plus bavard qu'autrefois. Il nous a a été dit que tu renonçais à te faire prêtre, est-ce vrai?

Je m'inclinai en signe d'affirmation.

— C'est mal engagé ! murmura Choué. On lui dresse un petit piédestal.

Tante Amélie, qui embaumait le cabinet comme un bouquet de fleurs, se pencha vers tante Minette et lui dit tout bas :

— Tu sais qu'il n'est pas déconcerté le moins du monde. Il a l'entêtement d'un bœuf. On va le buter et tout sera dit.

Les sourcils de tante Minette étaient froncés. Elle réfléchissait. Mon oncle reprit encore :

— Eh bien, Olivier, eh bien, personne n'est fâché que vous ayez changé d'avis, quoique nous respections tous, comme cela se doit, la religion de la majorité...

— Merci, interrompit parrain, je n'en use pas, au dix-neuvième siècle !

— Quoique, poursuivit mon oncle en affermissant sa voix, nous n'appartenions pas, du moins les principaux d'entre nous, à ces opinions aveugles et subversives qui se tiennent en état de révolte contre le souverain créateur de toutes choses, nous considérons que, pour un jeune homme dans ta situation de fortune, l'entrée au séminaire était un excès. Il y aurait néanmoins un excès plus abusif encore...

Ici, mon oncle abandonna le syle périodique et nombreux pour adopter la forme *memento* qui lui était plus familière.

— Rien de certain d'ailleurs, acheva-t-il : simples renseignements. Message apporté par le jardinier. Toi seul pouvant donner certitude.

Presque toujours la portion essentielle des discours de mon oncle se trouvait dans ces péroraisons en forme de télégrammes.

Je gardai le silence. Tout le monde me dévorait du regard.

— On ne trouverait pas un plus beau garçon que lui dans tout Paris, dit tante Amélie avec une expression de regret.

— Est-ce qu'on va le condamner à mort? demanda tout bas l'abbé Heurtebise.

— Ah çà ! conscrit d'un sou, s'écria tout d'un coup parrain Tronchin, veux-tu oui ou non épouser filleule Hélène ?

Je le regardai en face et je répondis :

— Vous êtes à mes yeux un fort honnête homme.

Si j'étais gendarme et que vous n'eussiez pas pris votre retraite, je vous obéirais pour affaire de service. En dehors de cela, je ne pense pas avoir besoin de vos conseils.

Quand je me tus, le silence était si profond qu'on aurait pu compter les respirations.

— Blanc bec!... commença le bonhomme, la langue épaisse déjà et l'oreille écarlate.

— Commandant, interrompis-je nettement, on vous passe ici beaucoup de choses par respect ou par compassion. Je ferai comme les autres, vous priant seulement de ne pas vous mêler de moi. Nous ne nous comprendrions pas.

Il voulut se lever. M. J.-B. Le Compaignon, parlant avec éclat, lui dit :

— Cousin, restez assis ! vous n'avez pas la parole !

Le sentiment exprimé par toutes les physionomies était la stupéfaction.

— Voilà ! grommela Choué le père. Ils le croyaient muet ! Je t'en souhaite !

— A-t-il bien dit cela ! soupira tante Amélie.

— Attrape ! fit l'abbé Heurtebise, ennemi né du gendarme.

Tante Minette, s'adressant directement à moi, pensa tout haut :

— Olivier ! est-ce que tu aurais le cœur méchant?

M. J.-B. Le Compaignon semblait n'entendre rien

de tout cela. Il me couvrait d'un regard serein et lissait avec sa main blanchette le couvercle ciselé de sa boîte d'or.

— Toi seul, disais-je, reprit-il en donnant à sa voix des inflexions caressantes, toi seul peux nous rassurer sur un bruit assez étrange... étrange, eu égard à l'importance de ton patrimoine... étrange eu égard au nom que tu portes...

— La féodalité est loin ! gronda le vindicatif Tronchin. Nous avons rasé ses donjons ! je m'en moque !

— Cousin, dit mon oncle très-sévèrement, je vous réitère que vous n'avez pas la parole !... Olivier, mon neveu, prononce un seul mot, et la famille va être rassurée.

Il ouvrit sa boîte, vous eussiez entendu une souris courir. Je sentis que la sueur perçait sous mes cheveux. Je dis avec une apparence de calme qui m'étonna :

— Mon oncle, il n'y a nul excès dans le fait d'entrer au séminaire, c'est du moins mon avis, et la question de fortune importe bien peu quand il s'agit de vocation. Je croyais avoir la vocation. Une circonstance à laquelle vous n'êtes pas étranger m'a éclairé. Je me trompais ; je n'avais pas la vocation...

— Au dix-neuvième siècle ! exclama parrain. Quel langage ! on se croirait à la sacristie !

— Quant à l'autre question, poursuivis-je, toujours modéré jusqu'au miracle, il n'y a pas non plus excès. J'ai rencontré sur mon chemin une jeune personne

que vous y aviez mise. En ce monde, la vérité est tout au fond des choses, dont la surface n'est que mensonge. Cette jeune fille a la beauté de l'âme encore plus que celle du visage : je l'ai jugée ainsi, quoiqu'elle ne m'ait rien caché de sa vie. Je suis chrétien, nul ici ne l'ignore, il n'est pour moi qu'un amour, c'est la tendresse conjugale. J'aime Louise, et Dieu ne connaît point de fautes sans pardon.

La petite toux sèche de mon oncle se mêla aux heum ! heum ! retentissants de parrain Tronchin. Je surpris tante Minette qui échangeait un regard avec l'abbé Heurtebise. Les deux vieilles dames gardaient une dédaigneuse immobilité. Tante Amélie bâilla derrière sa main frais gantée.

Choué père dit :

— En voulez-vous des sophismes ? nous sommes au marché, faites-vous servir !

— En conséquence, achevai-je, comme je suis majeur, maître de mon bien et maître aussi de mes actions, je viens vous déclarer ma volonté, qui est d'épouser mademoiselle Louise de Meilhan...

— Autrement dite Amourette ! laissa négligemment tomber tante Amélie.

— C'est à ne pas y croire ! murmura tante Minette avec agitation.

— Voilà le fruit de pareilles éducations ! s'écria Choué père. Ah ! si c'était mon fils !...

L'abbé Heurtebise hochait la tête en silence. Parrain

Tronchin, qui étouffait, se soulagea par cette fulgurante éjaculation :

— A Bicêtre ! nom de bleu ! La camisole de force et un cabanon ! v'lan !

— Voilà ! firent comme un double écho la marquise et la présidente. A Bicêtre, si le progrès ne s'y oppose pas !

Ces derniers mots étaient empreints d'une plaintive ironie.

Mon oncle réclama le silence d'un geste présidentiel et dit :

— Excès ! paroles imprudentes. Théories surannées, auxquelles je rougirais de m'associer. Rappel aux convenances !

Ces blâmes étaient à l'adresse du conclave.

Mon oncle m'adressa, au contraire, un coup d'œil bienveillant et presque approbatif.

— Déductions précieuses, me dit-il, logique avec laquelle il faut compter. Peste ! facilité d'élocution surprenante ! modération, décence, sang-froid. Compliments à l'abbé pour son élève. En somme, agréable surprise.

— Ah çà ! vociféra parrain Tronchin, on va peut-être le porter en triomphe !

— Un prix d'excellence à l'élève Olivier ! ricana Choué père. Une couronne de rosière à mademoiselle Amourette !

Je me tournai vers lui lentement. Sa dernière parole s'étrangla dans son gosier.

— Crois-tu me faire peur ! balbutia-t-il.

— Écoutez ! fit tante Amélie avec admiration, il est splendide !

— Quel malheur ! murmurait tante Minette qui avait les larmes aux yeux, quel malheur !

Moi seul pouvais deviner qu'elle pensait à cousine Marie. J'évitais tant que je pouvais de la regarder.

Tout à coup mon oncle agita sa sonnette.

— A Dieu ne plaise, prononça-t-il d'un accent solennel, que j'écarte au moyen de la question préalable les arguments tirés de la morale chrétienne dont mon neveu Olivier s'est servi contre nous, ou plutôt contre lui-même, car je fais observer à l'assemblée que nous sommes ici les avocats du présent de mon neveu Olivier, de son avenir, de son bonheur. J'ai désaprouvé sincèrement les insinuations, plaisanteries ou personnalités dirigées contre la jeune personne. Ce sont là de tristes oublis, et j'espère que certains de nos amis me sauront gré de ne les avoir point rappelés personnellement à la tenue qui doit régner dans nos réunions. Olivier a exprimé son avis, il connaît le vôtre : le mien diffère jusqu'à un certain point de l'une et de l'autre opinion. Je crois qu'il est possible de concilier...

— Nom de bleu ! interrompit parrain, entre épouser et ne pas épouser, je ne vois guère de milieu !

Mon oncle releva la tête.

— Jusques à quand enfin, cousin Tronchin, demanda-t-il, abuserez-nous de notre patience ?

La lecture assidue de Cicéron lui procurait de ces éclairs.

L'abbé battit des mains, déclarant qu'on ne pouvait trouver une imitation plus pure et mieux appliquée du *Quousque tandem*.

Et Catilina-Tronchin, désarçonné, demanda en vain un regard de consolation à Choué père son complice.

Choué père s'était approché de mon oncle sur un signe de ce dernier. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et Choué sortit en me lançant un mauvais regard. Le notariat en lui-même ne m'inspire aucune animadversion. C'est une profession utile aux familles aisées ; elle exige de la prudence et de la propreté.

Il fut un temps où l'on prononçait volontiers le mot sacerdoce en parlant du notariat ; plus tard, la mode vint de faire allusion à quelques notaires qui habitaient Brest et Toulon malgré eux. Ce sont là des *excès*, pour employer l'expression favorite de mon oncle.

On n'est pas honnête ou malhonnête parce qu'on est notaire, mais on est notaire parce qu'on a eu de l'argent, le crédit ou l'audace qu'il fallait pour acheter l'étude. Là est le malheur. Le monde ne vieillira pas désormais beaucoup sans supprimer les derniers vestiges de ce scandale : la vénalité des charges.

Malgré les méchants procédés de Choué père et fils, tous deux notaires, je n'ai jamais pensé que leur place fût au bagne. Tout au plus ai-je eu le tort de regret-

ter parfois la désuétude où est tombée cette institution que Molière appelait une volée de bois vert.

En voyant sortir le cousin Choué, j'eus une vague inquiétude. Il me semblait que cet officier ministériel ne pouvait être employé qu'à me faire du mal; mais je fus rassuré par mon oncle, qui me dit en caressant sa boîte avec amitié :

— Eh bien, Olivier, mon cher enfant, tu sais que mes tendances sont plutôt libérales. En principe, il est bien certain que tu es le maître.

— Le maître de quoi? s'écrièrent en même temps les deux vieilles dames, dont l'indignation dressait les têtes branlantes, le maître d'épouser cette créature?

— Chaud! chaud! fit le gendarme franchement révolté. Ai-je l'air d'un soldat du pape?

Tante Amélie souriait agréablement et perfectionnait le drapé de sa robe. Tante Minette s'était rapprochée de l'abbé Heurtebise, avec qui elle discutait vivement.

— Mesdames et chères parentes, dit mon oncle aux deux vieilles, gardons-nous, je vous prie, de toute expression blessante : je ne les tolérerais pas, surtout vis-à-vis d'un jeune homme dans la position de mon neveu Olivier. Il a la fortune, n'oublions jamais cela, et il y joint un mérite personnel qu'il serait injuste de méconnaître.

— La fortune! la fortune! gronda parrain. Est-ce que nous sommes des mendiants, nous autres, à la fin, hé, là-bas!

M. J.-B. Le Compaignon lui répondit avec un mépris glacial :

— Tronchin, mon pauvre cousin, j'ai épuisé envers vous les voies de douceur. Je ne puis plus que vous exprimer mon étonnement de voir un homme, si longtemps chargé de maintenir la tranquillité publique, apporter le trouble au sein d'une famille embarrassée !

Sous cette rude semonce, parrain baissa la tête comme si les buffletteries jaunes se fussent encore croisées sur sa poitrine. Mon oncle reprit aussitôt en s'adressant à moi :

— Tu rendras plus tard, mon cher enfant, justice à mon impartialité. Il est assez malaisé de contenir les passions diverses qui s'agitent dans cette enceinte. En général, elles ne te sont pas favorables. Bonnes intentions. Sentiments honorables. Mais excès !

Ce retour subit au langage mnémotechnique avait pour cause la rentrée de Choué père, qui regagna son siége en silence. Mon oncle l'interrogea du regard, et Choué répondit par un petit signe de tête affirmatif.

Pendant le court silence qui suivit, je pus entendre un bout de la conversation entre tante Minette et l'abbé.

— Rien de tout cela ne serait arrivé, disait-elle, non sans aigreur, si on n'avait pas mis en avant cette précieuse Hélène. Je suis sûre qu'il aurait adoré Marie !

— Vous n'y songez pas, répliqua l'abbé, dont l'accent, comme toujours, tenait un juste milieu entre le plus parfait sérieux et la moquerie. Ce n'est pas Marie qui a la fortune !

Je me sentis le cœur serré. Quelque chose en moi-même disait : Voilà le vrai de la situation ; mais Lafond entra en ce moment et annonça que le déjeuner était servi.

Mon oncle se leva aussitôt avec une grande affectation de cordialité.

— Allons ! allons ! dit-il, la main aux dames ! Cette affaire qui semblait si épineuse s'arrangera, c'est moi qui vous l'affirme, à la satisfaction de tout le monde. Prends Minette, Olivier ; moi, j'offre mon bras à notre chère Amélie, qui est comme moi du parti de mon neveu.

— Comme vous ?... répéta tante Amélie d'un air de doute.

Choué père et parrain Tronchin prirent les deux vieilles dames. L'abbé Heurtebise seul ne portait rien. Il me lança un coup de coude en passant et me dit :

— Monsieur le comte, vous n'inventerez donc jamais la poudre !

Minette, qui saisit la balle au bond, me pinça le bras jusqu'au sang avec une véritable colère :

— Es-tu assez innocent, mon pauvre Olivier ! Je ne sais pas si tu te doutes de tout le mal que tu fais. Ah ! comme je jurerais si j'étais ancien commandant de gendarmerie ! Sabre de bois ! ne pouvais-tu faire tes

farces comme les autres sans te jeter par-dessus le pont avec une pierre au cou?

— Que lui dites-vous donc là, mademoiselle de Monsupin? demanda de loin mon oncle qui passait déjà le seuil de la salle à manger.

— J'ai entendu le mot : « Innocent!... » repartit Choué.

— Mon cousin, coupa vertement Minette, vous aurez beau écouter ceux qui parlent de vous, jamais vous n'entendrez ce mot-là!

Au moment d'entrer dans la salle à manger, je m'arrêtai disant :

— Vous m'excuserez près de mon oncle, je suis forcé de me retirer.

Elle me poussa au delà du seuil en m'appelant tout franchement imbécile, et l'abbé qui fermait la marche, étendant ses grands bras noirs, m'enleva tout espoir de retraite.

Cousine Marie n'assistait point au déjeuner. Personne ne demanda de ses nouvelles. Je fus placé, selon l'habitude, à la gauche d'Hélène ; de l'autre côté de moi, à la place ordinaire de Marie, était mademoiselle Mathilde, sémillante, ingénue et blanche comme la robe nuptiale que je la soupçonnais d'avoir perdue. A cause des deux demoiselles, on ne parla point ouvertement de l'affaire, mais à différentes reprises, M. J.-B. Le Compaignon y fit certaines allusions délicates et toujours dans le sens de la conciliation.

Hélène et Mathilde se regardaient par devant moi

ou par derrière, selon que je me baissais ou que je me relevais. Je mangeai très-peu et je ne parlai point. Malgré tous les efforts de mon oncle, le déjeuner fut d'une fatigante tristesse. Il eût fallu, pour rompre les chiens, cousin Cramayet et surtout l'imperturbable Çàtulat.

Où donc étaient-ils?

Quand on se leva, je parvins à m'esquiver; mais, dans le corridor, je me trouvai face à face avec tante Minette, qui avait quitté la salle à manger avant moi. La porte de sa chambre était ouverte. Elle me prit par les deux épaules et m'y lança.

— Olivier, me dit-elle avec une profonde émotion, tu sais comme j'aimais ta pauvre mère. Je ne t'accuse pas. On a semé des sottises, on récolte du malheur. Olivier, je t'en prie, ne gâte pas ta vie.

Elle avait les larmes aux yeux. J'avais pour elle une très-tendre affection, à laquelle cousine Marie n'était pas étrangère. Je la regardais comme la mère de cousine Marie.

— Ma tante, répondis-je, vous ne connaissez pas la personne à laquelle vous faites allusion. C'est le cœur le plus droit, l'âme la plus haute...

— Innocent! innocent! s'écria-t-elle.

Et comme je fronçais le sourcil, elle ajouta :

— Si j'avais la force, je te battrais!

Je murmurai le fameux mot : Réhabilitation. Elle haussa les épaules.

— Et tes enfants, dit-elle, qui les réhabilitera?

— Mes enfants! répétai-je étonné.

— Se marier, poursuivit-elle avec l'emportement de son brave cœur, c'est fonder une famille: A qui marieras-tu tes filles, les filles de mademoiselle Amourette? Quelle cuirasse donneras-tu à tes fils pour parer les coups d'épée de ceux qui les auront appelés, au Droit, à l'École militaire, au Cercle, — est-ce que je sais, moi? — les fils de mademoiselle Amourette?

Cet argument, qui devait me frapper plus tard, m'indigna au premier moment.

— Je n'ai ni fils ni filles, répliquai-je froidement. Si les fils et les filles que je pourrai avoir renient leur mère, je les renierai!

— Mais s'ils en meurent, de leur mère!

— Sophismes! m'écriai-je à mon tour, misérables sophismes! Toute pensée généreuse peut être battue en brèche par de pareils raisonnements!

— Olivier, fit ma tante qui posa sa main tremblante sur mon bras, l'aimes-tu? Parle sincèrement.

— Je l'aime, répondis-je. D'ailleurs, j'ai donné ma parole, et je suis un homme d'honneur!

— Ah!... murmura-t-elle lentement, d'ailleurs tu as donné ta parole!

Sa figure s'éclaira d'un rayon d'espoir qui m'irrita. Je répétai par deux fois :

— Je l'aime! je l'aime!

J'allais poursuivre, mais ma voix s'arrêta dans mon gosier; la porte, qui s'ouvrit lentement, me laissait

voir la figure de Marie. Elle me sembla plus changée encore que le matin, et le sourire qu'elle retenait de force sur ses pauvres lèvres faisait mal.

Elle m'adressa un signe de tête amical et vint embrasser tante Minette, qui la serra sur sa poitrine en me jetant un regard où il y avait presque de la haine.

— Tante, dit Marie, il ne faut plus retenir Olivier.

— Pourquoi cela? de quoi te mêles-tu? demanda mademoiselle de Monsupin.

— Je viens du jardin, répondit Marie, j'ai entendu qu'on parlait d'Olivier.

— Et tu as écouté?

Elle baissa les yeux.

— Va-t'en! me dit tante Minette durement.

Mais, sur cette parole, Marie étendit son sourire angélique.

— Oui, Olivier, allez-vous-en, fit-elle, en tâchant d'assurer sa douce voix qui chevrotait. On complote quelque chose contre vous.

— Contre elle, peut-être! m'écriai-je en bondissant.

Marie s'affaissa dans les bras de tante Minette, mais elle dit encore :

— Allez, allez bien vite. Je souffrirais davantage si je vous savais malheureux.

Je descendais déjà l'escalier à longues enjambées.

XII

AMOURETTE

Une demi-heure après, nous remontions au galop le chemin de halage entre Alfort et Creteil. C'était moi qui menais. Le cheval, baigné de sueur, était fou. Pélage m'avait déjà dit au moins dix fois :

— Si monsieur voulait me descendre, ça me rendrait service, j'ai idée qu'on va se casser les reins !

Mais je ne l'écoutais pas, et mon fouet envoyait sa lanière sanglante dans les oreilles du cheval, qui bondissait furieusement.

Il pouvait être trois heures après midi quand je sautai à terre, en dedans de la grille. Personne ne se montrait. La maison était muette comme une tombe.

J'avais deviné. Il y avait longtemps que j'avais deviné.

Je pensais :

— Ils font bien de se cacher ! Pourquoi tuer ces misérables ?

Tuer, c'était le mot. J'avais du sang plein le cerveau.

J'appelai le jardinier et la jardinière. Personne ne répondit.

J'appelai Louise, même silence.

Je savais que Louise n'était plus là, je le savais, et pourtant j'aurais donné des poignées de louis d'or pour monter, pour voir ; mais j'avais les pieds cloués au sol.

Le cheval soufflait près de moi et fumait. Pélage n'avait garde de le dételer. Pour cela, il eût fallu m'approcher.

Pélage restait, les mains dans ses poches, tout à l'autre bout de la cour.

— Viens ! lui dis-je.

Il ne bougea pas. Je répétai : Viens ! d'une voix si étrangement altérée, qu'il essaya de gagner la porte en rasant la grille.

— L'enragé va faire la fin de moi ! grommela-t-il sans savoir qu'il parlait.

Il m'eût été impossible de faire un pas, mais je ramassai une grosse pierre entre les jambes du cheval. Pélage s'arrêta en criant au secours

— Viens ! ordonnai-je pour la troisième fois.

Il hésita. Je le voyais pelotonné sur lui-même comme une chenille blessée. Je brandis ma pierre. Il prit un grand élan et vint tomber à genoux tout d'un temps en criant :

— Ne me tuez pas, monsieur Olivier ! je suis un orphelin !

Je lâchai la pierre pour m'accrocher des deux mains à ses cheveux ; et je dis en un râle :

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Prévenu de quoi ? fit-il.

Et il appela encore :

— A l'aide ! à l'aide ! c'est un furieux ! il veut m'assassiner !

Je le secouai violemment. Il joignit les mains et les éleva vers moi.

— Écoutez-moi, monsieur Olivier, balbutia-t-il, je n'ai rien fait. Je ne vous ai pas quitté ! Vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai enlevé l'Amourette !

— Ah ! fis-je, ils l'ont enlevée !

— Je vas vous dire tout ce que je sais.

— Tout ! dis tout ! Et parle vite !

Mes mains, prises dans ses cheveux, se dénouèrent, et il poussa un grand soupir.

— Voilà donc ce que c'est, commença-t-il avec rancune et en détournant de moi son œil sournois : quand vous avez dit comme ça que la puce allait être votre dame pour tout de bon, on s'est hérissé pas mal. Moi, je la connaissais de la rue du Paon, où elle fait ses farces. Le jardinier a parti sur le cheval de M. Bujon. C'est bon. Il a arrivé avant nous à la maison, rapport à ce que vous avez été chez votre tante, place des Victoires. M. Le Compaignon a eu le temps d'envoyer chez tout le monde. Vous avez encore perdu du temps rue de la Banque, au logis de M. Cramayet ; si bien que

les trois étaient déjà partis, quand nous avons descendu rue Saint-André-des-Arts...

— Quels trois? interrompit ici Pélage pour répondre à mon regard, vous le savez aussi bien que moi, pardi: M. Cramayet, dans votre intérêt; M. Catulat, pour ci et pour ça, et le fils Choué pour vous faire enrager. En voilà un à qui vous pouvez bien tirer le poil, et pas à moi qui vous sers fidèlement. C'est bon. Ils devaient se tenir à l'auberge, ici près, au coin du pont, et attendre des nouvelles avant d'agir. M. Le Compaignon avait dit : J'espère encore le raisonner... vous, s'entend. Mais quand on a vu que vous étiez tout à fait à l'envers et que vous chantiez comme un coq, M. Choué le père est venu à la cuisine. Encore un à qui vous faites le même effet que la colique! Paraît qu'ils hériteraient, les Choué, si vous glissiez par hasard. Enfin n'importe : le jardinier attendait depuis le matin. M. Choué lui a dit : Prends tes jambes à ton cou et va à l'auberge du pont. Dis-leur qu'ils peuvent marcher en grand ; M. Le Compaignon leur donne carte blanche. Par ainsi, c'était avant le déjeuner. Il y a beau temps que la petiote doit être déménagée.

J'avais écouté tout cela sans faire un mouvement. Pélage me regarda en dessous.

— En suite de quoi, reprit-il, le jardinier, la jardinière et les autres n'ont pas attendu leur reste. Ils ne reviendront que quand vous serez parti.

Je lui fis signe de se lever, et, m'appuyant sur son

épaule, j'allai péniblement vers la maison. La porte était ouverte. Je montai à la chambre de Louise, non pas dans l'espoir de l'y trouver, mais pour voir, pour toucher quelque chose qui me parlât d'elle.

La sagesse des gens comme mon oncle produit de ces résultats. Mon cœur irrésolu se décidait avec violence. Jusqu'alors, mon amour était une fièvre de jeunesse dont le siége, à part le trouble des sens, était exclusivement dans le cerveau. J'avais chauffé moi-même, en quelque sorte, cette passion, dont la principale force était mon inexpérience.

Maintenant, j'aimais sérieusement, sincèrement. L'obstacle maladroit posé en travers de ma route me donnait l'élan vrai. L'oppression me commandait la révolte.

Chose singulière: chez la plupart des hommes, les mots favoris sont l'indice d'une lacune correspondante. Tous les menteurs ont l'habitude de répéter: « Parlons franchement ! » ou : « Jouons cartes sur table ! »

« Jamais d'excès ! » disait mon oncle, dont chaque acte était un excès.

Il avait créé par une imprudence, lui, l'homme si fier de sa prudence, la situation d'où il sortait par une imprudence plus grave encore.

Et pour lui, dans cette pauvre comédie, c'était moi, victime passive de ses maladresses, qui jouais le rôle de fou !

Regardez les événements de ce monde, depuis les

catastrophes politiques jusqu'aux terribles tragédies bourgeoises qui effrayent de temps en temps l'opinion; prenez, si vous êtes myopes, une loupe pour mieux voir; vous découvrirez quelque part, sous les ruines, la trace de cet outil aveugle, si redoutable aux mains de notre orgueil, et qu'on appelle: LA SAGESSE.

La chambre de Louise était telle que je l'avais laissée; j'y cherchai en vain une trace de lutte. Tous les meubles restaient en ordre; le déjeuner auquel elle avait fait honneur restait encore sur le guéridon.

Je me dis: On l'aura surprise; elle n'aura pas eu le temps de résister. Nul n'est romanesque comme ceux qui n'ont jamais lu de romans: je vis ses pauvres petits bras liés le long de son corps et le mouchoir brutal noué sur sa bouche pour étouffer ses cris.

Par qui? par Cramayet? par Catulat? par Choué fils? Je remercie Dieu de ne m'être pas trouvé ce jour-là en face de l'un de ces trois hommes.

Et comme elle avait dû pleurer! m'appeler, implorer! l'écho de sa pauvre chère voix emplissait mon âme comme une plainte déchirante.

Eux, ils étaient restés impitoyables. Cramayet, froid; Catulat, moqueur; le petit Choué, grossier et méchant.

Au chevet du lit, il y avait quelques fleurs fanées; sur l'oreiller, un fichu froissé qui avait retenu ses cheveux.

Je baisai le fichu et je le mis dans mon sein. Pélage,

revenu de sa terreur, me guettait du fond du corridor et ricanait tout bas.

Il est certain que personne ne m'aimait. Plus tard, après bon nombre de fredaines, j'ai eu l'affection de tout le monde, mis à part Choué père et fils. Je laisse l'explication de ceci à ceux qui ont du goût pour les charades.

Je restai à peu près dix minutes dans la chambre de Louise. Mes jambes revenaient. La colère me remontait. Un instant, j'eus l'idée assez nette de ce que je voulais faire : trouver un des trois coupables, Cramayet, Catulat ou Choué fils, le prendre à la gorge et le serrer jusqu'à ce qu'il m'eût rendu Louise.

Mais, la colère grandissant jusqu'à devenir folie, mit un tel trouble dans ma pensée que je voyais ce plan si simple à travers un nuage. Il s'y mêlait des envies d'étrangler pour tout de bon.

— Selle le cheval, dis-je à Pélage.

— Le cheval n'en peut plus, me répondit-il.

Mais au premier pas que je fis vers lui, il descendit quatre à quatre.

Je passai dans ma chambre, où je décrochai deux pistolets.

Puis, je les rejetai en pensant :

— Est-ce qu'on a besoin de cela !

Si le petit Choué m'avait vu et compris en ce moment, il eût pris le train du Havre pour émigrer en Amérique.

Je trouvai en bas le cheval sellé. Je l'enfourchai, et

je partis sans rien dire. D'abord je galopai vers Paris, mais à la hauteur du moulin, je tournai bride pour remonter à Créteil. L'idée m'était venue de trouver le jardinier. Il n'avait pas de bien gros appointements chez nous, ce brave Baptiste, — M. Rabault, comme on l'appelait au « quai des Graines, » — mais il achetait du bien tous les ans.

Chaque printemps, il faisait deux parts des pelargoniums de mon oncle, et de ses dahlias et de ses azalées. Il en vendait moitié au quai des Graines et rapportait le reste, qu'il était censé avoir acheté. Cette moitié coûtait de douze à quinze cents francs à mon oncle.

Il y avait en outre les primeurs : une fois par an il nous en faisait goûter avec pompe. Quant aux élèves, sa pépinière renfermait assez de sujets pour peupler tous les vergers de la commune de Créteil, mais c'était douze francs chaque fois qu'un prunier décédait, et cinquante sous pour le trou.

Mon oncle se rattrapait sur le fumier que Baptiste fournissait gratis ; seulement, Baptiste faisait venir le fumier de Jouy, sous Versailles, par voitures, et mon oncle avait un millier de francs de charroi.

Cramayet soutenait que Baptiste touchait à peu près les émoluments d'un général de brigade. A ses heures perdues, il plaçait des vins et faisait des assurances. Quand il mourut, une couple d'années après, le curé de Créteil lui enjoignit de demander un quitus de conscience à mon oncle.

Il le fit, en termes généraux, et dès que mon oncle lui eut signé son passe-port pour le paradis des jardiniers, il avoua que, sur les Vauxelles, un jardinier honnête pouvait *racler* de quatre à cinq mille écus tous les ans.

Cela semble énorme, mais mon oncle en est à regretter Baptiste.

J'ai écrit ces choses inutiles comme le fantassin fatigué se repose un instant avant de gravir une côte. Mon cœur battait trop vite et je sentais ma main trembler. Le souvenir de cette morne soirée est resté douloureux en moi. Je souffre en l'éveillant comme si on touchait brutalement la cicatrice d'une blessure mal guérie.

J'allai demander M. Rabault dans tous les cabarets de Port-Créteil et de Créteil. Les gens savaient vaguement qu'il s'était passé quelque chose, car on me répondait insolemment, et tout au fond des bouchons enfumés, j'entendais un murmure moqueur où ces deux mots sans cesse revenaient : « la puce. »

Bien entendu, M. Rabault n'était nulle part. Quand je reprenais mon chemin, ceux qui me croisaient ricanaient sans se gêner et quelques-uns me montraient au doigt.

Je m'arrêtai à la porte de Bujon, et je sonnai. La gouvernante me répondit par une fenêtre du premier étage :

— M. le docteur est en campagne, il ne reviendra

pas coucher. En voilà de l'ouvrage ! Savez-vous ce que M. le docteur a dit? Il a dit: Pour le décafarder, faudrait l'engager soldat et lui entonner Voltaire avec un entonnoir ! Quant à rester dans le pays, pas possible après ces histoires-là. M. Le Compaignon sera forcé de vendre les Vauxelles. Allez donc !

Elle referma la fenêtre.

Une sourde et terrible colère grondait en moi, mais les paroles de cette femme n'y avaient rien ajouté. Au coin de la dernière maison du village, un ivrogne inconnu me cria des injures. C'est à peine si je l'entendis.

Il faisait encore grand jour. Je pris le galop sur la route de Charenton, sans autre dessein que de trouver Bujon au café du Commerce, son quartier général. Bujon était parmi ceux que j'accusais de mon malheur. Je me disais :

— Je ne lui ferai pas de mal. Je saurai de lui où on l'a mise et j'irai la reprendre.

Cette idée de ne point faire de mal me revenait à cause de la bataille du bord de l'eau. Soit que Bujon fût seul, soit qu'il eût pour le soutenir tous ses complices, je ne supposais même pas qu'on pût me résister. La fièvre qui commençait, selon toute apparence, exagérait à tel point en moi le sentiment de ma force, que j'aurais ménagé mes coups, même en face d'une armée.

Mais combien j'aimais, mon Dieu ! et comme je me

figurais être aimé ! J'écoutais dans l'air des sanglots qui étaient ceux de Louise. Je n'avais qu'à fermer les yeux pour la voir, toute belle et baignée de larmes adorables, tendre vers moi ses bras tremblants.

Je reconnaissais le mouvement de ses lèvres quand elle prononçait mon nom, et je lui disais :

— Tu seras ma femme. Il n'y a pas de puissance humaine capable de nous séparer désormais !

Je pleurais à la voir éplorée. Une fois la pensée de Marie essaya de naître en moi ; je souris avec pitié. Louise ! Louise ! Ils avaient tout tué dans mon cœur, excepté Louise.

Je n'avais jamais mis le pied au café du Commerce, et pourtant, dès que je parus sur le seuil, tout le monde me reconnut : dame de comptoir, garçons, buveurs de chopes et joueurs de poule.

— C'est lui ! dit la dame en souriant très-finement.

— C'est lui ! répétèrent les garçons.

Et tous les habitués me regardèrent en prononçant le nom sous lequel, sans doute, Bujon avait l'habitude de me désigner :

— Le cafard !

Chacun, évidemment, était au fait de l'histoire. Aussitôt que j'eus demandé le docteur Bujon, vingt réponses se croisèrent.

— Absent ! — malade ! — appelé par l'empereur ! — au bois de Vincennes à cueillir la violette ! — mort au champ d'honneur !

Et autres balourdises.

La bête se révolta en moi, et pendant le quart d'une seconde, j'eus envie de tomber comme un loup sur ces pauvres gens, qui n'avaient même pas conscience de leur misérable cruauté. Je pris ma tête à deux mains, ce qui fit rire la salle entière, et je sortis comme j'étais entré, poursuivi par de véritables huées.

Les derniers mots que j'entendis furent ceux-ci :

— Il n'a pas fait le méchant, M. le comte !

Je galopais déjà du côté de Paris. Quand je traversai Bercy, le jour baissait. Mon cheval n'en pouvait plus : je l'avais surmené en revenant aux Vauxelles. Moi, je ne me rendais pas compte de mon état physique, mais il est certain que j'étais déjà très-malade. De longs bourdonnements, traversés de sifflements, fatiguaient mes oreilles, et tout d'un coup un éblouissement passait devant mes yeux.

J'avais mon but, pourtant, très-simple et très-clair. J'avais choisi Catulat. Il me fallait Catulat.

J'allais chez Catulat.

Une fois dans Paris, je me sentis plus troublé qu'un homme ivre, mais un instinct me guidait. Je ne perdis point ma route.

Ma mémoire devient ici très-confuse. Je me souviens seulement que j'essayais de lire les écriteaux des rues et les enseignes. Ce travail me donnait une lassitude immense. Les mots que je déchiffrais n'avaient pour moi aucune signification.

Je cherchai dans ma tête les choses les mieux con-

nues, les noms de nos plus proches parents, les paroles du *Pater noster*. Tout cela me fuyait. Je perdis le nom de Catulat lui-même, mais la conscience de mon but me restait, et j'allais.

Louise ! Louise ! ah ! ce nom-là ne m'abandonnait pas ! Au milieu des ténèbres qui submergeaient mon intelligence, ce nom restait lucide et net. Ma bouche pouvait encore le prononcer, et c'était avec une sorte de triomphe que je le répétais sans cesse pour me prouver à moi-même que j'étais un homme et un vivant.

Il n'y a rien de clair en moi dans ces derniers moments, sinon la passion ardente, l'entraînement, la folie qui me poussait vers Louise.

Ni avant, ni après, je ne l'ai adorée ainsi.

Catulat demeurait dans une vieille maison de la rue de La Harpe, un ancien pignon sur rue qui se composait d'une seule chambre à chaque étage sur le devant, deux sur le derrière. Une étudiante démissionnaire louait cela en garni. C'était pauvre et mal tenu ; cela ne coûtait pas cher. Il n'y avait point de concierge. Quand on voulait des renseignements, on frappait à la porte du troisième étage, que la principale locataire occupait en entier.

Catulat perchait au cinquième sur le devant. J'étais venu déjà lui porter quelque argent une fois qu'il était malade.

Je laissai mon cheval dans la rue, sans songer à ce qui pouvait arriver, et j'entrai dans l'allée noire comme

un four. Aucune mauvaise odeur ne manquait dans ce défilé humide ; le parfum dominant était néanmoins celui de la pipe. Je trouvai la corde de l'escalier et je montai.

Combien de temps je mis à atteindre le cinquième étage, je ne saurais le dire. Ce dut être long, car je m'assis sur les marches bien des fois en chemin. Ce n'était pas faiblesse, mais ma tête tournait. En haut, je m'arrêtai pour prêter l'oreille ; on n'entendait aucun bruit dans la chambre de Catulat. Au lieu de frapper, je lançai un coup de pied dans la porte, qui s'ouvrit. La serrure avait sauté, j'entrai.

La chambre était assez grande. Il y faisait beaucoup moins noir que dans l'escalier, parce que les quatre lanternes à gaz de l'estaminet d'en face envoyaient de larges rayons au plafond. J'allai vers le lit, qui était vide. Le dernier éclair de mon intelligence fut de me dire :

— Ici, je suis sûr de l'avoir. J'attendrai.

Je m'assis sur le lit et je ne pensai plus. Si j'en croyais mes souvenirs confus, je dirais qu'il n'y avait en moi nulle souffrance. Le lit se balançait comme un navire, et des bruits bourdonnants couraient autour de mes oreilles. Les quatre murs de la chambre tombèrent comme un décor qui change au théâtre. Ce fut alors une vaste lueur empourprée : le coucher du soleil, en été. Je vis des arbres que dorait la lumière et de l'herbe longue dont les flots verts ondulaient à perte de vue.

La Marne coulait sous moi, bavarde et rieuse. Mon bateau glissait plus rapide qu'une flèche. J'étais étendu au fond, et les mains de Louise jouaient dans mes cheveux, pendant que j'adorais son sourire, la tête appuyée sur ses genoux.

XIII

MARIE

Le reste m'a été raconté longtemps après par cousine Marie. Catulat rentra vers minuit, un peu ivre, parce qu'on avait consommé, ce soir, une partie du prix de l'expédition. M. J.-B. Le Compaignon devenait populaire dans la société dont Roncevaux et mademoiselle Falbalas faisaient le plus bel ornement. On buvait à sa santé, portée par Catulat. Tous ces messieurs et toutes ces dames l'appelaient « mon oncle ».

Catulat me trouva couché, la face contre terre, sur le carreau, devant son lit.

Ce n'était pas un méchant garçon. Il fut épouvanté et il eut sans doute des remords, car je ne donnais plus signe de vie. Il me mit sur son lit et courut chercher du secours.

Le secours qu'il amena était composé de trois ou quatre étudiantes, de Roncevaux et d'un élève en mé-

decine de seconde année, qui nourrissait le désir de saigner quelqu'un.

Généralement, les étudiants du genre éblouissant comme était Roncevaux, dit le Romain de la décadence, ne sont pas des élèves en médecine. C'est la Faculté de droit qui fournit ces soleils du quartier latin. Roncevaux, qui portait encore de mes marques et dont la belle figure gardera jusqu'à son dernier jour la terrible balafre de mon coup d'aviron, avait de notre bataille un excellent souvenir. Il me défendit de son mieux contre la lancette du carabin, mais toutes les étudiantes avaient envie de tenir la cuvette, de voir ligaturer le bras, etc. Je fus piqué, à trois endroits, également mal choisis, et le sang ne vint pas.

Je ne voudrais pas donner ici l'avis d'un ignorant au sujet de la saignée, mais je dois avouer que plusieurs médecins de mes amis m'ont dit, à propos de ces trois malheureux coups de lancette : « Si le sang était venu, vous étiez sauvé ; « et que d'autres, en nombre pareil, m'ont affirmé que la maladresse de mon *carabin* m'avait épargné la vie.

Vers trois heures du matin, comme je ne bougeais pas plus qu'une pierre, Catulat se détermina à faire prévenir mon oncle.

Un quart d'heure après, tante Minette et Marie étaient à mon chevet. Roncevaux m'a dit bien souvent quand il fut devenu mon ami, que l'entrée de Marie dans cette misérable chambre lui avait fait l'effet d'un rayon. Ce fut Roncevaux qui chassa les étudiantes et

leurs cavaliers. Il resta dans un coin, disant à tante Minette : — Je suis là pour le cas où vous auriez besoin d'un commissionnaire.

A quatre heures sonnant, M. J.-B. Le Compaignon, très-sincèrement inquiet, mais ayant pris le temps d'achever complétement cette toilette sévère et minutieuse qui faisait de lui l'homme le plus propre que j'aie vu jamais, arriva à son tour, disant dès l'escalier :

— Fausse alerte, je suppose ! Peut-être un peu de comédie. Mauvais jeu. Excès.

Tante Minette s'élança à sa rencontre et le prit par le bras.

— Vous l'avez tué tout uniment, dit-elle.

Mon oncle se retint au montant de la porte pour ne pas tomber. Il essaya de parler, et deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Marie était agenouillée auprès de mon lit : Roncevaux, dans son coin, eut pitié de ce pauvre homme et murmura :

— Je ne peux pas croire qu'il soit mort.

Mon oncle alla aussitôt vers lui en chancelant et lui serra les deux mains.

— Jeunesse ! balbutia-t-il. Immenses ressources de la nature à cet âge !

Puis, relevant la tête :

— Médecins ! s'écria-t-il. Tous ceux de Paris ! Allez !

— J'ai senti son cœur ! dit en ce moment Marie, dont les sanglots éclatèrent.

Jusqu'alors elle n'avait pu parler.

Tante Minette se précipita vers le lit.

— Certitude ! prononça dogmatiquement mon oncle, qui avait désormais recouvré assez de force morale pour caresser sa boîte d'or. Exagération des femmes ! médecins ! où est Courot ?

Catulat rentrait en ce moment avec ce brave Courot, qui avait soigné, quand j'étais enfant, toutes mes coqueluches et mes rougeoles. Presque en même temps, Cramayet avec sa chemise de la veille (chose inouïe !) et ses cheveux insuffisamment ramenés, fit irruption dans la chambre, apportant son propre médecin. Il était profondément ému. Malgré son respect pour mon oncle, il le rudoya en entrant.

A peine Courot et le médecin de cousin Cramayet, qui avait nom Legreux, avaient-ils commencé à m'examiner, que Choué père fit son entrée en compagnie d'un troisième praticien, moisi de la tête aux pieds et muni d'une forte boîte qui contenait un « système Patrat. » Le médecin moisi répondait au nom de Patrat.

Il n'y a point de femme au monde pour savoir rire et pleurer tout à la fois comme Marie. Pauvre cher cœur ! j'ai enfoui pendant des années sa gaieté sous ses larmes. Quand elle me raconta tout cela, nous étions au port, après la dure tempête. Jeunesse était passée, comme dit mon oncle, quoique Marie fût loin encore de ses vingt ans.

Elle riait, elle pleurait, au souvenir de ces effrénés comiques qui viennent mêler la farce aux plus mortelles douleurs.

Notre vieil ami le docteur Courot, le docteur Legreux et le docteur Patrat formaient auprès de mon lit un groupe noir et de mauvais augure. On avait écarté les femmes. En me racontant cela, Marie ajoutait:

— Il me semblait que tu serais revenu plus vite, si on avait laissé ma main appuyée contre ton cœur.

Le docteur Courot parla le premier, comme c'était son droit.

—Épanchement double au cerveau, dit-il, paralysie générale.

— Congestion, je ne dis pas ! répliqua aussitôt Legreux, mais non pas au cerveau, diable !

— Legreux est un gaillard ! glissa Cramayet à l'oreille de mon oncle.

Patrat, le médecin moisi, avait une voix de stentor. Il était désagréable et fatigant comme tout ce qui approchait les Choué.

— Et vous allez saigner ! n'est-ce pas ? s'écria-t-il en étendant sa main maigre et poilue sur le « système Patrat, » vous allez ventouser, sangsuer, vésicatoirer, peut-être sétoner, assurément sinapiser ! Des congestions, des épanchements, des fadaises ! Les humeurs, le sang, la misère ! Va-t'en voir s'ils viennent ! autant mettre des emplâtres à un chou ! Si vous saignez, le sujet mourra, si vous ventousez, *idem !* si vous sangsuez, *idem et per eamdem rationem !* Et

ainsi de suite. Il n'y a qu'une chose, le nerf! J'ai vu des névrites qui étaient des apoplexies foudroyantes. Vos pareils confondent la névrite et la phlébite! Le jour et la nuit! moi, avec ça...

Il tapa sur sa mécanique, puis il poursuivit :

— Avec ça j'agis sur le trisplanchnique comme je redresserais un clou tordu avec un marteau. Ça vous étonne! c'est le système Patrat, et je suis Patrat. Le sujet a une chorée. Je parie qu'on lui a fait du chagrin. Chorée, catalepsie, hystérie, ça me connaît. Le nerf!

Il respira longuement et conclut :

— Vous me faites rire!

Choué père l'écoutait avec orgueil.

— C'est lui qui a guéri feu madame Choué, dit-il.

Le docteur Patrat ouvrit son système. Notre bon ami Courot prit les deux mains de mon oncle en le sommant de jeter à la porte cet impur charlatan. Legreux avait rejoint cousin Cramayet et lui disait en haussant les épaules :

— Les deux font la paire! mais ce n'est pas très-important, parce que le jeune homme s'en ira probablement, même sans médecin. C'est fini.

Le hasard choisit cet instant pour me dresser sur mon séant d'un mouvement assez vigoureux.

— Que vous disais-je! s'écrièrent ensemble les trois médecins.

Et Legreux ajouta :

— Je réponds de lui. Ma potion iodurée jugera cela en deux temps.

Mes yeux se promenèrent sur ceux qui m'entouraient.

— Je maintiens l'épanchement, dit notre ami Courot. Double !

— Le nerf ! hurla Patrat.

Je demandai à boire.

— Hein ! firent les trois docteurs, triomphant en commun.

Puis Legreux serra la main de cousin Cramayet en lui disant :

— C'est fini ! je vais à d'autres plus pressés.

— J'avais cru comprendre... fit Cramayet.

— Le texte? interrompit Legreux en brossant son chapeau sur sa manche. J'ai dit : Le jeune homme s'en ira... de son pied...

Il s'arrêta parce qu'un rire sinistre éclatait dans la chambre. C'était moi qui riais.

— Il est fou ! dit mon oncle avec épouvante.

— Parbleu ! répliqua Legreux, toujours sûr de son fait.

— Épanchement ! chanta le victorieux Courot.

— Chorée ! tonna Patrat. Le nerf !

La voix de ce Patrat m'agaçait, à ce qu'il paraît. Je le regardai, et il faut croire que sa figure me déplut, car je sautai hors de mon lit pour le saisir à la gorge.

Ce fut un quatrième docteur, Bujon, esclave de

Voltaire, qui m'empêcha d'étrangler un système. Selon Marie, j'y allais de bon cœur, mais Bujon, qui venait d'entrer, me saisit à bras-le-corps. C'était un Hercule. Il me reporta sur le lit.

— Je ne cache pas mes opinions, dit-il : la nature et la liberté! Je demeure à deux pas de la maison de Charenton ; si on veut, je vais rapporter une camisole de force.

A peine étais-je sur le lit que je retombai dans ce profond affaissement qui ressemblait à une syncope. Mon oncle, alors, perdit la tête tout à fait, et les quatre médecins furent obligés de s'occuper de lui.

Quant à ce qui me regarde, chacun d'eux formula en son particulier. Bujon alla chercher lui-même une bonne bouteille de je ne sais quoi. C'était noir et c'était gluant. Cramayet rapporta l'ordonnance exécutée de son Legreux, et Choué père, n'ayant pu obtenir qu'on fît essai sur moi du système Patrat, alla du moins chercher une coquine de petite fiole qui vous avait méchante mine et méchante odeur.

Le bon Courot remplit toute une page de prescriptions, avant de s'en aller.

Pendant les premières heures de la matinée, toute la famille, à peu près, passa dans la pauvre chambre de Catulat. Choué fils lui-même vint voir par ses yeux s'il y avait chance d'hériter. La plupart des membres les plus sages approuvèrent chaudement la conduite de mon oncle, qui était fort abattu. L'abbé Heurtebise ne se prononça point. Tante Amélie dit :

— Il aurait fallu tout uniment une *personne bien* pour apprendre à ce pauvre garçon-là ce que parler veut dire.

Vers l'heure du second déjeuner, mon oncle reprit quelque courage. Il s'approcha de mon lit, appuyé sur le bras de cousin Cramayet, et regarda avec consolation les fioles, les boîtes, les bouteilles qu'on avait apportées de la pharmacie.

— En somme, murmura-t-il, les soins ne lui font pas défaut. Quatre hommes de l'art! A cette période de l'existence, ressources incommensurables! Progrès de la médecine. Évident!

Il consulta de l'œil une partie des assistants et se redressa pour ajouter :

— Intentions au-dessus de tout contrôle. Tendresse de père pour le jeune homme. Excès de sollicitude, peut-être, provoqué par ce fait qu'il a la fortune. Dérivatif moral essayé un peu brusquement...

— J'ai eu ça! déclara parrain Tronchin, qui caressait d'un œil connaisseur le râtelier où étaient les pipes culottées de Catulat; ce ne sera rien. La marquise et la présidente sont en bas, je les ai empêchées de monter. Heum! heum! les côtelettes sont au feu, chez vous, cousin Le Compaignon. Vous avez fait votre devoir et je vous approuve; voilà ma façon de penser.

Mon oncle lui adressa un petit signe de tête protecteur, et dit avec toute sa majesté revenue :

— Ceux qui veulent prendre un repas frugal peuvent venir avec moi à l'hôtel ; mademoiselle de Monsupin restera ici. Nous profiterons de notre réunion pour délibérer.

Tronchin, entré le dernier, sortit le premier. Cinq minutes après, il n'y avait plus dans la chambre de Catulat que tante Minette, cousine Marie et le superbe Roncevaux.

Celui-ci prit congé à son tour en disant :

— Je demeure au premier étage, maison d'en face. A toute heure de jour et de la nuit, si on a besoin de moi, je suis prêt.

Tante Minette était bien un des meilleurs cœurs que j'aie connus. Elle avait confiance dans l'eau de mélisse des Carmes : non point celle qu'on vend ici ou là (craignez les contrefacteurs !) mais la vraie, qui se débite rue Taranne. Elle envoya chercher un litre d'eau de mélisse, et après avoir fourré toute la pharmacie des quatre docteurs dans le réduit où Catulat eût mis ses vieilles bottes s'il n'avait mieux aimé les vendre au marchand d'habits, elle m'inonda d'eau de mélisse à l'intérieur et à l'extérieur. Vous le croirez si vous le voulez, cette eau de mélisse, ainsi prodiguée, ne me fit ni bien ni mal. C'était de la bonne.

Pendant toute cette journée et les deux suivantes, je restai privé de connaissance et de sensibilité physique. Je n'ai nulle mémoire de cet état. La première chose dont je me souvienne très-vaguement est une soif ar-

dente, accompagnée d'une fatigue sourde qui tenait mon être tout entier. Le premier objet que je vois comme en rêve, c'est une tasse bleue, présentée par une main d'enfant qui tremblait. La main, bien entendu, appartenait à cousine Marie.

Je bus comme une bête altérée. Je n'avais jamais perdu tout à fait le mouvement, et Patrat, l'inventeur du système, se trouvait avoir raison par hasard. En moi il n'y avait de malade que le nerf. Quand j'eus vidé la tasse, je regardai Marie, et mon intelligence fit effort pour s'éveiller. Je la reconnaissais confusément. Sa vue procurait au demi-sommeil de mon âme le même bien-être que le breuvage frais et doux venait de donner à mon corps.

Néanmoins, je remis ma tête sur l'oreiller et je refermai les yeux, dompté par une invincible paresse.

Il faisait grand jour. Un rayon de soleil, traversant la chambre, animait des tourbillons d'atomes lumineux. Quand mes paupières se rouvrirent, après un engourdissement assez long, la lampe était allumée. Marie, assise à mon chevet, me regardait.

Je demandai à boire, et j'entendis, cette fois, le son de ma propre voix. Marie m'apporta la tasse bleue. Je bus et j'attirai ensuite sa main jusqu'à mes lèvres.

Elle s'agenouilla, et, vivrais-je cent ans, je ne pourrais oublier le regard que ses yeux en pleurs lancèrent vers le ciel.

— Vous me reconnaissez, Olivier? me dit-elle.

— Oui, certes, répondis-je.

Et j'avais envie d'ajouter : Pourquoi ne vous reconnaîtrais-je pas ?

Il n'y avait en moi aucune notion de ce qui s'était passé. Je n'avais pas encore interrogé les objets qui m'environnaient. Je ne dirai même pas que j'ignorais où j'étais ; cela supposerait une pensée ayant trait à un autre lieu où j'aurais dû être. A cet égard, l'apathie de mon esprit était complète. Rien ne me frappait, je ne voyais que Marie.

Elle abaissa vers moi ses grands yeux mouillés et me demanda :

— Olivier, ne vous sentez-vous pas un peu mieux?

— Mieux ? répétai-je.

Et je me mis à chercher laborieusement le sens de ce mot, qui impliquait une comparaison.

Je me disais en moi-même : J'ai peut-être fait une maladie.

Pendant que je travaillais ainsi, le bruit d'une personne qui ronflait attira mon attention. Je me soulevai sur le coude, et je vis tante Minette dormant tout habillée sur un cadre qu'on avait dressé devant la fenêtre. Je fus pris d'un étonnement tel que j'eus peur d'être fou...

— Ma tante ! chez moi ! sur un lit de sangle !

Ce fut alors seulement que j'eus conscience de mon déménagement. Les murailles qui frappèrent mes regards n'étaient ni celles de ma chambre à Paris, ni celles de ma chambre aux Vauxelles. Mon intelligence subit un grand ébranlement, comme si toute la vérité

allait entrer en moi d'un seul coup, et j'eus même la perception confuse de cette vérité, comme on devine une échappée de paysage dans le brouillard.

Mais je fus lâche en face de cette lumière qui menaçait de m'éblouir, et je me réfugiai tout au fond de mon inertie. C'était chose bien facile : mon sommeil ou plutôt ma torpeur me ressaisit, dès que je cessai de me défendre.

Je fus éveillé par un concert de voix qui parlaient sur le ton ordinaire de la conversation. La famille était désormais habituée à mon état. On avait fait monter chez Catulat quelques fauteuils propres pour mon oncle et les dames. La situation était acceptée.

Parrain Tronchin, qui me tournait le dos, et cousin Cramayet causaient tout auprès de mon lit.

— Le pape ! disait l'ancien gendarme. Au dix-neuvième siècle ! Excusez ! de la baisse pour ça !

— Vous auriez tort de vendre vos Lyon, répondit Cramayet. C'est une panique de Bourse. Avant un mois, vous reverrez vos cours.

Mon oncle était assis dans un fauteuil et se dandinait avec fierté.

— Si, dans quelques jours, on ne peut pas le transporter, dit-il, je ferai tendre du papier neuf et poser un tapis. Mon neveu doit avoir une chambre convenable. Outre nos médecins ordinaires, j'ai consulté plusieurs princes de la science...

— Avec ça qu'ils en savent plus long que nous ! interrompit Bujon.

Mon oncle toussa sec. Il avait évidemment reconquis sa majesté tout entière.

— Une discussion à cet égard, monsieur et cher voisin, dit-il en faisant claquer le couvercle de sa boîte d'or, serait oiseuse et même inconvenante. Mon neveu a la fortune. Je ne crois pas qu'aucune dépense, ayant trait à sa santé, puisse être considérée comme un excès.

— Des avis combinés de différentes sommités, reprit-il en s'adressant à l'abbé Heurtebise et à la présidente, il résulte que l'état de mon neveu ne présente aucun danger immédiat. Tout au plus pourrait-on craindre, pour l'avenir un affaiblissement éventuel et plus ou moins considérable des facultés intellectuelles.

L'abbé hocha la tête.

Je ne pense pas que j'eusse suivi cette scène caractéristique avec une curiosité plus froide s'il se fût agi d'un autre que moi.

— C'est grave ! dit la présidente. Les facultés intellectuelles ! il peut rester innocent alors ?

— Il l'a été toute sa vie ! gronda Bujon.

Mon oncle lui imposa silence d'un regard de roi. Puis, répondant à la présidente, il ajouta :

— Non... non ! pas tout à fait. Pourquoi aller à l'excès ? Et d'ailleurs, mon neveu Olivier n'appartient pas à la catégorie de ceux qui ont besoin de leur esprit pour vivre.

L'abbé hocha encore la tête et de plus fit la grimace. C'était une personne de grand sens.

M. J.-B. Le Compaignon dit en manière de *conclusum :*

— Il fallait faire la part du feu, employer un dérivatif : première opération. Sage. Le dérivatif agissait trop violemment. Excès. Il fallait enrayer : deuxième opération. Également sage. Excès évité avec soin. Esprit de Beaumarchais rare et en même temps dangereux. Lourde responsabilité. Quoi qu'en pense M. l'abbé, mon neveu Olivier n'aurait jamais fait des chansons comme Béranger ni des vaudevilles comme Scribe. Certain. Et sans moi, s'il ne s'était pas noyé au séminaire, il aurait épousé mademoiselle Amourette ! Positif.

Une chaleur me monta au visage.

Pas une seule fois l'idée de Louise ne m'était venue, depuis que j'étais étendu dans le lit de Catulat. Ce grand déchirement du cœur qui, en définitive, quelques jours auparavant, m'avait jeté mourant sur le carreau, n'avait laissé en moi aucune trace appréciable.

Mais, à ce moment, un monde surgit dans mon cerveau, et la violence du coup fut telle que je crus mourir.

A la différence de ma première attaque, j'eus conscience entière de mon état. Je voulus me lever, je voulus crier. La paralysie nerveuse m'enlaçait de nouveau de la tête aux pieds. J'étais de pierre.

Seulement, j'entendais et je comprenais, pour la plus grande misère de mon supplice.

Louise! à travers mes paupières fermées, je la vis un instant qui passait plus pâle qu'une condamnée et les yeux baignés de larmes.

Mais comme mon oncle ne parlait plus, je pus saisir, derrière mon lit, du côté de la fenêtre des chuchotements qui ne m'avaient point frappé d'abord.

Il y avait là un groupe où je reconnus les voix de Catulat, de Cramayet, de tante Amélie et de cousine Hélène.

Catulat disait :

— Elle a un faux air de Marie avec moins de grâce et plus de *chien*.

— Ce n'est pas une belle femme, alors? fit observer tante Amélie.

— Toute petite, mais bien mignonne, repartit Catulat.

Et Cramayet ajouta à l'adresse d'Hélène, sans doute :

— Ce pauvre Olivier n'avait pas un goût très-prononcé pour les belles femmes.

— Ah! fit Hélène, j'ai la chair de poule quand je songe qu'on voulait me donner ce malheureux-là!

Tante Amélie repartit très-aigrement :

— En homme, il était autrement bâti que toi en femme, ma chère! et si on te laisse acheter ton ambassadeur pour rire, tu regretteras Olivier.

— La, la, fit Cramayet.

— Oh! dit Hélène très-paisiblement, l'âge de ma tante lui donne des droits.

Tante Amélie risposta d'une voix étranglée :

— Vous l'avez assassiné ! Tu vaux ton père. Je ne remettrai plus les pieds chez vous !

Elle passa devant mon lit, donnant le bras à Choué fils qui ricanait, l'abominable petite bête.

Mais toute mon âme passa dans ma faculté d'ouïr, parce qu'Hélène victorieuse et dédaignant de constater son triomphe demandait :

— Et quelle figure a-t-elle faite, la donzelle, quand vous l'avez enlevée?

— Sa figure de tous les jours, répondit Cramayet. Elle en a vu bien d'autres.

— Et il y avait les cinquante louis, ajouta Catulat.

Hélène dit, et jamais je ne le lui pardonnerai :

— C'est cher !

Comme toujours, tout ce monde s'en alla déjeuner chez mon oncle.

Quand Marie vint m'apporter ma potion, elle vit que j'étais évanoui.

Cette rechute fut plus longue et surtout beaucoup plus douloureuse que mon premier accès. On me mit décidément entre les mains d'un « prince de la science, » comme disait mon oncle. Mes quatre médecins subalternes n'eurent plus d'autre mission que de venir, chaque matin, constater que le traitement de leur illustre confrère était dénué de toute espèce de sens commun, inutile, nuisible et misérablement opposé aux principes les plus élémentaires de la thérapeutique.

Il y avait des jours où ma tête était assez libre pour que je pusse entendre leur discussion, et je leur donnais volontiers raison en moi-même, car je me sentais décliner rapidement.

Le prince de la science avait donné un nouveau nom à mon état, qu'il appelait cataleptique. C'était désormais l'immobilité complète, quelque chose qui donnait une idée exacte de la mort, sauf le jeu du pouls et une animation extraordinaire de la face. J'avais les joues pâles, mais les lèvres très-rouges, et mon œil grand ouvert brillait.

Les légendes magyares représentent ainsi les vampires dormant tout éveillés dans leurs tombes.

La famille venait encore, mais moins souvent. M. J.-B. Le Compaignon commençait à parler des « décrets impénétrables de la Providence. »

Il rappelait que mon père et ma mère étaient morts jeunes. On jetait un voile désormais sur les événements qui avaient précédé ma maladie. Bujon affirmait que c'était dans mon sang et que l'affaire des Vauxelles avait tout au plus avancé la crise de quelques vingt-quatre heures. La position de ces médecins de campagne est précaire et mérite de l'intérêt.

Il y eut un instant où les actions de la branche Choué montèrent follement. Deux ou trois fois, mon oncle, dans la même journée, appela ce malfaisant petit Choué « mon jeune cousin de Grandlieu. » Son père lui donnait de l'argent pour acheter des gants sang de

bœuf, et il fut prouvé depuis qu'il avait emprunté déjà sur mon héritage.

Catulat m'a confessé bien souvent après dîner qu'on avait fait amplement le sacrifice de moi. Choué père rajeunissait tous les jours, et Cramayet découvrit qu'il commanditait une parfumeuse.

Outre les quatre médecins qui venaient me voir baisser, mes fidèles étaient ces deux derniers, Catulat et Cramayet, le beau Roncevaux, qui m'avait pris en amitié extraordinaire, l'abbé Heurtebise et parrain Tronchin, en haine du rameau Choué.

Quant à tante Minette et Marie, elles ne m'abandonnèrent pas une seule minute.

Je dois dire que, dans cette seconde crise, mon état intellectuel s'était sensiblement modifié. J'avais conscience de toutes choses présentes, mais la pensée de Louise, qui m'avait fui pendant les premiers jours, occupait désormais ma mémoire tout entière.

Les paroles de Catulat restaient comme un poids sur moi : « Il y avait les cinquante louis ! » et j'entendais sans cesse la cruelle réponse d'Hélène : « C'est cher ! »

Cinquante louis ! était-ce possible ?

Une nuit, il y avait bien quatre semaines que j'étais alité, je sentis deux lèvres fraîches qui effleuraient mon front.

— Olivier, me dit Marie, vous avez parlé ; je crois que vous dormiez. M'entendez-vous et pouvez-vous parler encore ?

L'effort que je fis pour répondre produisit un son inarticulé :

— C'est bien, reprit Marie, ne vous fatiguez pas, Olivier ; je saurai ce que vous voulez savoir.

Que voulais-je savoir? qu'avais-je dit dans mon sommeil, moi qui, éveillé, ne pouvais prononcer une seule parole?

Le prince de la science ne vint point le lendemain. En revanche, mes quatre médecins destitués, réconciliés par la rancune, vinrent et dirent : « Le grand lama jette sa langue aux chiens ; affaire toisée ! »

Chacun d'eux prit tante Minette en particulier et lui proposa de commencer un traitement occulte.

Tante Minette, la pauvre excellente femme, maigre comme un clou, réduite à rien, ne sachant plus à quel saint se vouer, refusa et envoya chercher rue Taranne deux autres litres d'eau de mélisse...

Je fus trois jours sans prendre de médicaments. La nuit du troisième jour, quand ma tante fut endormie, Marie vint s'asseoir auprès de mon lit. Il me semblait que j'aurais pu lui parler, mais je n'osais essayer.

— Olivier, me dit-elle en prenant ma main, m'entendez-vous?

Je lui serrai la main. Elle bondit sur ses pieds, et comme elle se pencha au-dessus de moi, je sentis deux larmes qui tombaient sur mon front.

— Olivier ! Olivier ! murmura-t-elle, si Dieu m'accordait votre guérison !

Je portai sa main à mes lèvres et elle tomba sur ses deux genoux.

— Depuis l'autre fois, dit-elle après un silence qui était sans doute une prière, vous n'avez pas parlé pendant votre sommeil.

— Qu'avais-je dit? demandai-je.

Et ce fut sans effort, ou plutôt malgré moi, que ces mots distincts s'échappèrent de ma bouche.

Elle leva ses mains jointes vers le ciel.

— Sainte Vierge! ô sainte Vierge! murmura-t-elle avec exaltation, m'avez-vous exaucée? J'ai promis, je tiendrai. Je serai à vous! je ne serai qu'à vous!

Son adoré sourire rayonnait dans ses yeux quand elle se pencha vers moi de nouveau.

— Vous aviez parlé d'elle, Olivier, reprit-elle, répondant à ma question, vous aviez dit : « Mille francs! est-ce possible? et que fait-elle? où est-elle? »

— Et vous aviez compris, Marie? balbutiai-je.

— J'avais entendu ce qui s'était dit entre Catulat, Cramayet et cousine Hélène, le jour où vous êtes retombé comme mort.

J'attendis. Je n'osais pas interroger.

— Vous souvenez-vous, reprit-elle encore de sa voix si douce, il y a trois jours, je vous dis : Je saurai ce que vous voulez savoir?

— Oh! oui, Marie, je m'en souviens, m'écriai-je.

— Chut! fit-elle. Ma tante a le sommeil bien léger, maintenant qu'elle est à bout de forces.

— Et vous, Marie, ma chère petite cousine Marie,

dis-je, car je redevenais moi-même, comme vous êtes changée !

Elle me répondit :

— C'est que vous nous avez fait si grand'peur, surtout ce jour-là ! le jour où la pensée de n'être point aimé vous frappa comme un coup de foudre !

Elle devina ce que disaient mes yeux, car elle ajouta en rougissant :

— Ma tante ne sait rien, Olivier ; j'ai tout gardé pour moi. Avant ce jour-là, je soupçonnais déjà qu'ils vous avaient brisé le cœur.

Puis, comme si elle eût senti le besoin de s'excuser :

— Je suis peut-être bien hardie de parler comme je le fais, dit-elle d'un ton petit grave qui me serra la poitrine, mais les jeunes personnes qui ne comptent point rester dans le monde ont le droit d'écouter leur conscience plutôt que la loi et les usages du monde. Dès le temps où vous vouliez vous faire prêtre, j'avais décidé que je serais religieuse.

— Est-ce que vous avez souffert, vous aussi, Marie, murmurai-je, de ce mal que vous avez deviné en moi ?

— Oh ! non, fit elle avec un sourire plein de larmes.

Elle retira sa main que j'attirais vers ma poitrine. Ce qui se passait en moi à cette heure, j'essayerais en vain de l'exprimer. Les autres hommes ne sont peut-être pas faits ainsi. J'ai eu deux cœurs, dont l'un se trompait passionnément, tandis que l'autre concevait avec lenteur ce grand amour qui doit remplir la vie.

Ce fut Marie elle-même qui rompit le charme en prononçant le nom de Louise.

— Il y a quelqu'un qui est bien votre ami, me dit-elle, c'est M. Roncevaux que vous avez blessé pour elle. Il vient tous les jours. Catulat n'est pas méchant, mais j'ai eu plus de confiance en M. Roncevaux. Je lui ai parlé en particulier.

« Oh! se reprit-elle, non sans un petit mouvement d'orgueil, je suis déjà effrontée comme une sœur de Charité! Je lui ai demandé : Quel est le vrai nom de la jeune fille qu'ils appellent tous Amourette? Il m'a répondu : Louise. C'est singulier! J'avais épelé parfois ce nom sur vos lèvres. Ce nom m'a donné de la joie et de la tristesse, parce qu'il est votre bonheur et votre malheur. J'ai dit encore à M. Roncevaux : Je voudrais voir cette jeune fille...

— Vous, Marie! m'écriai-je.

— Certes. Pourquoi non? Je n'ai pas de frère. Pour moi plus encore que pour vous, Olivier, je voulais savoir qui vous aimez.

Ma poitrine se gonfla et mes yeux s'emplirent de larmes.

— Je l'ai vue, poursuivit Marie, dont la voix se raffermit.

— Comment l'avez-vous vue?

— Je suis sortie avec M. Roncevaux.

— Marie! Marie! fis-je d'un ton de reproche.

— Le pauvre jeune homme, dit-elle très-simplement, est d'une grande timidité. Il n'a pas osé me refuser.

Roncevaux timide! le Romain de la décadence! le bourreau des crânes et des cœurs!

Et par le fait, chaque fois que vous tirez ces héros de leur monde pour les mettre en pénitence auprès d'un ange, ils deviennent plus tremblants que des demoiselles.

Roncevaux était d'ailleurs une manière de chevalier errant.

Marie me raconta ainsi sa visite à Amourette.

— C'est loin; elle demeure tout au bout de Montrouge. Je montai seule, et M. Roncevaux m'attendit en bas dans le fiacre. Elle est brodeuse, j'étais censée lui porter de l'ouvrage. Elle ne pouvait pas me reconnaître, car la brune tombait et j'ai gardé mon voile.

« Elle travaillait. Trouvez-vous que je lui ressemble, Olivier? Cela m'a frappée en entrant, mais je l'ai dit à M. Roncevaux, qui a rougi comme s'il eût éprouvé de la colère.

« Nous avons causé toutes deux. Elle aussi a voulu être religieuse. Il y a un bénitier dans la ruelle de son lit. Je n'ai pu m'empêcher de l'aimer. Elle se lève de bonne heure, elle se couche tard; elle brode tout le jour. Elle a mille francs dans son armoire, elle n'y touche pas: c'est sa liberté.

« Elle attend quelqu'un qui doit revenir.

« S'il ne revient pas avant deux mois, elle donnera les mille francs aux pauvres et ne travaillera plus... »

Tante Minette s'éveilla.

Le lendemain, le prince de la science vint me voir en passant. Il ne témoigna aucun étonnement du changement presque miraculeux qui s'était opéré en moi. Je le reçus assis dans le fauteuil qu'on avait fait monter pour mon oncle.

— Voilà, dit-il, une assez jolie cure. Je suis fait à cela.

Quand il fut parti, tante Minette m'embrassa de tout son cœur et glissa à mon oreille :

— C'est moi qui ai envoyé prendre l'eau de mélisse.

Les quatre docteurs avaient reconduit jusque dans l'escalier leur illustre confrère. A l'unanimité, ils déclarèrent en rentrant que j'avais la vie dure.

Dès ce jour là, il se tint un grand conseil de famille, que M. J.-B. Le Compaignon et sa boîte d'or présidèrent triomphalement.

— Certitude, dit-il, remède héroïque. Sauvé l'avenir de ce garçon-là !

Choué père et fils étaient littéralement consternés.

— Mesdames et messieurs, reprit mon oncle, je crois avoir mis la main sur une combinaison nouvelle et profitable. Voyage important. Utilité pour un jeune homme d'avoir visité les principales capitales de l'Europe. Très-bon pour la santé. Au retour, idées changées, connaissance du monde obtenue : possibilité éventuelle d'amener l'événement heureux qui réunirait les deux fortunes.

Quinze jours se passèrent. Ma convalescence allait

à miracle. Je n'avais pas du tout repoussé l'idée du grand voyage.

Un soir, à la fin du mois de juillet, je sortis pour la première fois tout seul. J'allai m'asseoir sous les bosquets du Luxembourg, où je pensai à cousine Marie. Que de beauté adorable et quel cœur! Depuis que j'allais bien, elle avait retrouvé son sourire.

Comme je revenais à la maison, un cabriolet découvert passa. J'étais las, j'y montai. Je donnai au cocher une adresse qui n'était pas celle de mon oncle, et nous voilà partis au grand trot.

Il n'y a rien de laid au monde comme Montrouge. Tout au bout de la grande rue, il y avait une maison triste. Au dernier étage de la maison, une fenêtre s'ouvrait, tout encombrée de fleurs.

J'étais bien essoufflé quand j'arrivai à la pauvre porte. L'escalier roide n'en finissait plus. Je frappai. Une voix qui m'étreignit le cœur dit : « Entrez! »

Elle était assise non loin de la fenêtre, ses deux mains croisées relevant un de ses genoux. Ses cheveux blonds inondaient ses épaules. Elle regardait courir les nuages dans le ciel.

Je ne vis point auprès d'elle de broderie commencée.

Sur la table, à portée de sa main, un rouleau de cinquante louis dont l'enveloppe restait intacte était posé.

Il y avait un petit fourneau à trépied dans un coin, et dessus quelque chose cuisait.

Le lit était blanc. Le soleil couchant mettait du rose au papier propret qui tendait les murailles.

Comme je regardais cela sans rien dire, Amourette se retourna.

Elle poussa un grand cri et se releva les bras étendus.

— C'était le dernier jour! dit-elle. Dieu est bon.

Moi, je balbutiais : « Louise! Louise! » et je chancelais sur son sein.

— J'allais donner l'argent aux pauvres, dit-elle encore.

— Et après? fis-je en un baiser.

— Après?... Est-ce que je sais pourquoi je ne peux vivre sans toi!

XIV

AMOURETTE

J'étais encore bien faible, mais j'avais un appétit de convalescent. Nous mangeâmes, ou plutôt je mangeai ce qui cuisait sur le petit fourneau, car Louise ne faisait que me servir et me regarder. C'était excellent : jamais je n'ai fait un repas pareil. Pendant que je dévorais, elle souriait, et parfois des larmes lui venaient plein les yeux.

Je voulus savoir comment elle avait quitté les Vauxelles, car j'avais bien un peu de rancune, et il me semblait toujours qu'elle avait pris son parti trop bravement.

— J'étais à la fenêtre à t'attendre, me dit-elle, quand je vis une voiture entrer dans la cour ; je reconnus Catulat et un petit bonhomme appelé Choué, que j'avais vu au bal et au café chantant quelquefois ; il y avait avec eux un monsieur d'un certain âge.

« Ils entrèrent ; Catulat avait l'air embarrassé, le

petit Choué riait méchamment, et le monsieur d'un certain âge me dévisageait comme quelqu'un qui s'y connaît.

« — Bien mignonne ! dit-il ; un joli petit cœur !

« — Elle est installée là comme chez elle ! fit observer Choué.

« Catulat me dit brusquement :

« — Amourette, ma fille, la farce est jouée. Le jeune homme est pour se marier. Ça a été un petit peu trop loin, tu sais... ?

« — Allons ! interrompit le monsieur, est-ce que tu vas la gronder, toi ? y a-t-il de sa faute à cette gentille enfant ?

« Choué ricanait comme un bossu qu'il est, disant :

« — Un de perdu, un de retrouvé ! Voici cousin Cramayet qui va vous faire un sort, si vous voulez, mademoiselle Amourette.

« Catulat reprit, toujours avec son air gêné :

« — La maison n'appartient pas au jeune homme ; vous êtes ici chez M. Le Compaignon, conseiller à la cour des comptes, qui ne plaisante guère que tous les trente-six du mois. Le jeune homme a réfléchi. Il vous envoie mille francs et vous allez partir.

« Il déposa le rouleau sur la table ; c'est celui qui est là. Je pris la porte tout de suite sans répondre.

« — Vous oubliez les mille francs, me dit Choué.

« Je revins sur mes pas, sans répondre, et je les pris, puis je descendis. En bas, je priai ces messieurs de me céder leur voiture, ce qu'ils firent. Catulat avait

envie de me parler, mais il n'osa pas. Comme la voiture s'en allait, Choué cria :

« — Cousin Cramayet demande l'adresse.

« Je me penchai à la portière, car j'étais indignée; je vis le jeune Choué qui se frottait la joue, et Catulat qui levait le bras pour compléter la paire de soufflets.

« Je me fis conduire rue du Paon-Saint-André, où je pris toutes mes affaires, et je vins jusqu'ici. J'avais accepté les mille francs parce que je m'étais dit : Je ne trouverai peut-être pas de l'ouvrage tout de suite. Mais je trouvai de l'ouvrage, et je n'ai jamais touché aux mille francs.

« Je t'écrivis dès le soir même pour t'expliquer tout et te dire que je t'aimais.

— Je n'ai pas reçu ta lettre ! m'écriai-je.

Il n'y avait plus rien de ce qui cuisait sur le fourneau, mais elle trouva un beau petit fromage, que je mangeai avec un plaisir attendri. Pendant cela elle poursuivait :

— Dans ma lettre, je te disais encore : J'attendrai deux mois...

— Tu ne te serais pas tuée, pourtant ! interrompis-je en repoussant mon assiette.

Elle vint s'asseoir sur un tabouret à mes pieds, et son regard me baigna de tendresse. Il ne faudrait pas se fier à la prose de mon appétit. Je trouvais son récit sublime, et jamais je ne l'avais vue si charmante.

Elle m'aimait. Ces deux mois de solitude et de souffrance avaient fait d'elle une autre femme; cela du

moins me paraissait ainsi. Sa beauté s'était ennoblie, et la passion lui prêtait je ne sais quel attrait inconnu.

— M'aurais-tu bien pleurée? demanda-t-elle tout bas.

Je l'enlevai dans mes bras et je me mis à sangloter en la serrant contre mon cœur.

— Tu ne t'en iras plus? dit-elle encore.

— Je veux t'épouser! m'écriai-je. Qui peut m'empêcher de t'épouser?

Elle mit sa main sur ma bouche.

— Moi! murmura-t-elle.

Puis, d'un ton d'enfant qui rêve, elle ajouta :

— J'ai idée que je ne vivrai pas bien longtemps. Tu te marieras quand je serai morte.

C'était le lendemain, et il faisait grand jour déjà quand nous fûmes réveillés par un roulement de coups frappés à notre porte. Je vis pâlir Louise, qui balbutia, prête à défaillir :

— On vient encore nous séparer!

— Ouvrez! dit la voix de cet effronté Catulat. Dernières nouvelles! Voilà ce qui vient de paraître.

— N'ouvre pas, supplia Louise.

J'étais déjà debout : je fermai les rideaux du lit et je tournai la clef dans la serrure.

La porte était grande ouverte. Catulat n'entrait pas.

— Très-bien! dit-il sur le carré. Messire Olivier,

vous avez démoli jadis Roncevaux, qui est un gaillard solidement établi et fait pour les combats. Moi, nature paisible et propre surtout aux épanchements de l'intimité, je redoute un malentendu. Ayez l'obligeance de me dire que ma personne ne court chez vous aucun danger. Je demande un sauf-conduit.

— Que me voulez-vous ? répliquai-je. La plaisanterie n'est pas ici de saison.

— Bah ! fit-il en passant le seuil, je m'en remets à ta générosité, mon bonhomme. Mes hommages, jeune dame ici près. C'est pourtant moi qui ai fait cet ouvrage-là, en collaboration avec M. J.-B. Le Compaignon !... Amourette, ma fille, activez votre toilette. Nous allons délibérer comme si nous étions dans le cabinet de l'oncle.

J'avais les sourcils froncés, mais Louise écarta un peu les rideaux du lit et montra son visage inondé de cheveux blonds. Catulat eut le front de lui envoyer un baiser.

— Ne te fâche pas, Olivier, dit-elle ; s'il se met avec nous, tout ira bien !

— Supériorité des femmes ! s'écria Catulat en imitant la voix grave de mon oncle. Finesse ! Aperçus ! Jamais d'excès !

Il me tendit sa main, que je pris à tout hasard, non sans garder quelque reste de défiance, et jeta son chapeau de feutre mou sur la table.

— Mon bonhomme, reprit-il, le feu est à la maison, là-bas. Tante Minette a juré qu'elle ne se mêlerait plus

de toi, et parrain Tronchin parle de dégaîner feu son sabre. Les Choué sont à vau-l'eau. Le petit est menacé de Clichy parce qu'il avait emprunté sur ses espérances à ton endroit. S'il y a quelque chose à boire ici, pas de compliments, je les méprise.

— Dans le placard, me dit Louise.

Je trouvai une bouteille de vin. Catulat bourra sa pipe, en confessant qu'il eût préféré du cognac.

— Il y a donc, poursuivit-il, Olivier du séminaire et des amours, que je t'ai déjà enseigné pas mal de choses; sans que ça paraisse, je suis le destin de la vie. Quoique tu ne connaisses pas encore les finesses de la langue savante, tu n'es plus tout à fait un ignorant. Ta gratitude semble médiocre, mais elle grandira à mesure que tu comprendras mieux la syntaxe des amateurs.

Louise sortit en ce moment de son réduit. Elle avait une petite robe de laine noire et le fameux corsage rouge. Elle était charmante; Catulat le lui dit. Elle vint me tendre son front.

— Est-ce bien vu, bien entendu ? me demanda tout à coup Catulat, qui bourrait sa pipe.

— Quoi donc ?

— La chose que ça durera autant que la vie ! me répondit-il avec une emphase comique, en regardant Louise qui lui faisait les gros yeux ; l'amour éternel, la fidélité à l'épreuve de tous les entraînements divers...

Louise l'interrompit en me serrant dans ses bras.

— Nous nous aimons, dit-elle; ne riez pas de cela.

— Pas un mot de plus ! s'écria Catulat. J'y crois, c'est dans la nature. La présidente et la marquise en ont fait autant à leur époque reculée, tante Amélie aspire à s'y éterniser, et M. J.-B. Le Compaignon lui-même... j'hésite à l'affirmer, car dans ce rôle-là, il devait être incommensurablement cocasse ! Excès ! aux heures choisies du curaçao, après dîner, sous les bosquets, il a encore un œil qui parle vaguement de Sidonie !

Il but, puis il retroussa ses deux manches pour ajouter avec éclat :

— Attention ! je ne raille plus, au contraire ! La cause de votre inclination réciproque est gagnée au tribunal de mon cœur ; je passe à l'ennemi avec armes et bagages. L'ennemi, c'est vous, car j'ai été soudoyé longtemps par le parti Le Compaignon. Les subsides sont bus, mangés ou dansés : que reste-t-il des roses d'antan ?... Olivier ! je me bats l'œil du lien de parenté qui nous unit ; il dépasse le degré successible, mais je ne puis sans vanité contempler les changements favorables que j'ai accomplis en ta personne. Revêts une redingote, nous allons monter chez Robergeon.

Louise emplit son verre avec complaisance, moi je demandai :

— Qu'est-ce que c'est que Robergeon ?

— C'est le bonheur, repartit Catulat en donnant à sa voix des inflexions tout à fait sentimentales. C'est

l'aisance au sein d'un petit établissement bien commode, où vous jouirez de l'estime du voisinage comme mari et femme dans un quartier sédentaire, loin des écoles toujours turbulentes à cause de leur âge : rue de la Boule-Rouge ou place Bréda.

Louise sautait de joie. J'allais demander pour la seconde fois qui était ce Robergeon, lorsque Catulat, repoussant brusquement son verre et posant sa pipe sur la table, s'écria en gesticulant comme un forcené :

— Parenthèse !... Un des faits les plus étonnants du siècle où nous sommes, et notez qu'il a découvert les photographes ! un événement à la fois bizarre et consolant : Roncevaux-mal-élevé a demandé en mariage une personne de l'autre sexe.

J'avoue que je ne fus pas frappé comme l'avait espéré Catulat ; Louise, au contraire, éclata de rire. C'était la première fois que je voyais l'étudiante percer en elle aussi franchement.

— Or, devinez, reprit Catulat en me regardant sournoisement, comme s'il eût été certain de prendre sur moi sa revanche, devinez à qui se sont adressés les vœux du Romain de la décadence.

— A Marie !... balbutiai-je.

Ma voix était si changée, que Louise devint pâle. Catulat nous examinait tous les deux du coin de l'œil.

— C'était hier, reprit-il, avant l'heure où la fugue de maître Olivier a été découverte. Roncevaux, ayant mis un habit noir, s'est rendu auprès de mademoiselle

de Monsupin, plus connue sous le nom de tante Minette. Ces dames ont bien quelque raison d'aimer mon noble ami, car pendant la maladie de M. le comte, ici présent, il a joué le rôle d'un chien de garde. Ayant donc obtenu audience de la tante, Roncevaux a toussé et déclaré que :

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison (*bis*).

Ce distique appartient à une chanson qui faisait fureur dans les salons au temps où Choué père était encore vertueux. Passant à la prose, Roncevaux, qui s'exprime avec facilité, a établi qu'il appartenait à une famille honorable de la province de Brie, où l'un de ses ancêtres a eu l'honneur d'être gruyer du roi. Puis, par une transition habile, il en est arrivé à tuer une demi-douzaine de parents qui ont chacun deux mille livres de rentes. A l'aide de ces meurtres, il a pu se constituer une fortune modeste, mais assurée, qu'il a loyalement offerte avec sa main.

Je gardai le silence. Louise dit :

— Je croyais que Roncevaux était riche ?

— Sixième année de droit, repartit Catulat, et toujours soif.

— Roncevaux, dit encore Louise, est un honnête homme et un digne cœur.

Je pensai tout haut et comme malgré moi :

— Cousine Marie veut se faire religieuse.

Louise devint plus pâle.

La fantaisie de Catulat ne fut point de prolonger notre malaise.

— Si j'appartenais à la plus jolie moitié, dit-il, j'épouserais Roncevaux avec plaisir, parce qu'il est bel homme et qu'il danse bien la municipaleska. Tante Minette, loin de partager ces convictions, l'a remercié avec politesse, et Roncevaux, renonçant à l'idée d'étonner le monde par sa bonne conduite, est allé à la Closerie des Lilas, où il a bu son habit noir.

Je ne dirai pas que Catulat rit tout seul ; il ne riait jamais ; seulement, il s'arrêtait volontiers pour donner aux autres le temps de rire. Cette fois, comme il vit que nous étions tristes, il ferma brusquement la parenthèse et passa tout de suite à l'affaire Robergeon.

Robergeon, que j'ai connu depuis et apprécié, était un ami de la jeunesse qui prenait en mains les intérêts de MM. les étudiants. Il avait en ce temps, dans le quartier des écoles, une réputation méritée. Chaque fois qu'on s'était mis dans une position fâcheuse, on allait chez Robergeon, esprit inventif et certainement honnête, qui trouvait toujours moyen d'amender, sinon de supprimer tout à fait le malheureux résultat des fredaines. Il était bon enfant, très-gai, très-poli, et n'envoyait jamais sa note.

Par exemple, quand on revenait à la charge sans avoir payé un premier service rendu, plus de Robergeon !

C'était connu. Il gagnait de l'argent tant qu'il voulait. Les usuriers le craignaient comme le feu.

Catulat voulait me conduire à Robergeon, parce qu'il entendait bien que je ne rentrerais pas dans la maison de mon oncle. Catulat quittait le camp de mon oncle avec armes et bagages, il l'avait dit. Il me fallait un appartement décent, un joli ménage et tout ce qui s'ensuit. Pour cela, Robergeon était nécessaire.

J'avais des droits. Ma fortune m'appartenait ; mon oncle me devait des comptes. Dussé-je étonner le lecteur, je confesserai que je n'avais jamais songé à ces choses-là. J'avais en mon oncle une confiance illimitée, qu'il méritait à tous égards. Au point de vue des questions d'intérêt, c'était un homme de probité antique. Je reculai devant l'idée d'envoyer un agent d'affaires à mon oncle, qui m'avait aimé et traité comme son fils.

— Alors écris-lui, me dit Catulat. Tu comprends bien qu'on ne peut pas vivre avec l'air du temps. Jusqu'à présent tu as été comme un grand enfant à qui on sert les morceaux tout mâchés ; mais maintenant tu vas faire connaissance avec le boucher, le boulanger, la modiste, la couturière et le reste. Vous n'allez pas végéter comme une paire de marmottes, je suppose, et vous recevrez les amis. Je jauge ta dépense à deux ou trois mille francs par mois, pour commencer...

— Tu es fou ! m'écriai-je.

Et Louise répéta :

— Fou à lier !

Catulat étendit sur nous ses deux grandes mains avec un geste de bénisseur.

— Très-bien ! dit-il. Vous êtes bêtes à couper au couteau à papier ! ça fait votre éloge. N'en parlons plus. Puisque vous vous aimez tant que cela, je vous passe une lune de miel de trois semaines, et Robergeon est remis à plus tard.

— Il y a les mille francs, dit Louise. Nous sommes riches.

— Et j'ai plus du triple dans mon secrétaire, là-bas.

— Bravo ! fit Catulat : alors, j'accorde un mois. D'ici là, vous n'avez aucun besoin de moi. En conséquence, je renoue des relations suivies avec mon parent M. Le Compagnon, et je ne vous connais plus.

Il se leva. Je le chargeai de m'avoir l'argent qui était dans mon secrétaire, et ce ne fut pas sans plaisir que je l'entendis chanter en descendant l'escalier.

C'est si bon d'être seuls ! Louise et moi nous passâmes une délicieuse journée. Elle s'habilla. Nous refîmes cette promenade en voiture qui était mon plus cher souvenir. Vous savez que Louise n'était pas une grisette. Elle causait adorablement quand elle voulait ; je la trouvais plus savante que moi en fait de littérature et d'arts ; je ne pouvais me lasser d'admirer son esprit charmant, plein de finesse et de grâces enfantines.

Nous dînâmes au bas Meudon, dans une guinguette. Tout était joie pour moi parce que tout était nouveau.

Vers le soir, il fut question de rentrer à Paris. Nous nous promenions à pied au revers des bois de Chaville, dans ces longues et sauvages allées qui remontent vers le plateau de Vélisy. Au bas de l'avenue et non loin des étangs, il y a une clairière assez vaste, bordée de hauts peupliers qui s'adossent aux rampes de Clamart. L'herbe y est haute et la végétation, si luxuriante, qu'on s'y croirait à mille lieues de cette civilisation dont l'haleine tue les arbres.

Nous vîmes là une petite maison à persiennes grises, enfouie dans les chênes, et Louise me dit, jetant sur cette retraite un regard de désir :

— Pourquoi revenir à Paris?

Pourquoi en effet? Nous étions libres. O la chère soirée!

Ce fut comme un de ces souhaits souriants que les génies exaucent dans les contes du premier âge. Il se trouva que la maison était vide depuis deux jours. Rien n'y manquait; on n'avait pas encore emporté les meubles des derniers locataires. Un vieux bonhomme, un Normand de Sèvres, qui crut nous rançonner cruellement, me la loua moyennant cent écus par mois.

En toute ma vie, je n'ai pas fait une meilleure affaire.

O la chère soirée! et comme nous babillâmes, heureux enfants que nous étions, dans le petit salon tendu de perse lilas clair! Notre Normand de Sèvres nous avait fait payer d'avance. Qu'il soit béni!

— C'est l'argent des pauvres, me dit Louise, il faudra le leur rendre.

On leur rendit et le double, et le triple. Louise était la générosité même. Elle ne savait pas être heureuse sans donner.

Les fenêtres du salon s'ouvraient sur un jardin qu'on ne voyait point de l'extérieur ; c'était plein de rosiers dont les parfums montaient, après cette chaude journée, et mettaient dans l'air une ivresse. La nuit était limpide. Par-dessus le mur, tout noir de lierre, nous voyions les étangs mirer la lune comme de grandes glaces. Le vieux clocher de Sèvres nous envoyait l'heure, et Paris, derrière la forêt, prolongeait un doux et large murmure qui rassemblait à la voix lointaine de la mer.

Ce que nous dîmes, je ne le sais plus. L'écho renvoyait parfois le rire argentin de Louise ; d'autres fois, nous restions muets à nous regarder, écoutant le silence harmonieux.

Nous restâmes ainsi longtemps. Nous avions tous deux cette pensée que de pareilles heures devraient durer autant que la vie.

Cependant le vent des nuits descendait plus froid des rampes chargées de feuillages : en même temps, l'air humide qui venait du jardin nous pénétrait à notre insu. Je sentis Louise frissonner entre mes bras. Je voulus fermer la fenêtre, elle railla mes inquiétudes et se mit à causer avec l'écho.

— Olivier ! Olivier ! appelait-elle.

L'écho lui renvoyait mon nom,

— Appelle Louise!

— Louise! Louise!

Et l'écho disait comme moi.

Mais la voix de Louise changeait. Je trouvais qu'elle pâlissait. Elle répondit à ma frayeur :

— C'est la lune. Tu es pâle aussi.

Je nouai mon mouchoir autour de son cou.

— Comme c'est bien cela! me dit-elle, la moqueuse. Ce fameux oncle, M. J.-B. Le Compaignon, doit être complet quand il prêche contre les courants d'air!

Elle riait si franchement! et pourtant quelque chose de rauque était dans sa gorge. Je voulus le lui dire, elle m'interrompit pour crier à l'écho :

— Amourette! Amourette!

« Tu sais, reprit-elle, en me regardant avec bravoure. C'est exprès ce que je fais là. Je veux que tu m'aimes tout entière. Si tu avais honte d'hier, demain tu ne me verrais plus. »

Je l'attirai sur mon cœur ; elle continua, résistant à mes baisers.

— Comprends-moi ; je ne te dirai cela qu'une fois. Tu m'épouserais si je le voulais?

— Oui, et je braverais le monde!

— Tais-toi! Rien qu'en disant cela, tu fais ce que ferait le monde. Ta femme te devrait compte de son passé; celle que tu aimes ne te doit rien que son cœur. Jamais je ne serai ta femme. Tu m'aimeras tant

que tu voudras; quand ce sera fini, je mourrai.

« Voilà! poursuivit-elle en repoussant mes lèvres qui essayaient de lui fermer la bouche. Sur ce pied-là, nous pouvons parler d'Amourette. »

Et reprenant son haleine d'un petit air provocant, elle cria de toute sa force :

— Amourette! Amourette!

L'écho lui répondit, mais nous ne l'entendîmes pas, parce qu'une quinte de toux la prit à l'improviste.

Je fermai la fenêtre. Et me retournant, je la vis blanche comme la toile de sa collerette. Sa toux avait pris fin déjà, mais elle avait de la sueur aux tempes.

— Tu souffres? m'écriai-je en m'élançant vers elle.

Elle sourit et mit sa tête sur mon épaule en disant :

— Je prendrai des précautions.

Puis elle ajouta en se pendant à mon cou :

— Ah! mais non, non, non! je ne veux pas m'en aller maintenant; je suis bien trop heureuse!

Le lendemain, il n'y paraissait plus. Elle se leva aussi fraîche que les roses qui montaient en espalier jusqu'à notre fenêtre. Le jour, notre réduit semblait encore plus charmant que la nuit. C'était un nid de fleurs et de feuillages. Nulle part au monde on ne pouvait être mieux pour aimer. Aussi fîmes-nous dessein d'y rester toujours.

J'écrivis par exprès à Catulat pour lui donner notre nouvelle adresse, et dès le soir, je reçus de lui une

lettre en style pradoïdal, pleine de sentences qui auraient étonné l'Académie et contenant 3,500 francs. Elle se terminait ainsi :

« Dans ma carrière déjà longue et fort laborieuse, je n'ai jamais rencontré deux pigeons aussi fatigants que vous. Tu as empoisonné Amourette. Je ne t'en veux pas, parce que tout Français doit tirer à la conscription et roucouler le nocturne à deux voix avant d'entrer dans une carrière libérale quelconque. C'est comme la vaccine. Seulement, les mairies devraient allouer aussi une indemnité de trois francs aux bêtas de ta sorte pour leur faire sauter le pas avant leur majorité.

« Au bout d'un mois jour pour jour, j'irai inspecter votre paradis et voir si l'heure de Robergeon est sonnée. Jusque-là, guitarisez à votre aise, et grand bien vous fasse !

« Je garde dix louis pour mes voitures, à cause de mon manque de patrimoine. »

Il y avait un post-scriptum que je ne lus pas à Louise et qui disait :

« La famille n'a pas trop mal pris la chose, c'était un peu prévu. On comptait que cela t'arriverait dans le cours du voyage de circumnavigation destiné à te faire connaître les plus importantes capitales de l'Europe. M. J.-B. Le Compaignon a dit : Excès ! mais c'est tout. Les deux Choué encragent ; tante Amélie passe sa langue sur ses lèvres.

« Marie n'est pas bien. Il faut écrire à tante Minette. »

Non, je n'ai jamais vu rire de si bon cœur que Louise à l'idée qu'un mois suffirait pour nous blaser sur les délices de notre Eden.

— Laisse parler ton Catulat! dit-elle en levant ses jolies épaules avec dédain.

Et par le fait, pendant la première semaine, chaque jour, nous faisions dans le petit univers qui nous entourait quelque découverte adorable.

Louise prit en pitié sincèrement les voyageurs parisiens qui, le premier dimanche, s'égarèrent jusque chez nous.

Le jeudi suivant, elle s'occupa beaucoup de certaine calèche qui avait monté au pas la route de Velisy, contenant une robe de tarlatane, coupée selon une mode que Louise ne connaissait pas.

La mode avait déjà changé, — depuis le temps!!!

Le dimanche, Louise me dit : — Ces Parisiens me regardent comme si j'avais passé quinze ans en Cochinchine!

Et le soir, elle injuria l'écho.

Enfin, le second jour de la troisième semaine, elle m'entraîna vers le coteau de Meudon, d'où nous jetâmes un long regard vers Paris.

— Mon petit Olivier, me dit-elle, nous reviendrons ici boire du lait et manger des fraises.

Et, au lieu de redescendre vers notre paradis, nous allâmes à la station de Sèvres.

En arrivant à la gare Saint-Lazare, Louise pleura de joie.

Toute l'après-midi, nous courûmes les magasins de nouveautés pour acheter des choses « bien simples, » puis nous visitâmes un appartement meublé de la rue du Helder qui était un amour! Louise me sautait au cou toutes les cinq minutes.

— C'est ici qu'on t'aime bien! me disait-elle.

Nous avions dépensé beaucoup d'argent, mais Louise était décidée à faire des économies. Elle ne voulut point prendre de voiture pour aller à l'Opéra-Comique, qui est en face; nous gagnâmes ainsi trois francs rien qu'en traversant le boulevard. Et comme on s'aima à l'Opéra-Comique! on y jouait quelque chose qui était charmant.

Mon Dieu! que faut-il pour être heureux? Nous soupâmes chez Bignon. La carte ne monta pas à cinq louis. Je vis pour la première fois Amourette avec une petite pointe de champagne. Un rien! de quoi faire mousser sa gaieté comme le clair nectar qui pétillait dans nos verres.

Vous figurez-vous que nous avions perdu près de trois semaines là-bas, dans ce trou, avec l'écho?

— Et comme tout était cher au marché de Sèvres! me dit Louise toujours économe.

XV

AMOURETTE

Catulat fut content de nous. Il nous avait donné un mois pour arriver à Robergeon, et l'heure de Robergeon sonnait avant le premier jour de la quatrième semaine. Nous avions bien encore un millier de francs, mais Louise était enragée pour l'économie. Je n'en revenais pas : elle raisonnait les choses de la vie comme un petit comptable.

Les appartements meublés coûtent un prix fou, on se ruine au restaurant. Ce qu'il nous fallait, c'était un premier étage dans un quartier neuf, pas cher, un mobilier bien simple (toujours), un cordon bleu, une femme de chambre et un domestique. Enfin un ménage.

Catulat l'écouta religieusement et lui dit :

— Peu d'ouvrages philosophiques, parmi ceux que j'ai dévorés, contiennent autant d'idées pratiques indiscutables. Une femme sensée est un cadeau des

dieux immortels. Vous allez ruiner Olivier, jeune fille, j'en ai le vague pressentiment, mais ce sera avec ordre, et je vous y aiderai loyalement, dans la mesure modeste de mes besoins. Allons chez Robergeon.

Louise se pendit à mon cou.

— Si c'était vrai, dit-elle les larmes aux yeux, si je devais te prendre quelque chose de ton bonheur!...

Catulat l'interrompit et me ferma la bouche au moment où j'allais lui adresser un sévère reproche.

— Toi, tais-toi, me dit-il, et respecte en moi un fugitif reflet de l'autorité de ta famille. Vous, ange égaré, épargnez-vous cette banalité de parler de suicide. Entre la rivière, avec une pierre au cou, et un budget de 6,666 fr. 66 cent. par mois (et je néglige à dessein la queue de la fraction indéfinie), il y a place pour passer. J'ai parlé de ruine dans le but honorable de vous mettre la puce à l'oreille. Représentant ici, quoique imparfaitement, mon parent, M. J.-B. Le Compaignon, je dois combattre tout excès.

« D'autre part, appartenant par mes principes et mes études à une école morale qui n'a pas de nom dans l'histoire, et que j'appellerai le système de l'appétit éclairé par le bon sens, mon vœu le plus cher est que vous la passiez agréable et suave en me faisant jouir de quelques douceurs. Écoutez-moi avec indulgence, je vais grouper des chiffres :

« A vue de pays, M. Le Compaignon doit compte à Olivier de quelque chose comme quatre-vingt mille

livres de rentes, laquelle somme, divisée par douze, nombre des mois qui composent l'année solaire, donne le résultat exprimé plus haut, savoir : 6,666 fr. 66 cent. Ce revenu fournit pour la dépense de chaque jour, 222 fr. 22 cent., toujours en négligeant la fraction caudale, qui peut s'étendre à perte de vue. Eh bien, c'est de graver mon calcul dans vos cœurs ! C'est de faire en vous-même le serment de ne jamais dépasser ce budget qui servirait à entretenir une dizaine de familles. J'ai dit. Je ferai vos courses pour rien, m'en rapportant à votre grandeur d'âme. »

Je riais, mais Louise, qui était sérieuse, lui tendit la main.

Nous sortîmes, Catulat et moi. En descendant il me dit :

— Marie va mieux, un peu ; elle m'a demandé deux fois de tes nouvelles. Tante Minette a obtenu d'elle qu'elle resterait encore un an dans le monde, avant d'entrer novice au couvent. Roncevaux est au lit. Tu sais que Louise... mais à quoi bon t'apprendre cela ?

— Dis moi tout ! fis-je en l'arrêtant au milieu de la rue pour le regarder en face.

— Dame ! murmura-t-il avec un certain embarras, sans ça tu pourrais l'épouser, car je promets bien qu'elle était sage comme une image quand elle fut inventée par mademoiselle Anna, dite Falbalas. Roncevaux et elle se sont aimés comme deux douzaines de fous.

Je baissai la tête et je me repris à marcher.

— Et c'est Roncevaux qui donna l'adresse de Louise à Marie! pensai-je tout haut au bout de quelques pas.

— Comment! s'écria-t-il, c'est par Marie que tu as retrouvé... ?

Il n'acheva pas, mais il dit avec une sensibilité profonde, dont certes je ne l'aurais jamais cru capable :

— Pauvre, pauvre petit cœur!

Nous montâmes en voiture sur le boulevard.

— Pour ta gouverne, reprit-il, Roncevaux est l'être le meilleur, le plus brave et le plus généreux que j'aie rencontré en ma vie.

Je gardai le silence. Il y avait en moi une colère concentrée qui ne savait à quoi se prendre. Catulat alluma un cigare.

—Je conçois ça, fit-il en se parlant à lui-même. On n'y peut rien.

— Quelle est la maladie de Marie? demandai-je.

Au lieu de répondre, il enfla ses joues.

— Si quelqu'un faisait du mal à Amourette, dit-il au bout de quelques secondes, je me fendrais bien d'un coup de poing ou d'un coup d'épée, au choix. C'est gentil, quoi! vraiment gentil... mais Marie, vois-tu... !

Il s'interrompit pour ajouter :

— Vois-tu, la vie est bête comme une oie!

Puis, lançant son cigare par la portière :

— La régie aussi! et voleuse! ça ne se fume pas. T'ai-je dit que la belle Hélène a fait aussi sa petite révolution? Elle a déclaré qu'elle aimerait mieux avaler

sa langue que d'épouser un dindon de ton acabit. On a prié mademoiselle Mathilde de ne plus revenir, mais il était trop tard.

« Le diplomate, M. le vicomte de Bucy, avait poussé sa pointe. C'est une rude affaire qu'il fait là. Hélène ira loin. On parle du mariage pour l'automne. »

— Qu'est-ce que cousine Marie a dit quand on lui a proposé ce M. Roncevaux? demandai-je tout bas.

Catulat me regarda en dessous.

— Parbleu, parbleu! grommela-t-il en fronçant le sourcil, c'est stupide, quoi! J'ai vécu avec Amourette comme frère et sœur. Dès qu'elle a du chagrin, elle tousse. Si ça pouvait finir gaiement, je ne dis pas... mais cherche!

Il ouvrit la portière brusquement. Le fiacre venait de s'arrêter rue de l'Odéon.

Nous montâmes trois étages d'un large escalier. Catulat sifflotait entre ses dents; j'étais véritablement abattu.

Il sonna et demanda M. Robergeon. En entrant dans la salle d'attente, il me dit :

— Vois-tu, avec une autre qu'elle, ça irait tout seul; mais on la tuerait comme une mouche. Faisons nos affaires.

Je comprenais vaguement ce qu'il y avait sous ces paroles décousues. Quelque chose était en moi qui ressemblait à de la peur, mais encore plus à du remords.

Catulat n'était certes pas de ceux dont la main écrit sur les murailles le *Mané-Thécel-Pharès*, et pourtant

j'éprouvais, en un coin de ma conscience, cette mystérieuse horreur qui dut serrer le cœur de Baltazar lisant l'avertissement de Dieu. Mes idées religieuses n'étaient pas mortes. J'avais péché : quelle pénitence m'attendait, moi ou ce que j'aimais?

M. Robergeron nous fit entrer. C'était un avocat d'une cinquantaine d'années, grisonnant et frisé. Son linge éblouissait ; il eût rendu des points à cousin Cramayet pour la patience héroïque avec laquelle il supportait le martyre d'une ceinture de pantalon trop serrée. Il avait une figure rose ; deux cols de chemises plus blancs que la neige, et des lunettes d'or.

Catulat lui expliqua qu'il s'agissait d'une démarche toute courtoise à faire près d'un homme délicat et bienveillant. M. Robergeon, après avoir écouté fort attentivement, refusa la procuration générale que je lui offrais, et me demanda une simple lettre où je le priais, en qualité d'ami, de s'entendre avec mon oncle pour le règlement de mes intérêts. Il me donna rendez-vous pour le lendemain.

— Et mon ami Romain de la décadence? demanda-t-il au moment où nous allions prendre congé de lui.

— Perdu pour le commerce, répondit Catulat d'un air sombre. Roncevaux a été piqué à l'improviste par un sentiment respectable.

— Quel beau fou! dit Robergeon, qui crut à une plaisanterie.

Catulat secoua la tête avec mélancolie et ajouta :

— A moins d'un miracle, c'est un garçon fini.

Depuis trois semaines, il est en suspens entre l'absinthe et la chose d'aller planter des choux dans sa patrie.

— Il faut me l'envoyer ! s'écria Robergeon. Et Amourette ?

— Liée à M. le comte, ici présent, repartit Catulat, par des attaches transitoires.

L'avocat sourit.

— Et nous demandons nos comptes? murmura-t-il. C'est une bonne enfant... économe surtout! A demain, monsieur le comte ! votre affaire ne souffre pas l'ombre d'une difficulté, et je suis très-heureux de l'occasion que vous me fournissez d'aller serrer la main de M. Le Compaignon.

— Il connaît donc tout le monde? demandai-je à Catulat, dès que nous fûmes sortis.

Dans cette question il y avait beaucoup de mauvaise humeur. Ce nom d'Amourette, donné à Louise jusque dans un cabinet d'affaires, me blessait.

Catulat m'arrêta comme j'allais remonter en voiture.

— Ma poule, me dit-il, nous allons nous séparer ici. Quelques louis ne me seraient pas indifférents. Ecoute un dernier discours : tu viens de voir un homme entre deux âges, plein de talent, d'honneur et de distinction. Eh bien, ne lui as-tu pas trouvé un air...?

— Comment ! un air ?

— Voilà ! M. Robergeon, avocat, docteur en droit,

possède un plomb sous l'aile ; jamais il ne prendra son vol. Bien des gens regardent qu'il est fait pour la députation et tout, dans l'échelle des positions importantes. Je t'en souhaite ! Par les femmes et la nature, M. Robergeon est le beau-frère de mademoiselle Falbalas.

Il prit l'argent que je lui tendais et me remercia poliment, puis il continua :

— Ça donne un air ; il n'est ni célibataire ni marié ; c'est un mulet, selon le langage expressif des naturalistes. Quelque part, dans son domicile, en apparence très-propre, il y a une ordure qui ne se peut point balayer : c'est une femme de trente-cinq à quarante ans, qui est là parce qu'elle y est et que Robergeon est bon comme du gâteau. Cette femme se conduit très-bien et lui fait même de la tapisserie, mais elle est la sœur de mademoiselle Falbalas, et mademoiselle Falbalas est l'envers d'une gloire. Elle lève le pied jusqu'au premier étage.

« Tu vas me dire : Nous sommes tous mortels ? Erreur ! la sœur de mademoiselle Falbalas ne meurt jamais. En conséquence de quoi, Robergeon a une position au palais, il va chez les ministres, il va à la cour, il porte des pantalons trop serrés, se rase deux fois par jour et gagne le prix du beau linge, toutes choses qui poussent leur homme, ordinairement. Mais flûte ! son plomb le gêne, impossible de déployer les ailes. C'est un condamné à perpétuité. Porte-toi bien. »

Je renvoyai la voiture. J'avais besoin de marcher. Était-ce pour réfléchir ? Je ne sais. Ma tête était brûlante, mais vide. Je fis un long détour pour ne point passer au bout de la rue Saint-André-des-Arts.

Puis, revenant sur mes pas, je gagnai la rue du Paon par les derrières de l'Ecole de médecine. Je regardai mon ancienne fenêtre avec un serrement de cœur — et la fenêtre où j'avais aperçu pour la première fois le corsage rouge d'Amourette.

A la surface de ma pensée, il n'y avait que cela : Louise et moi. Je l'aimais, j'en étais bien sûr, la preuve, c'est que je souffrais vaguement en elle et pour elle.

Mais quelque chose s'agitait en moi plus profondément. Je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas songer à Marie.

Elle devait rester une année encore dans le monde !

Et ce Roncevaux, pourquoi toujours sur mon chemin ?

Louise l'avait aimé.

Sans lui j'aurais pu aimer Louise comme on devait aimer Marie.

Savez-vous ? j'étais bien sûr qu'elle venait souvent songer dans ma chambre vide, Marie. Elle y était peut-être au moment où je regardais la fenêtre, timide et craignant d'être reconnu par les gens du quartier. C'était elle, oh ! je l'aurais juré, qui avait pris le soin d'entretenir toutes les choses dont je me servais et que j'aimais.

Tante Minette la grondait et lui disait du mal de

moi. Que méritais-je autre chose? Je ne les avais pas seulement remerciées, elles qui avaient passé plusieurs semaines auprès de mon lit, comme une mère et comme une sœur.

Oh! mieux qu'une sœur. A ce moment, il me semblait que Marie m'avait ôté mon mal, avec ses prières que Dieu devait écouter si chèrement, avec son doux regard qui me pénétrait comme un baume, avec sa pauvre petite main tremblante qui rafraîchissait ma main et mon cœur.

Je m'en allai désespéré.

C'était la première fois que je restais si longtemps séparé de Louise. L'idée me vint, et il faut bien dire cela pour exprimer le trouble de mon âme, l'idée me vint de ne jamais la revoir.

Puis tout mon être s'élança vers elle. Que m'avait-elle fait? est-ce que je ne l'aimais plus?

Je lui aurais donné tout mon sang, plus que mon sang! je l'adorais.

Je pris ma course le long des quais. D'aller vite cela me fit grand bien. J'eus presque pitié de moi-même en arrivant aux boulevards. Je riais de Catulat et de moi-même. Mais quand je voulus rire aussi de M. Robergeon et de ce plomb qu'il avait dans l'aile, je ne pus.

J'arrivai triste et las au bas de notre escalier. J'entendis une chère petite voix qui disait:

— Olivier, est-ce toi?

Mon cœur bondit, je franchis la volée entière en

quatre sauts, j'avais deviné des larmes. Louise s'empara de moi comme une proie pour m'embrasser avant même la porte refermée. Il semblait que j'eusse fait un voyage de trois mois.

Ses pleurs l'étouffaient, elle ne pouvait pas parler. Je la calmai de mon mieux, quoique son trouble me gagnât, et je finis par craindre un malheur.

— Quatre heures absent! balbutia-t-elle dès que la parole put arriver jusqu'à ses lèvres; je croyais que tu ne reviendrais plus.

Elle resta silencieuse entre mes bras; puis, avec un sourire qui me fit plus de mal que ses larmes :

— C'est que cela sera ainsi une fois, Olivier, mon Olivier chéri, me dit-elle. Je t'attendrai quelque jour et tu ne reviendras pas.

Mon cœur lui-même parla quand je lui jurai de ne l'abandonner jamais.

Elle me serrait convulsivement, ses yeux descendaient jusqu'au fond de mon âme.

— Je ne savais pas, je ne savais pas, disait-elle, répétant sans cesse la même chose, comme un enfant qui ne peut pas se consoler, je ne savais pas encore combien je t'aimais !

Puis, mettant ses deux mains sur mes épaules :

— Où avez-vous été, méchant?

Et avant que j'eusse le temps de répondre :

— Chéri, chéri, n'est-ce pas, que tu ne t'en iras plus?

Elle riait déjà sous ses larmes...

— Je suis sûr qu'il n'a pas déjeuné ! moi non plus. Tout est froid, c'est égal. Viens vite.

Nous nous mîmes à table bien près l'un de l'autre. Il semblait que nous nous adorions mieux après cette petite tempête. Moi qui ne savais rien de l'amour, j'avais toutes les surprises, toutes les joies d'un adolescent, et je m'étonnais de ce charme exquis jaillissant de notre premier nuage.

Elle était tendre, elle avait changé de voix et de visage. Tout en elle m'attirait avec une violence nouvelle. Ce fut un repas enchanté. Nous ne voulions plus mettre le pied dehors. Ce qu'il nous fallait, c'était la solitude dans ce boudoir étroit, dont le petit canapé avait juste la place de nos deux corps. Nous avions pitié de ceux qui ont besoin du dehors.

Et comme on en arrive toujours à parler raison tôt ou tard, Louise, les mains sur mes deux genoux, me força d'écouter ses plans d'économie.

— Il faut que tu sois riche, me dit-elle, et que tu arrives à tout. Qu'y a-t-il donc au-dessus de toi, soyons justes ! Eh bien, j'ai réfléchi ; j'ai eu le temps, sans reproches ! Ce n'est pas six mille francs et le reste qu'il faut dépenser tous les mois, nous aurions trop. Avec ce qu'on donne aux pauvres, et je veux que nous donnions beaucoup, c'est assez de quatre mille francs et même moins... Écoute !

Elle me déduisit un long plan de vie qui était un chef-d'œuvre. Elle eût fait un merveilleux intendant. Je n'ai jamais connu personne qui eût à un si haut de-

gré le don d'économie théorique. C'était son rêve et sa vocation. Elle jouait avec les chiffres, et, sauf la part des pauvres, elle rognait sur tout. Dans la pratique, cela changeait quelque peu.

Mais sa bonne foi était entière, et c'était la plus curieuse chose du monde que de voir ses profonds étonnements quand il fallait, au résultat, quintupler la somme de ses devis.

Trois heures sonnant, elle appela une soubrette d'occasion qu'on lui avait envoyée du bureau dans la matinée.

— Il ne faut pas non plus que je fasse de toi un prisonnier, me dit-elle; je viens de te voir bâiller. Nous allons tourner un peu autour du lac pour me remettre au courant de ce qui se porte, et puis, demain, nous irons à la chasse d'un petit hôtel.

La veille, ce n'était qu'un appartement.

Au bois, elle n'eut envie de rien. Elle ne comptait pas du tout se mettre comme les personnes riches, encore moins copier celles pour qui la toilette est une enseigne industrielle. Pauvre chère enfant! son culte était la simplicité.

Mais, en revenant, elle me parla un peu équipage, parce qu'il y a bien des toilettes qu'il est malséant de porter à pied.

Nous allâmes encore au spectacle. Elle n'écouta pas beaucoup la pièce, ayant des améliorations à faire à son plan. Tout y était pour moi. En tout cela, elle se plaçait dans un petit coin comme Cendrillon. Est-ce

que vous croyez qu'une voiture augmente beaucoup la dépense? Et, d'ailleurs, peut-on s'en passer? La question est là.

Le soir, vous ne l'eussiez pas fait entrer au restaurant pour un empire. Elle gardait rancune à l'addition de Bignon. Seulement, elle fit monter le nécessaire, et à l'heure de se mettre au lit, nous avions deux voitures, tout ce qu'il y a de plus simple, — mais élégant! ah! il fallait voir! — Et cela ne coûtait presque rien.

En s'endormant, elle me dit :

— Sans économie nous serions pauvres avec des millions.

A midi, le lendemain, j'étais chez M. Robergeon. Louise n'avait pas voulu me laisser partir seul. Elle m'attendait en bas dans la voiture.

— Monsieur, me dit l'avocat, qui avait une mine plus grave que la veille, vous avez pour oncle et ancien tuteur un homme d'or. L'espèce de ces gens-là se perd, laissez-moi vous le dire, et il faut bien agir avec eux.

— Si j'ai eu des torts envers mon oncle... commençai-je.

— Votre oncle ne vous accuse pas de cela, interrompit M. Robergeon presque sévèrement. Chacun de nous, monsieur, a ses petites faiblesses ou ses ridicules. M. Le Compaignon vit fort éloigné du mouvement parisien. La famille, pour lui, est un culte. Mon

expérience me donne le droit de vous dire qu'il a rempli un devoir étroit en s'opposant par tous les moyens à certain mariage...

— Monsieur, interrompis-je à mon tour, ma reconnaissance envers M. Le Compaignon irait jusqu'à lui permettre de toucher à cette question, mais...

— Mais moi, vous me le défendez, n'est-ce pas, monsieur le comte? acheva Robergeon qui se leva. Pardonnez-moi, mes braves enfants du pays latin me laissent volontiers leur donner un conseil, d'autant qu'ils croient savoir à quel prix j'ai payé mon expérience. Monsieur le comte, je ne voudrais ni vous prendre votre temps ni dépenser mal à propos le mien. J'ai fait une démarche inutile, en ce sens que les comptes de tutelle étaient déjà à votre disposition chez le notaire.

— Chez maître Choué de Grandlieu?

— Non, monsieur. Votre oncle pousse très-loin la délicatesse. Il a choisi un étranger : le président de la chambre des notaires, en l'étude de qui vous pouvez vous présenter à l'heure même. Vous y trouverez les titres de quatre-vingt-deux mille livres de rentes, en biens-fonds, plus les épargnes faites pendant votre minorité, et qui se montent à une somme de cent quinze mille francs, représentée par un nombre équivalent d'actions de la Banque de France. Je ne vous retiens plus, monsieur le comte. Si jamais vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas ; vous êtes sur un terrain glissant, je vous servirai en mémoire de quelqu'un qui avait un

peu votre caractère et qui en a beaucoup souffert.

Telle fut mon entrevue avec ce fameux Robergeon, médecin des folies de MM. les étudiants. Je sortis de chez lui très-mécontent. En descendant son escalier, je le raillai cruellement, *in petto*, sur ce « plomb » qu'il avait dans l'aile et qui lui donnait ces méchantes humeurs. En bas, je me souvins de son regard franc et triste, et j'eus presque envie de remonter.

— Il t'a grondé ? me cria Louise par la portière ; il gronde toujours. C'est la ceinture de son pantalon qui lui monte à la tête. Sa femme le bat, et quand il veut la quitter, elle se jette dans la rivière. On l'a déjà repêchée trois fois, ici près, sous le pont Neuf, à un endroit où il y a pied. C'est un tonneau défoncé qui dépense des mille et des cents à avoir l'air de quelqu'un de quatre sous.

— Tu le connais donc ? demandai-je, interrompant cette tirade, lancée avec une incroyable volubilité.

— Si je connais Robergeoncoquentieux ! surnommé Louison XIV, à cause de sa vieille Maintenuche, sœur aînée de Falbalas ! Je ne te l'ai pas dit hier parce qu'il m'a fait la cour. Il fait la cour à tout le monde avec ses gilets à œillets et à lacets. L'as-tu vu en paletot ? C'est trop drôle. Quand Robergeonne est en colère, elle ne l'appelle que le saucisson-à-pattes !

Je souris, parce que ce sobriquet dessinait merveilleusement la forme cylindrique de ce pauvre homme de talent et de cœur, pris par les deux pieds dans un monde qui était si fort au-dessous de lui ; mais je

ne pus m'empêcher de penser que mademoiselle de Meillan, ce matin, se souvenait de la rue du Paon-Saint-André bien plus que de son couvent.

Et par un mystérieux retour, je soupesai moralement le plomb que Robergeon portait sous l'aisselle. Je le jugeai lourd.

Louise continua, me donnant à son insu le motif de tant d'éloquence :

— Je parie qu'il t'aura parlé de moi ! Il t'a dit que j'étais dépensière. Ce n'est pas vrai. Et qu'est-ce que cela lui fait ? Catulat et Roncevaux disent que c'est un grand esprit. Allons donc ! C'est Robergeon ! le Robergeon de la Robergeonne qui boit du noyau toute seule. Je le déteste ! Et si j'avais été le Lis de la vallée, dis donc, quand tu m'as offert de m'épouser, est-ce que j'aurais refusé par délicatesse ?

Je l'embrassai, mais elle avait presque une attaque de nerfs dans la voiture. Elle pleurait, elle répétait :

— C'est affreux ! c'est ignoble ! Les hommes sont des lâches !

Hélas ! hélas ! qu'aurait pu me dire Robergeon de plus terrible que cela !

Elle continua, déblatérant au hasard, jusqu'au moment où le sourire naquit tout à coup sous ses larmes, comme le soleil d'été perçant la nuée d'orage met une étincelle à chaque brin de gazon mouillé. Elle était jolie à ravir. Elle prit mes deux mains, qu'elle mangea de baisers en murmurant :

— Tu vas me croire folle, mais c'est que je t'aime trop !... Oh ! je t'aime, je t'aime, je t'aime !

Un quart d'heure après, blanche et rose, dans une petite robe bleue qu'elle avait, secouant la mutinerie dorée de ses cheveux : tout cela, l'or, le blanc, le rose, l'azur, tout cela frais, tout cela jeune comme les nuances mariées d'une fleur, elle déjeunait, bien douce et bien sage, à une table du restaurant Doyen.

La belle nature des Champs-Elysées l'avait calmée tout à fait. Elle employait tout ou partie des cent quinze mille francs d'épargne à nous assortir un mobilier bien simple, mais un peu artiste. Elle était jolie jusqu'à l'impossible et c'était un délice que de la voir éplucher ses crevettes.

— Sais-tu à quoi tu penses ? me dit-elle.

— Mais... à ces entre-deux des Gobelins que nous aurons presque pour rien, d'occasion.

Elle me menaça du doigt et ses yeux se voilèrent, tandis qu'elle murmurait :

— Tu penses à Marie.

Je pâlis, parce que c'était vrai.

XVI

MARIE

Nous eûmes le petit hôtel, qui était assez grand, beaucoup trop grand comme vous l'allez voir ; nous eûmes le mobilier un peu artiste, les entre-deux des Gobelins, les deux voitures et bien d'autres choses. Tout cela nous occupa quelques mois. Louise me parlait souvent de « recevoir ; » seulement, nous ne pouvions pas recevoir avant que tout fût arrangé dans l'hôtel.

Quand tout fut arrangé, Louise ne me parla plus de ses réceptions, mais elle y songeait sans cesse. C'était le malheur de sa vie.

Une fois, dans une de ces colères un peu folles qui lui fournissaient trop d'éloquence, elle me dit, sans allusion préalable à ces fêtes tant rêvées :

— Je conçois qu'on n'aille pas chez la Robergeonne, elle fait des fautes d'orthographe en écrivant son linge. Et puis, d'où sort-elle ? Mais moi, je suis mademoiselle

Louise de Meillan, petipatapon! Ils ne peuvent pas m'enlever ça! Et j'ai de l'éducation! et tu es le comte du Bief de Chervé! Et nous sommes riches! et c'est charmant chez nous! Sont-ils assez stupides!

« Ce n'est pas que j'aie envie de le savoir, au moins! interrompit-elle. Je me moque d'eux comme de l'an quarante! voilà un joli plaisir : donner à paître chez soi au troupeau des gens qu'on raille, qu'on méprise et qui vous le rendent bien! c'est bête à faire tomber les bras; mais enfin...

Elle s'arrêta un instant, puis ces derniers mots firent explosion comme une chaudière qui éclate :

— Mais enfin, notre concierge a du monde à dîner le dimanche!

A part ce grand dépit, sur lequel je reviendrai plus tard, nous vivions heureux. J'aimais Louise d'une tendresse sincère, où il y avait par moments de la passion. Son affection pour moi grandissait chaque jour, ou plutôt se modifiait par la crainte qu'elle avait de me perdre. Elle n'était pas jalouse, à proprement parler, ou du moins la jalousie ne s'était pas encore formulée en elle; mais elle avait imaginé déjà la conspiration de l'univers entier, quittant toute autre affaire pour saper et miner son bonheur.

Cela partait de Robergeon. Quoique je ne visse jamais Robergeon, elle soupçonnait Robergeon d'abord et avant tout. Elle lui écrivit des lettres anonymes pour l'engager à se mêler de son état. Je trouvai le brouillon d'une de ces lettres, où elle le suppliait

d'agir avec prudence, parce que rien n'est dangereux comme la vengeance d'une femme.

En dehors de la fantastique inimitié de Robergeon, elle redoutait tous mes parents, tous les gens que je connaissais et tous ceux que je pourrais ultérieurement connaître. Elle en était à l'aigre-doux vis-à-vis de Catulat, qui parlait à tort et à travers de choses brûlantes. Quand il prononçait le mot : mariage, elle le boudait pendant trois jours.

Catulat ne lui gardait pas rancune. Il la traitait avec une supériorité toute paternelle, et poussait l'amitié jusqu'à recevoir d'elle sa rente quand je n'étais pas là. Je voudrais que le lecteur réservât son jugement sur cousin Catulat. Il manquait de délicatesse, mais il fit une fin honorable.

Quand Catulat était plus d'une semaine sans venir, Louise en prenait beaucoup d'humeur. Il lui servait d'espion dans le camp ennemi, et quoiqu'elle n'eût en lui aucune confiance, elle l'interrogeait avidement.

Du reste, sa vie entière était faite de contradictions pareilles. Elle craignait tout le monde, et en même temps elle eût voulu attirer l'univers chez elle. Tous les matins, elle me prêchait la distraction, me prouvant clair comme le jour combien il serait maladroit de rompre avec mes relations déjà si rares, et tous les soirs elle épluchait ma journée adroitement, comme les crevettes de chez Doyen, trouvant toujours çà et là

quelque mortelle preuve de froideur, quelque symptôme d'abandon.

Et cependant, je l'ai dit et je le répète, nous étions heureux. Ses pétulantes colères ne contenaient pas une atome d'amertume. Elle mettait une si franche imprudence dans nos petites querelles, attaquant sans cesse du doigt la plaie-Robergeon, parlant la bouche ouverte de fausse position, de brouille, de satiété, de séparation, se fâchant tout rouge dès qu'un autre en parlait, riant, pleurant, boudant, caressant, cela dans la même minute, que son imprudence même écartait le danger. C'était un jeu, et c'était aussi un exercice. Mithridate ne faisait pas autre chose quand il inventa l'homœopathie préventive du poison.

La première grande tristesse que je découvris en elle fut le jour où fantaisie lui prit de revoir notre petite maison du fond de Chaville, notre paradis à l'écho. Elle s'éveilla avec ce caprice, et il fallut partir avant déjeuner. Tout le long de la route, elle fut si charmante, que je m'émerveillais, étonné de ne pas connaître encore toutes les facettes de mon joyau chéri. Elle avait de l'esprit jusque dans le cœur. Nos souvenirs, en vérité, se déroulaient dans sa riante mémoire, comme une guirlande de fleurs.

Il y avait juste douze semaines que nous avions quitté notre ermitage, dont je payais le loyer religieusement au Normand de Sèvres. Quand nous arrivâmes, l'aspect nouveau du paysage nous arracha une joyeuse exclamation. La verdure des bois voisins avait dé-

pouillé son uniformité. Le hêtre fauve moutonnait en larges touffes parmi les noirs châtaigniers, repoussés par la chevelure d'argent des trembles.

Les merisiers mettaient des plaques de pourpre dans la mouvante et légère feuillée qui cachait mal le tronc éclatant des bouleaux. Çà et là au-dessus de la ligne festonnée que traçaient les peupliers, quelque grand chêne aux formes athlétiques dominait royalement les coupes vassales, pareil à un dôme d'or bruni.

— Est-ce que j'ai changé aussi? me demanda Louise.

— Tu as fait comme la forêt, répondis-je dans la sincérité de mon cœur, tu as embelli.

Et c'était vrai. Le luxe lui allait par enchantement. Quoiqu'elle ne remplît pas à la lettre son fameux programme de « simplicité, » il est certain qu'elle possédait à un très-haut degré ce don particulier qui est l'élégance. Elle portait autrefois admirablement bien sa petite robe de fillette, elle portait mieux sa toilette de grande dame. J'ai écrit le mot à dessein.

Extérieurement, Louise était une grande dame, bien plus que Marie, et vous devinez trop bien pourquoi la comparaison entre elles deux me revient toujours. La richesse l'avait transfigurée. Sur les coussins d'un équipage, elle était à sa place dans toute la rigueur du terme, ce qui ne l'empêchait point de garder, pour l'occasion, toute sa délicieuse étourderie.

Au moral, il y avait bien aussi en elle un peu de la

fille noble, mais elle avait été pensionnaire, puis étudiante : deux choses qui ne préparent point à passer l'examen des duchesses.

Ses deux chères mains se nouèrent à mon cou ; la joie étincelait dans ses yeux, tandis qu'elle répétait.

— J'ai embelli ! Bien vrai ? Va, je t'aime trop pour que tu ne m'aimes pas toujours !

A dater de ce moment, ce fut la gaieté folle, l'enfantillage adoré des premiers jours. Son bonheur contagieux me gagnait. Les heures passaient comme des minutes.

Le soir, nous dînâmes dans ce petit salon qui donnait sur le jardin, et d'où nous parlions jadis à l'écho.

Je ne sais comment cela vint. Elles sont toutes les mêmes : elles ont besoin de plaider contre le mariage : c'est leur propre cause.

J'ai beau chercher, non, je ne sais comment, malgré moi, elle avait repris sa pauvre thèse de vaincue, ses arguments favoris contre le mariage. J'éloignais ce sujet autant qu'il m'était possible.

Elle s'échauffait, elle se fâchait ; à l'entendre, le mariage était une chose fanée, flétrie, démodée, une antiquaille, un débris, une curiosité.

— Enfin, dit-elle, tu m'as proposé de m'épouser, et je n'ai pas voulu !

Sur ses lèvres il y avait une question :

— Me le proposerais-tu encore ?

Mais elle ne la fit pas tout haut, cette question ;

elle la renfonça en elle-même et sa colère monta.

— Voyons! s'écria-t-elle, qui donc se marie?

Et vaguement honteuse de son extravagance, elle essaya de se réfugier dans le rire.

— Demandons à l'écho, dit-elle en un éclat de gaieté forcée. Réponds, vieux mur, qui donc se marie?

L'écho répondit. Jamais il ne renvoyait que deux syllabes.

Il dit, et la réplique fut nette comme la question avait été bruyante :

— Marie!

Louise chancela comme si elle eût reçu un coup violent; je ne pus m'élancer assez vite pour l'empêcher de tomber.

Ce ne fut rien; un malaise qui ne dura pas cinq minutes. Elle se remit à table; elle essaya même de retrouver sa gaieté, car elle était très-brave; mais la gaieté ne voulut pas revenir.

Quand nous montâmes en voiture, elle me dit :

— On peut écrire au propriétaire qu'il mette l'écriteau, jamais je ne reviendrai ici.

Je voulus la railler sur sa folie. Elle m'embrassa et ne répondit pas.

En route, malgré tous mes efforts, la conversation tomba.

Comme nous arrivions, elle me prit les deux mains. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Cependant, murmura-t-elle si bas que j'eus

peine à l'entendre, cependant, Olivier chéri, si nous avions un petit enfant... !

Cet incident presque puéril frappa Louise très-violemment et laissa en elle une impression qui ne devait jamais s'effacer.

Si je n'avais fait dessein de tout dire avec une absolue franchise, j'aimerais à cacher l'impression plus grande peut-être qu'il produisit en moi.

Il me sembla, quand je fus seul, qu'une voix se révoltait au fond de ma conscience et m'accusait d'avoir tué mon propre bonheur.

N'aimais-je plus Louise? J'affirme que mon affection n'avait point diminué. Je viens de le dire et je le répète : elle était cent fois plus jolie que naguère; on l'admirait partout où elle passait; elle m'eût donné, si je l'avais voulu, tous les triomphes qui naissent de l'orgueil.

Mais Marie, c'était moi, c'était le secret de ma jeunesse, ignoré de moi-même et peut-être de moi seul.

Je ne voulais pas penser à Marie, et jamais, en effet, je ne pensais à elle dans la rigueur du mot; mais elle était là toujours comme cette dilatation que produit dans l'âme une grande joie, lors même que l'esprit est ailleurs, comme ce serrement mystérieux qui pèse sur la poitrine après un grand chagrin, lors même qu'on réussit à l'oublier.

Elle était là. J'ai ouï-dire que, souvent, l'incendie couve des mois et des années dans les poutres d'une maison, avant d'éclater. Marie couvait en moi.

J'avais peur d'elle, plus peut-être que Louise elle-même. C'était à cause d'elle que j'avais commis cette apparente grossièreté de n'aller point remercier mon oncle de la courtoisie si bonne et si facile qu'il avait mise à l'arrangement de mes affaires.

A cause d'elle encore que je n'avais pas couru embrasser tante Minette, ma seconde mère.

A dater de notre dernière visite à l'ermitage, il y eut quelque chose entre Louise et moi. Nous n'aurions su dire ni l'un ni l'autre en quoi consistait l'obstacle qui nous séparait désormais. Ce que Louise éprouvait pour moi, c'était de l'adoration, et jamais je ne l'avais si ardemment aimée. Mais ce quelque chose existait : une gêne, un mal.

Je sortais peu, mais j'avais repris mes études favorites. Louise était quelquefois seule. L'ennui entrait chez nous. L'idée de *recevoir* s'emparait d'elle de plus en plus, et, en vérité, je n'étais pas éloigné de partager son désir : nous avions tant de jolies choses qui ne servaient à personne! Catulat fumait dans notre délicieux salon. C'était tout ou à peu près.

Un soir, en entrant dans le boudoir de Louise, je sentis une vapeur de tabac qui n'appartenait pas à la pipe trop connue de Catulat. Louise prévint ma question.

— C'est Anna, me dit-elle, qui a fumé une cigarette.

Huit jours auparavant, j'aurais peut-être laissé voir un mécontentement. Louise s'y attendait du reste, car son regard m'interrogea en dessous.

Quand elle vit que je disais rien, elle baissa la tête d'un air triste.

— J'ai bien pensé, murmura-t-elle, que tu n'en étais plus à me gronder pour si peu de chose.

Il y avait là tout le poëme subtil des reproches qu'on regrette, et de la tyrannie amoureuse qu'on n'espère plus.

— Pourquoi te gronderais-je, chérie? demandai-je. Anna est pour toi une ancienne compagne.

— Et tu ne fais guère de différence entre elle et moi, n'est-ce pas?

Dès qu'elle me parlait ainsi, ses yeux se mouillaient tout de suite.

— Ta cousine se marie, reprit-elle comme pour rompre l'entretien.

Je fis un mouvement.

— Oh! s'écria-t-elle, ce n'est pas la précieuse cousine, la vraie cousine. Ce n'est que mademoiselle Hélène, ta fiancée d'autrefois.

Elle me tendit une lettre d'invitation imprimée, au bas de laquelle M. J.-B. Le Compaignon avait ajouté de sa main quelques lignes très-polies et même affectueuses.

— Écoute, me dit Louise pendant que je lisais, on

m'accuse de t'accaparer. Ils ne savent guère comme nous vivons. C'est égal, tout ce qu'ils disent me fait peur; je ne veux plus qu'on m'accuse, même à tort. Tu iras au mariage, n'est-ce pas?

Je la regardais en souriant, car il n'y avait en moi que clémence pour ces pauvres provocations qui étaient un symptôme de son malaise moral.

— Tu as pitié de moi, reprit-elle avec amertume, et tu as bien raison; mais c'est simple comme bonjour, au fond, et pourquoi serions-nous autrement que les autres? Voici la règle : pendant que Robergeon va chez les ministres, Robergeonne reste à la cuisine.

Je n'avais pas attendu ce dernier mot pour deviner où était sa blessure, et je déclarai en toute sincérité que je n'avais aucune envie d'aller au mariage d'Hélène.

Elle m'embrassa, mais il est bien rare que les femmes n'aient pas au moins deux idées l'une sur l'autre. Pendant que ses lèvres jouaient avec ma joue, elle murmura :

— Si encore je pouvais recevoir, cela me distrairait. Je pense trop.

Puis elle ajouta en se renversant sur le dossier du canapé :

— Anna a quitté le quartier, là-bas. Elle est du demi-monde, à présent.

De tous les mots qui crient famine, le mot *monde* est le plus plaintif et à la fois le plus fanfaron. Qui-

conque le prononce met à nu du même coup son orgueil et sa misère. De quelque manière qu'il soit employé, remarquez bien cela, quand vous causez avez ces dames, grandes, moyennes ou petites, il n'exprime jamais un fait, mais bien une ambition ou une jalousie.

La femme qui dit : « Je vais dans le grand monde » est jugée. On va dans le grand monde comme on marche ou comme on respire, quand on est du grand monde, et on ne le dit pas ; quand on n'en est pas, on n'y va pas, quoiqu'on le dise.

Où est d'ailleurs le grand monde ? Quelque part où jamais on ne dit : Nous sommes le grand monde. Nul n'affirme le jour en plein midi.

Le « monde » est déjà quelque chose de plus modeste et de plus vague. J'ai rencontré des personnes qui emploient, en parlant d'elles-mêmes, cette formule : *une femme du monde.* Ne craignez pas de pousser ici la réserve jusqu'à la défiance. Neuf fois sur dix, c'est un lamentable aveu.

Personne, que je sache, ne se vante d'être du petit monde. Passons au demi-monde. Il y a ici un axiome : Le demi-monde est manifestement une élite : toute créature humaine appartenant au vrai demi-monde doit se classer elle-même dans le grand monde. Cela saute aux yeux.

Les malheureux, quel que soit leur sexe, qui avouent le demi-monde, n'en sont pas plus que la *femme du monde* n'est du monde, pas plus que n'est du grand monde l'enrichie, donnant des fêtes à la littérature et

aux arts, dans un salon où dansa jadis, en effet, le grand monde, qui n'y vient plus parce qu'elle y est.

Mais de quel monde sont-ils, juste Dieu! ceux qui ont pour ambition de se grandir ainsi au niveau même de la chute? car on n'arrive au vrai demi-monde qu'en tombant. Il y a sans doute des quarts de monde et des douzièmes, puis la série des fractions infinitésimales.

Ce n'est pas un labyrinthe, mais bien un simple trou, gradué comme les thermomètres. Vous vous y reconnaîtrez aisément au moyen de cette règle : prendre toujours deux ou trois degrés au-dessous de la prétention affichée.

Anna était du demi-monde! J'eus le cœur un peu serré, parce que l'instinct de ces bizarres échelles était en moi. Louise avait parlé avec une sorte d'emphase; elle enviait évidemment le demi-monde d'Anna, qu'elle n'appelait plus Falbalas. Elle dit encore :

— Anna « est avec » un journaliste décoré qui fait des affaires à la Bourse. Elle se lance. Elle va chez madame de Lignoux. Robergeonne a remué ciel et terre pour avoir une invitation, mais ça ne se peut pas, tu penses bien!

Sur ma conscience, je ne pensais rien du tout. Louise ne tarissait pas. Au-dessus de madame de Lignoux il y avait « la baronne, » et au-dessus de la baronne, dans les nuages, trônait une madame Beauchamp, qui avait un hôtel.

Or, Louise aussi avait un hôtel. Du premier coup,

elle aurait pu contre-balancer la gloire de madame Beauchamp.

— Dis, murmura-t-elle en lissant mes cheveux, ça ne te ferait rien si je recevais Anna?

Elle avait désir, mais elle avait crainte. Et de fait, mon refus aurait été une singulière preuve d'affection. Ce fut par affection que je ne refusai point.

Louise dit en riant et en me menaçant du doigt :

— C'est bon ! tu ne m'aimes plus.

Mais elle avait si bien la passion de recevoir !

J'entendis parler, huit jours après, d'une soirée dansante chez madame de Lignoux. Louise me montra sa robe, qui était d'une exquise fraîcheur. Moi, j'allais ce jour-là signer le contrat d'Hélène.

J'avais fait préalablement ma visite à mon oncle. Ce fut une entrevue courte, mais caractéristique. Mon oncle ne me cacha point son émotion ; il m'embrassa par deux fois, et me dit :

— Aucune allusion au passé. Jeunesse. Inconvénient. Je suis très-content de te voir en bonne santé.

Puis, il entama un petit discours où, malgré sa promesse de ne faire aucune allusion au passé, il me raconta très-franchement les mesures qu'il avait prises, de concert avec cousin Cramayet et Catulat, pour me préserver de tout excès.

— Peut-être ai-je eu tort ! me dit-il. Cramayet un peu lourd. Vieux garçon. Catulat mauvais esprit. Paradoxes, genre petite presse. En froid avec lui depuis

ce temps-là. — Rêves pour la réunion des deux fortunes. Sagesse humaine, vanité.

Il poussa un gros soupir et se perdit un peu dans une très-subtile échelle de distinctions entre divers genres d'excès. Ceci comme s'il avait voulu s'excuser près de lui-même.

En somme, je crus comprendre que, tout en blâmant la position que j'avais prise, il consentait à fermer les yeux, tant que je n'engagerais pas l'avenir.

— Part du feu ! répéta-t-il plusieurs fois. Dérivatif, émunctoire. Trop plein de la séve. Compromis prudent entre morale pure et... civilisation, en somme : cote mal taillée, concessions, philosophie, — nature.

Il ne me cacha point qu'il avait consenti au mariage d'Hélène avec quelque répugnance. Son gendre futur, M. le vicomte de Bucy, était un homme de trente-cinq à quarante ans, diplomate en disponibilité qui avait eu une certaine fortune, et qui ne gardait pour tout avoir que sa brochette de décorations étrangères. Hélène avait le bien de sa mère, auquel M. J.-B. Le Compaignon ajoutait une pension de quinze mille francs, en tout trente mille livres de rentes.

— Court ! me dit-il. Goûts de dépense. Grandes relations. Danger.

Nous nous embrassâmes encore, et je passai chez tante Minette.

Je la trouvai seule et bien changée.

Elle me reçut froidement d'abord. Celle-là m'aimait ; je lui demandai pardon comme un fils. Au bout

d'un quart d'heure, elle m'avait pardonné. Je prononçai le nom de Marie.

Elle mit ses deux mains sur mes épaules et me regarda dans les yeux.

— Tu l'aimes donc bien, cette... personne? dit-elle.

— Si vous la connaissiez! m'écriai-je.

— Catulat prétend qu'elle ressemble un peu à Marie, en mal.

— Il n'y a rien au monde de si charmant que Marie! m'écriai-je.

Elle secoua la tête. Marie entrait à ce moment.

J'aurais de la peine à exprimer ce que je ressentis. Je fis un mouvement pour m'enfuir. Et pourtant, j'étais venu avec l'intention de voir Marie.

— Voilà ce qu'est devenue Marie! dit tante Minette avec l'accent de la compassion. L'aurais-tu reconnue?

Mon cœur battait à me causer une grande douleur.

Elle était très-pâle, si pâle qu'on l'aurait prise pour une malade, mais pour moi cette pâleur avait des rayons. C'était la beauté même, la beauté du cœur, reflétée par un adorable visage.

— Elle a grandi..., balbutiai-je en baissant les yeux.

— Et maigri, dit tante Minette avec colère.

Marie, qui avait reculé d'un pas en me voyant, devint presque livide, puis une légère teinte rosée monta à ses joues. Elle vint à moi le sourire sur les lèvres, et me tendit son front.

— Bonjour, Olivier ! me dit-elle. Nous parlons de vous souvent. Cela me rend heureuse de vous voir.

C'est à peine si ma bouche effleura ses cheveux. Elle m'embrassa sur les joues. J'entendis derrière moi un soupir étouffé, et je vis dans la glace tante Minette qui passait son mouchoir sur ses yeux.

— Vous devez me trouver bien mondaine? reprit Marie, qui, en apparence, avait recouvré tout son calme. Ma toilette n'annonce guère une future sœur de charité.

Je remarquai seulement alors qu'elle avait une robe de gaze blanche et des fleurs dans ses cheveux.

— Le pauvre ange fait tout ce que nous voulons, dit tante Minette, dont la voix était très-altérée. Nous lui avons dit qu'il fallait danser aux noces d'Hélène ; elle vient me montrer sa robe de bal.

— Comment la trouvez-vous, ma robe, Olivier? me demanda Marie. Moi, il me semble que je suis déguisée.

J'ignore ce que je répondis. Près d'elle, ma timidité d'autrefois revenait. Quand je m'en allai, elle m'embrassa encore et me dit :

— Nous danserons ensemble.

Nous dansâmes ensemble, le soir des noces, dans le grand salon de l'hôtel Le Compaignon, tout plein de cousines et de tantes parées comme des autels. C'était un bal magnifique. Mon oncle avait l'air moitié triomphant, moitié battu. Il me serra la main avec

émotion et prit mon bras pour me conduire à Hélène.

Hélène était tout uniment éblouissante. Je ne l'avais pas vue, lors de ma dernière visite. Elle me tendit ses deux belles mains en rougissant, et dit à son mari, un grand beau garçon un peu fané :

— Vous ne serez pas jaloux d'Olivier, Edgard, nous sommes le frère et la sœur.

— Exact ! approuva M. J.-B. Le Compaignon.

M. de Bucy me donna une forte poignée de main. Je sentis qu'il ne m'aimait pas.

Catulat, qui passait sans sa pipe, mais à qui sa pipe laissait d'effrayants parfums, me glissa à l'oreille :

— C'est un grand seigneur. Il emprunte de l'argent. Tiens-toi roide !

Moi, je trouvais que ce nom d'Edgard lui allait bien à ce bellâtre un peu entamé par l'outrage du temps. Je ne sais pourquoi la figure de mademoiselle Mathilde passa dans mon esprit. Tout n'est pas rose dans la vie des diplomates qui pêchent à la dot.

En même temps, et par réflexion, je fus choqué du mot de cette mariée d'une heure : Vous ne serez pas jaloux !

Jaloux ! Louise l'aurait-elle dit, cette pauvre Louise qui faisait, ce soir, son entrée dans le demi-monde de madame de Lignoux ?

Mon oncle m'emmena :

— Nature de grande dame, me dit-il. Aplomb. Réussira étonnamment dans les salons du noble faubourg.

Il ouvrit sa boîte d'or avec un orgueil mélancolique, en ajoutant :

— Moins brillant, peut-être tu avais d'autres qualités, et ton physique est préférable à celui de mon gendre actuel.

Ce n'était partout pour moi que chaudes poignées de mains et sourires. Sur la figure de chacun je pouvais déchiffrer cette phrase, imprimée en lisibles caractères :

— Jamais on ne l'aurait cru capable de cela!

Je l'ai déjà dit : parmi les Le Compaignon et parmi les Monsupin, j'avais ce succès du prétendu poltron qui s'est révélé au feu et revient de Crimée, la moustache en croc. J'avais fait une sottise, on m'en tenait compte largement, et mes anciens contempteurs rentraient sous terre.

— Te voilà de ton siècle! me cria parrain Tronchin. Nous en avons tous fait des fredaines!

Le docteur Courot me pinça la joue, et le docteur Bujon, redoutablement endimanché, tapa sur ma cuisse avec un gros rire.

— Hein ! le séminaire ! Voltaire n'était pas un crétin, dites donc ! Je ne m'en cache pas !

— Hélène ne t'avait jamais vu ! glissa tante Amélie à mon oreille. Son regard te suit. Où donc as-tu pris ces yeux-là ?

Elle était azur et argent, ce soir, tante Amélie, comme un beau ciel d'été. Choué fils voulut l'approcher, elle le lança d'un regard jusqu'à la porte de

l'antichambre ; mais elle réchauffa sous son aile un pauvre petit cousin de province qui revint poitrinaire au pays.

Mon oncle était un peu fier de moi. Il ne quittait pas mon bras, disant, à mesure qu'il traversait les groupes :

— Étonnant progrès du luxe. Nécessité d'une loi somptuaire. Insuffisance des plus belles fortunes, vis-à-vis du goût croissant de la dépense.

Un éclat de rire me fit tourner la tête. C'était mademoiselle Mathilde, qui baissa les yeux après m'avoir envoyé une œillade.

— Hélène vous a inscrit pour la troisième, me dit-elle d'un air ingénu, et moi pour la suivante : vous me conterez tout.

La voix perfide de Choué père grondait à quelques pas de là :

— Le voilà passé lion parce qu'il s'est laissé rouer par une coquine. Mon fils la connaît bien. Il n'en voulait plus.

Son interlocuteur était l'abbé Heurtebise, qui m'adressa un signe de tête caressant avant de répondre :

— Ce petit se conduit fort mal (il parlait naturellement du fils Choué) pour un garçon qui n'a pas de ressources.

Il n'y eut pas jusqu'à la marquise et la présidente qui m'adressèrent chacune un reproche de velours.

— A tout péché miséricorde !

— Les plus courtes folies sont les meilleures !

Nous dansâmes ensemble, Marie et moi, car il faut bien revenir à notre contredanse, après cette trop longue parenthèse. Nous dansâmes justement le troisième quadrille inscrit par Hélène.

Elle m'entraîna dans le second salon, peut-être pour fuir le regard de tante Minette. Je n'essayerai pas de dire à quel point je la trouvais charmante. Je n'ai rencontré qu'elle en toute ma vie pour posséder cet irrésistible attrait, cette séduction suave qui fait naître l'extase du cœur.

— Vous ne me dites rien, Olivier? murmura-t-elle.

J'avais prononcé son nom, puis je m'étais arrêté haletant comme si ces deux syllabes adorées avaient pu trahir malgré moi le fougueux, le brûlant amour qui grandissait en moi malgré moi.

— J'ai été bien grondée, reprit-elle; mon confesseur m'a adressé de cruels reproches pour le péché que j'ai commis en vous réunissant tous deux, elle et vous. J'ai fait pénitence.

La première figure de quadrille nous sépara.

— Vous vous aimez toujours bien? me demanda-t-elle quand nous nous rejoignîmes.

— Oui, répondis-je avec effort.

Elle eut son sourire angélique.

— C'est que, dit-elle, je n'aurais plus de consolation si je ne vous savais pas heureux.

A la dernière figure, elle me serra la main.

— Je ne suis pas malheureuse, pensa-t-elle tout haut, et comme si elle eût répondu à la muette inter-

rogation de mon âme, je prie pour vous... et je me souviens. Ces jours, passés à votre chevet, sont toute mon histoire. Dieu me pardonnera d'emporter avec moi ce pauvre souvenir.

Tout de suite après la contredanse, je quittai la maison de mon oncle, et j'allai le long des quais errer le reste de la nuit.

Je ne combattais plus ; j'aimais Marie, je le savais.

Et je savais qu'elle m'aimait.

XVII

AMOURETTE

Je le savais! c'est trop peu dire. Cette passion qui était née avec le premier battement de mon cœur, cet amour que j'avais écarté par les défiances, par les peurs de mon enfance prolongée, s'imposait à moi avec une violence inexprimable.

Mais un homme peut-il avoir deux cœurs?

Le jour naissait quand j'arrivai à la porte de notre petit hôtel, où la voiture de Louise venait aussi de s'arrêter.

Vous vous souvenez du mot d'Hélène, transmis par l'obligeance de mademoiselle Mathilde : Hélène ne m'avait jamais vu ; moi, je n'avais jamais vu Louise.

Non, ce flot de gaze qui bondit dans la chambre à coucher, cette pétulance heureuse, cette vie, cette ivresse, tout cela se montrait à moi pour la première fois.

Son premier mot faillit tout gâter.

— J'ai eu un succès monstre ! me dit-elle en se pendant à mon cou.

Mais il y avait eu toujours une sorte de condescendance dans mon affection pour elle.

Une fois le premier mot passé, sa folie me prit. Elle était éperdument jolie dans son costume de bal froissé, avec sa chevelure dérangée à demi.

Et puis, pour la première fois depuis cette soirée où elle avait subi la fraîcheur de la nuit, à la fenêtre, dans notre petite maison du fond de Chaville, je l'entendis tousser.

Cette toux avait un son particulier. Ma mère était morte d'une phthisie.

Certes, je ne songeais point à la mort. Louise était si jolie, si rose, si gaie ! mais il y eut un moment où je la serrai dans mes bras avec une tendresse presque maternelle.

Elle riait, elle bavardait, la joie de sa pauvre vanité satisfaite la transportait

— Tu me raconteras ton bal, disait-elle en jetant ses bouquets, ses rubans, ses bijoux. Je vois cela d'avance : une grande fête compassée, ennuyeuse. Au fait je n'en sais rien, moi, tu t'es peut-être beaucoup amusé... Pourquoi je tousse ? cet innocent de cocher s'était mis tout au bout de la file avec sa voiture. Il m'a laissée un grand quart d'heure sous le vestibule, et j'ai eu froid. Ça m'est bien égal !

« Figure-toi que c'était plein comme un œuf ! Un très-joli appartement, mais enfin, rien qu'un apparte-

ment. Quand ils viendront ici, ils verront!... Des artistes, des hommes de lettres, des membres du Jockey, des ambassadeurs... sans leurs femmes... et bien contents! Madame de Lignoux est une petite boulotte gentille, qui a fait la moue quand j'ai dit que tu ne viendrais pas. Il faudra venir, une autre fois, tu nous brouillerais. Et, vois-tu, si je perdais cette occasion de nous lancer, j'en deviendrais folle. La baronne est une grande sèche, pas mal, une livre de blanc sur chaque joue. Madame Beauchamp est grosse, joufflue, rouge, lourde, prétentieuse, enfin à prendre avec une cuiller pour la mettre sur le bord de l'assiette, comme une mouche qui tombe dans le potage : le mot est de Crapelet.

Ah! ils sont drôles! tu verras! mais elle a deux cent mille livres de rentes. Ça la rachète. Ils m'ont tous fait la cour, Paul de Fontaux, Jules Crapelet, Adolphe Poyat, Siméon Lubaine. J'aurais donné n'importe quoi pour que tu fusses là... Et toi, qu'as-tu fait? Dis vite!

Mais elle ne me laissa pas le temps de lui répondre.

— Quel étonnant garçon que ce Crapelet! A lire ses articles, je me l'étais figuré brun et mince; eh bien, pas du tout! il a un ventre. Mais de l'esprit! des mots! Et des idées en politique! Il vide la question d'Orient comme un verre de sirop. Madame Beauchamp m'a dit que j'étais bien coiffée. Elle va se commander une robe comme la mienne. Pauvre femme! elle a envie de tout. Avec ce qu'elle a sur elle, on habillerait bien des familles, mais ça ne lui va pas. Elle est peuple, on n'y

peut rien. Son mari avait fait sa fortune dans les produits chimiques. Tu ne toucheras pas cette corde-là, pas vrai?

Toutes ces choses étaient dites avec une volubilité qui frisait l'exaltation. J'essayai de l'arrêter, parce que sa toux me faisait mal.

— Je te dis que ce n'est rien! s'écria-t-elle avec impatience. C'est le cocher ; tu comprends, il n'est pas habitué, nous n'allions jamais dans le monde. Je lui ai fait sa leçon, et nous n'attendrons plus. Mon Dieu! une soirée comme cela, va, ce n'est pas la mer à boire, avec de l'économie. J'ai tout regardé, tout calculé, nous avons bien des choses ici qu'ils sont obligés de louer chez eux.

Elle vint s'asseoir sur mes genoux avec sa cornette de nuit et son peignoir blanc. J'étais attendri par son allégresse d'enfant. Elle baissa les yeux comme on fait pour dire une chose de première importance.

— Ils veulent que je joue la comédie, reprit-elle. On monte *le Roman d'une heure*. Tu conçois, j'ai répondu que je te consulterais.

— Tu as bien fait, dis-je en riant.

— Ne te moque pas de moi. Si tu ne veux pas, tu n'as qu'à parler.

— Je veux tout ce que tu veux, Louise.

— Alors, murmura-t-elle tout contre mon oreille, tu me laisseras recevoir?

Je sentais son cœur battre; elle retenait son souffle. J'abaissai son front jusqu'à mes lèvres.

— Je veux que tu sois heureuse, heureuse, heureuse, heureuse! dis-je par quatre fois avec une profonde émotion.

Elle se dégagea de mon étreinte brusquement, et plongea son regard dans mes yeux.

— Ah! fit-elle, est-ce que tu as pitié de moi? Tu l'as revue! tu l'aimes!

Elle était plus blanche que son peignoir. Puis tout à coup le rose remonta à ses joues et son sourire s'emplit de caresses.

— Non, reprit-elle, tu ne voudrais pas. Oh! non! ce n'est pas cela, dis? Tu crains de me perdre. Tu veux que je sois heureuse beaucoup et bien vite, parce que je ne serai pas heureuse longtemps, hein?

Elle riait et pleurait à la fois, mais le rire l'emporta. Elle essuya d'un rapide baiser les larmes qui venaient à ma paupière malgré moi, et s'écria :

— Mon chéri, nous sommes fous, je vivrai cent ans!

Sa gaieté faisait explosion comme le chant de l'alouette qui triomphe.

— Et je serai heureuse, heureuse, reprit-elle; et nous aurons un salon, et tu m'aimeras, et tu seras tout étonné de voir ce qu'on fait avec de l'économie!

Étais-je bien sûr d'aimer Marie? Mon remords diminuait. Entre toutes les créatures de Dieu, j'avais la plus gentille, la plus franche, la plus vive, et cet enfantillage de l'esprit, qui affectait chez elle des allures toujours nouvelles, me la rendait plus chère.

Elle ramena tous mes cheveux sur mon front comme pour m'aveugler.

— Je ne veux pas qu'on me voie rougir, dit-elle. Me voilà timide parce que je vais demander beaucoup. Voyons! sera-t-on mignon, mais mignon comme un ange? viendra-t-on jeudi rendre une petite visite à madame de Lignoux? Écoute, c'est son jour. Elle y tient. Il y a des devoirs quand on veut être du monde.

Dieu m'est témoin que je ne voulais pas être du monde de madame de Lignoux; mais j'avais à expier cette longue promenade sur les quais, ces heures tristes et délicieuses que j'avais données à Marie sans partage.

Je promis, et la joie de Louise me récompensa. Elle voulait commencer tout de suite à disposer l'hôtel pour son prochain bal. Elle faisait ses plans, où l'économie tenait une large place. Elle ne toussait plus. Elle rayonnait:

Je tins parole: le jeudi suivant, Louise fit une toilette sévère, et nous allâmes chez madame de Lignoux. C'était une veuve dont le mari voyageait dans d'autres quartiers, par suite d'incompatibilité d'humeurs. Un homme respectable et bien placé, qu'on ne voyait jamais, avait accepté la position d'oncle auprès d'elle. Son train de maison tenait le milieu entre le luxe et la médiocrité. Elle aimait gagner au baccarat.

Recevoir était son état, sa passion, sa vie. Il y a

dans Paris des milliers de bonnes femmes qui n'ont absolument pas d'autre métier. Cela existe en haut, en bas, au milieu, partout. C'est une maladie comme le goût de l'absinthe. On en meurt.

Mais on en vit. Elles se font concurrence, elles croisent leurs batteries, elles envoient des ambassades ou détachent de simples commis-voyageurs, selon les cas. Comme il n'y a que sept jours dans la semaine, c'est une bataille à outrance.

Quelques-unes, armées d'une influence quelconque, mais manquant de capitaux, commettent, quatre fois par mois, cette cruelle action d'entasser tout Paris dans des chambrettes où vingt personnes de corpulence ordinaire ne seraient pas à l'aise pour étouffer. Les murailles vous pressent, le plafond noirci par le voisinage des bougies vous écrase, l'air manque encore plus que l'espace. C'est égal, peu importent les accidents, tant mieux même si les journaux les publient.

A. B. a chanté, C. D. a dit des vers, E. F., supérieur à Sivori, G. H., plus fort qu'Alexandre Batta, I. J., qui remplace Prudent avec avantage, ont accompagné mesdames K. L., M. N. et P. Q., auprès de qui pâlissent Patti, Carvallo et Nilsson. Cinq asphyxies : succès de suffocation ! Madame a survécu : elle espère bien faire mieux la semaine prochaine.

J'eus l'honneur d'être présenté à la baronne qui manquait de baron, et même à cette mémorable incarnation de la bourgeoise truffée d'orgueil imbécile, la fameuse madame Beauchamp. Tout cela causait récep-

tions, ténors, glaciers, toilettes, en compagnie de quelques messieurs qui plaçaient des mots tout faits. C'était lugubre. Il n'y a rien d'odieux comme la parodie d'un salon.

Louise, ma pauvre belle petite Louise, était aux anges. Elle jouait à la dame avec une grâce qui n'était surpassée que par son plaisir.

Quand nous sortîmes, elle me dit, triomphant avec modestie :

— Eh bien ?

— C'est charmant, répondis-je.

La pensée de Marie venait trop souvent me visiter, je voulais que Louise fût heureuse. Bujon, qui s'était introduit chez nous derrière Catulat et qui n'était pas éloigné maintenant de comparer ma tournure d'esprit à celle de Voltaire, avait constaté la grossesse de Louise. Cela me rendait triste parfois, parfois joyeux.

Du reste, il faudrait des volumes pour analyser l'état de mon cœur. Plus le souvenir de Marie s'emparait de moi, plus grandissait au fond de mon âme cette tendresse attentive et presque maternelle dont j'entourais Louise. Jamais je ne l'avais tant aimée.

Nous reçûmes, et qu'elle était jolie ce soir-là ! Et comme ce fut fait avec économie ! L'hôtel fut changé en un vase de fleurs, enguirlandé de cristaux. Le jardin était un incendie. Nous eûmes du monde ; vous eussiez dit une première représentation à la Porte-Saint-Martin. Tout Paris sans préjugés vint voir un peu ce que nous étions.

Bien entendu, ce n'était pas moi qui recevais. Nous étions chez madame de Meillan. Le nom sonnait d'autant mieux qu'il rappelait à tout Paris d'autres splendeurs, un autre hôtel de Meillan où tout Paris avait dansé autrefois. La pauvre Louise avait toutes les faiblesses d'un gloire naissante. Ces souvenirs ne lui déplaisaient plus.

Nous eûmes quelques sérieuses célébrités des arts et des lettres. Louise attirait comme un charme; mais nous eûmes surtout le monde de madame de Lignoux, de la baronne et le monde Beauchamp. Nous eûmes Paul de Fontaux, si célèbre pour avoir écrit je ne sais quoi, je ne sais où; Adolphe Poyat, l'historien de l'actualité, Jules Crapelet, gênant à force d'esprit; et cette belle nature, Siméon Lubaine, trop complet pour rien faire. Nous eûmes A, B, C, D, E, F, G, H, et la série jusqu'à Y, Z; tous et toutes plus forts que les chefs d'emploi. Mais Batta, opérant lui-même, nous chanta sur son violoncelle la *Sérénade* de Schubert, et fit vibrer jusqu'aux rideaux des fenêtres en disant: *Une fièvre brûlante.*

Nous eûmes Catulat, nous eûmes cousin Cramayet, le curieux! nous eûmes Bujon, un des plus célèbres docteurs de Port-Créteil, et je crois que parrain Tronchin représenta un instant chez nous l'ancienne gendarmerie. Choué fils eut le tort de se mal comporter; mais, grâce à mon influence, il fut simplement mis à la porte.

Écoutez, c'était superbe! Louise ne m'a jamais fait

voir la note, mais je m'en rapporte à elle pour l'économie. Tante Amélie m'écrivit le lendemain pour me demander si on pouvait venir incognito, — avec quelqu'un.

Il y avait des dames, toutes très-bien, quoique séparées, ou tout au moins insurgées, mais il n'y avait pas d'actrices: tant il est vrai qu'on doit toujours exclure quelqu'un pour être comme il faut.

Ce fut un tel succès que madame de Lignoux devint notre ennemie. La baronne disait des choses aigres dans un coin, madame Beauchamp, rouge d'indignation, se réfugiait, pour sauvegarder sa supériorité, derrière le château renaissance qu'elle faisait bâtir en Bourgogne!

On parla de notre bal dans les journaux. Falbalas nous apporta des articles où nous étions attaqués, ce qui est le comble de la gloire. Louise vivait désormais dans un état de fièvre. Son monde la tenait et absorbait chacune de ses pensées; chacune de ses actions était désormais pour son monde, mais quand nous étions seuls, elle me disait avec cette entière bonne foi qui était sa nature:

— Olivier chéri, ce que j'en fais c'est pour toi. Par goût, je n'aime guère tout cela: mais si ta Louise devenait une femme à la mode pour de bon, tu n'aurais plus honte d'Amourette.

Avais-je honte? Dieu merci, je ne lui ai jamais rien reproché, sinon d'exposer trop sa frêle santé.

Depuis le bal de madame de Lignoux, son rhume

s'obstinait. Elle me répétait sans cesse : Ce n'est rien! mais ses yeux prenaient parfois un éclat singulier et deux taches de vermillon venaient à ses joues.

Bujon, l'ennemi des castes et des priviléges, s'était installé chez nous dans les fonctions de médecin ordinaire. Il appelait volontiers Louise : « Madame la comtesse, » en ajoutant, pour l'acquit de sa conscience, que Voltaire était gentilhomme. Selon lui, tous ces malaises devaient être attribués au travail de la grossesse.

Je ne l'interrogeais pas souvent, car j'étais à cent lieues de la première inquiétude.

Quant à Louise, elle avait bien le loisir vraiment de songer à ces bagatelles ! Les journées n'étaient plus assez longues pour elle, tant la multiplicité de ses devoirs l'accablait.

— Quel tyran que le monde ! disait-elle de temps en temps avec un caressant orgueil.

Ce mot : « le monde » emplissait sa petite bouche comme une gorgée de nectar. Jamais créature humaine ne fut si heureuse d'être tyrannisée.

Elle avait deux préoccupations principales : son rôle et l'économie. Son rôle ne la quittait jamais ; elle cherchait des effets en causant, elle creusait les tirades, elle s'éveillait la nuit pour essayer la meilleure manière de lancer ses mots.

De toutes les drôleries qui peuvent amuser l'enfantillage d'un siècle, la comédie de salon est assurément la plus drôle. Aucune autre passion ne montre la vanité sous

un angle aussi naïvement comique. Mais tout a été dit à ce sujet, et tout ce qui se peut dire est inutile : autant vaudrait prêcher contre la peinture sur peau ou contre l'industrie des dryades qui exploitent les forêts de faux cheveux blonds.

Par le mot économie, Louise, semblable en ceci aux arithméticiens d'État, entendait surtout l'art de grouper les chiffres. La question n'était pas, pour elle, de ménager l'argent, mais bien d'obtenir des rabais. Elle achetait le double et le triple de ce qui lui était nécessaire, pour arriver à ce qu'elle appelait un bon marché.

Après notre fameux bal elle me dit :

— En marchandant sur ceci et sur cela, je t'ai gagné plus de cinq cents louis.

Mais elle ne me dit point ce que le bal avait coûté. A quoi bon ?

Elle était, en vérité, charmante dans son rôle. D'abord, elle me fit un grand mystère de ses études ; elle répétait devant sa glace, devant Bujon, devant Catulat, devant mademoiselle Falbalas, devant n'importe qui enfin, excepté moi. Je crois qu'elle avait dit une scène à Pélage. Mais tout à coup, un soir, après le dessert, elle déborda comme une bouteille de champagne qui fait sauter son bouchon.

Je m'attendais un peu à cela, mais je croyais qu'elle aurait dépensé beaucoup plus de diplomatie pour que la première demande vînt de moi. Pas le moins du monde : elle me mit dans la main la brochure fatiguée

déjà par ses laborieuses études, et me dit tout uniment :

— Suis bien, tu vas voir !

Elle commença les yeux baissés ; tout son sang était à ses joues, mais au bout de la seconde phrase, son franc sourire était revenu. Il y avait dans son débit beaucoup de finesse et beaucoup de naturel ; elle disait, non-seulement son personnage, mais encore les répliques et même les scènes dont elle n'était pas. Elle me joua ainsi la pièce tout entière, depuis le premier jusqu'au dernier mot, et quand je l'eus applaudie de bon cœur, elle vint tomber dans mes bras en balbutiant :

— Tu sens bien, Olivier chéri, que, sans ton approbation, je n'aurais pas été devant le monde.

Je la sentais vibrer sur mon sein. Les larmes jaillirent bientôt de ses yeux, tandis qu'elle murmurait :

— Il n'y a que toi ! C'est pour toi, pour toi seul ! on n'a jamais aimé comme je t'aime !

Puis sautant à un autre ordre d'idées :

— Est-ce que les autres savent ? est-ce qu'elles ont du goût ? Tiens, tu ne te connais pas toi-même ; ce sont les jeunes premiers rôles qui manquent : si tu voulais jouer Armand de *la Dame aux Camélias*, toutes les femmes deviendraient folles.

Dans sa bouche, ceci était le cantique des cantiques.

Elle joua « devant le monde » et eut un succès.

Dès lors sa chère petite tête tourna si terriblement que la frayeur me prit. Je l'aimais autant qu'autrefois, peut-être davantage, mais il y avait dans mon amour une compassion attendrie.

Il est certain que cette coterie composée de vieux enfants frivoles et qu'on appelle Tout-Paris la connut un instant; on parla d'elle, on l'admira; les plus impitoyables parmi les hommes se prenaient au charme espiègle de son sourire, et les femmes lui pardonnaient à cause de cette toux qui donnait espoir.

Les jours, qui étaient maintenant bien rares, où elle n'allait pas dans son monde, nous restions ensemble, tout le soir, et c'était un enchantement de l'entendre causer avenir.

— Ils ne m'auront vue qu'une saison, disait-elle. L'année prochaine, tout cela sera fini, et je rirai bien en songeant à toutes ces folies, car je suis folle et tu t'en aperçois bien; il y a des heures où tu as pitié de moi: crois-tu que tu puisses avoir une pensée sans que je la devine? L'année prochaine il y aura le berceau. Plus de soirées, plus de comédies; mais n'aie pas peur, je ne deviendrai pas pour cela madame pot-au-feu. Il n'y aura pas une jeune mère si élégante que moi; c'est là une gentille coquetterie! le petit sera éblouissant et la bonne jolie, jolie! Je nourrirai, tu sais? Les nourrices ne toussent jamais, Bujon me l'a dit, et on regardera passer notre voiture au bois, notre voiture où le cher amour dormira sous la mousseline et sous les dentelles. Et ils se diront: En voici

une qui aime bien son petit enfant ! Elle adorait le monde, mais du jour au lendemain elle a quitté le monde ; il n'y a plus pour elle que ce trésor souriant qu'elle nourrit de baisers et de caresses.

C'était encore un rôle, un jeu plutôt : leur misère est de passer toujours à côté de la vraie vie. Mais il y avait en tout cela un parfum de tendresse si profond et si exquis, elle m'aimait tant, elle croyait si bien à son rêve ! Jamais je ne me lassais de l'écouter.

Pourtant il m'arrivait, à l'heure même où elle évoquait cette riante idylle parisienne : la voiture-berceau, pleine de gaze et de mousseline, tournant autour du lac comme un spectacle ambulant, il m'arrivait de fuir en moi-même loin, bien loin de ces banalités fraîches, mais sèches comme les fleurs des fleuristes, et de rêver je ne sais où l'ombre d'un vrai bois dans une vraie campagne, avec une jeune mère qui portait tout bonnement son enfant dans ses bras.

Mon rêve mentait, car ma vision c'était Marie, et Marie appartenait à Dieu.

Louise devinait cela. Elle lisait en moi avant moi-même ; elle me savait par cœur si parfaitement qu'il lui arrivait de me révéler ma propre pensée par un geste d'impatience, par un sourire contraint, par une larme.

Elle avait foi en moi pour tout le reste, mais elle craignait la maison Le Compaignon comme le feu. Autrefois, quand la jalousie était chez elle à l'état naissant et vague, elle la laissait voir volontiers, main-

tenant elle s'en cachait; jamais plus elle ne prononçait le nom de Marie.

C'est que la peur avait grandi.

Je peux affirmer que j'étais de son parti, et que tous mes efforts allaient à chasser Marie de ma pensée. Comme le monde de Louise ne me plaisait pas et que je ne pouvais prendre sur moi de l'y suivre, je m'étais abonné à un cercle, où je tuais le temps.

Sans que j'eusse pu en donner le pourquoi, ma situation présente m'éloignait totalement de mes anciens travaux. L'étude me répugnait, et je ne savais plus penser. Je lisais les journaux, un goût de billard m'avait pris, j'essayai d'aimer les chevaux.

Ceux qui ne savaient pas combien j'étais heureux, auraient juré que je périssais de chagrin ou tout au moins d'ennui.

Mes visites à l'hôtel de la rue Saint-André-des-Arts étaient de plus en plus rares. Outre que je mettais une extrême honnêteté à ne rien faire qui pût contrarier Louise, j'étais fort loin de me trouver à l'aise chez mon ancien tuteur. La maison de M. J.-B. Le Compaignon avec tristement changé d'aspect; au lieu de la sérénité un peu sévère qui régnait autrefois dans ce vieux nid, on y ressentait une impression de gêne et de désarroi.

Quand j'arrivais, Lafond souriait avec mélancolie et me disait :

— Depuis que M. le comte est parti et que mademoiselle Hélène est devenue vicomtesse, la salle à

manger est large et longue. Voilà que mademoiselle Marie va s'en aller aussi au couvent. J'ai vu le temps où le logis était bien joyeux!

Je crois qu'il se trompait, le logis n'avait jamais été si joyeux que cela, mais maintenant le logis était lugubre. Mon oncle me recevait dans son cabinet et faisait de son mieux pour me cacher sa tristesse.

— Lancée! s'écriait-il, dès qu'il me voyait, en faisant allusion à la nouvelle vie d'Hélène : monde officiel. Faubourg Saint-Germain. Vogue. Toute vapeur. Excès.

Il se frottait les mains avec un gros soupir, et reprenait plus bas :

— Vicomte garçon agréable. Position brillante, mais précaire. Ici-bas, bonheur complet, utopie.

Dans les derniers temps que j'habitais l'hôtel, il parlait volontiers de prendre sa retraite, qu'il avait bien gagnée; j'eus le cœur serré une fois parce qu'il laissa échapper cet aveu :

— Idée changée. Repos bon pour les heureux.

Tante Minette me battait beaucoup plus froid que mon oncle, parce que, au fond, elle m'aimait bien davantage. Dans la maison entière il n'y avait pour moi qu'un franc sourire, c'était celui de Marie.

Je la trouvais presque toujours assise dans la chambre de mademoiselle de Monsupin et occupée à quelque travail d'aiguille. Rien dans son extérieur n'annonçait sa détermination d'entrer en religion; elle était mise avec une élégante simplicité; ses beaux cheveux

blonds étalaient encore sur son front toute leur richesse.

Je ne pouvais la voir sans être frappé de cette ressemblance qui existait entre elle et Louise. C'étaient les mêmes traits, avec des expressions de physionomie différentes. Louise restait enfant ; il y avait dans les yeux de Marie une bonté vaillante et candide qui pénétrait le cœur. C'était le regard d'un ange.

Elle avait beaucoup grandi, et sa taille s'était formée sans rien perdre de sa gracieuse souplesse. Je ne saurais la peindre parce qu'elle éblouit ma pensée, mais je ne veux pas que l'esprit du lecteur aille vers ces jeunes et jolies puritaines que la poésie anglaise éclaire d'un rayon de lune. Il y avait du soleil sur le front de Marie. Elle était gaie, elle était brillante, elle était femme.

Et au-dessus de tout cela planait une sorte d'autorité naïve.

On lui laissait une grande liberté depuis quelque temps ; elle sortait seule pour accomplir ses actes de dévotion et pour visiter les pauvres. J'aurai peut-être exprimé ma pensée en ajoutant ceci : l'idée n'essayait même pas de naître qu'un danger pût exister dans Paris pour cette enfant de dix-sept ans, belle comme l'amour, qui allait à toute heure où la charité l'appelait, sans autre protection que son auréole.

Vers la fin de mai, un soir, il y avait grande représentation chez la baronne. Louise devait jouer pour

la première fois le rôle de madame d'Ange, dans *le Demi-Monde*. C'était une tentative hardie et l'émotion la faisait toute pâle. Bujon, qui n'était pourtant pas bien sévère, ni même bien prudent, lui manifesta quelques craintes, comme je le sus plus tard ; mais elle le mena si vertement qu'il n'osa point me faire part de ses inquiétudes.

Je n'avais pas besoin de cela, une tristesse me serra le cœur quand elle fut partie. Je n'allai point à mon cercle, préférant errer au hasard dans les rues, comme cela m'arrivait très-souvent.

Je ne crois pas que j'eusse l'intention de rendre une visite à mon oncle. Il y avait longtemps déjà que je n'avais mis les pieds à l'hôtel. Je me trouvai, sans parti pris, dans la rue Saint-André-des-Arts, la main sur le bouton de la sonnette.

Tante Minette et M. J.-B. Le Compaignon étaient seuls dans le grand salon où jadis, à pareille heure, il y avait toujours nombreuse compagnie. La jeunesse attire ceux-là même qui ne sont plus jeunes ; depuis mon départ et le mariage d'Hélène, le vide s'était fait peu à peu dans la maison.

Lafond m'avait dit dans l'antichambre :

— Mademoiselle Marie s'est mise au lit avec un peu de fièvre. Quand ils ne l'ont pas, les soirées sont bien longues, et désormais ils ne l'auront plus guère.

Mon oncle et ma tante étaient assis à une table de tric-trac ; leur partie était achevée. Mon oncle portait

la tête haute comme toujours, mais il y avait sur ses traits une expression de dépit et de lassitude. Les joues de ma tante étaient écarlates.

— Le voilà justement! s'écria-t-elle en me voyant entrer; demandez-lui s'il est heureux!

Ceci était évidemment la suite d'une de ces querelles intimes qui naissent de l'abandon et du malheur. M. J,-B. Le Compaignon retenait à deux mains le masque de sérénité qui était autrefois sa gloire; mais tante Minette n'avait jamais eu de masque et parlait la bouche ouverte.

— Il ne s'agit pas de Marie, reprit-elle; Marie sera peut-être longtemps à mourir de chagrin, parce qu'elle s'est donnée à Dieu et aux pauvres; d'ailleurs il importe peu : celle-là n'avait pas la FORTUNE!

— Amertume! murmura mon oncle blessé. Excès.

Il prit en même temps la main que je lui tendais, mais tante Minette me repoussa au moment où j'allais l'embrasser.

— Toi, me dit-elle, tu as mauvais cœur. Ta sainte mère et ma pauvre sœur madame Le Compaignon qui t'aimait tant, ont bien fait de s'en aller pour ne pas te voir patauger tout au fond de ta vie de polichinelle avec mademoiselle Amourette!

Je fis un mouvement pour me retirer, mais M. J.-B. Le Compaignon posa bruyamment sa boîte d'or sur la table et dit avec toute son ancienne autorité retrouvée :

— Situation anormale, c'est vrai, mais excusée par mœurs de l'époque. Passion. Tempérament.

Il ajouta, en glissant vers mademoiselle de Monsupin un regard douloureux :

— Olivier maltraité ici pour la première fois.

D'un geste fanfaron tante Minette avança la main pour prendre la boîte d'or, mais elle ne l'ouvrit point et ses yeux se baissèrent. Je vis deux larmes qui tremblaient à ses yeux.

— J'ai tort, mon oncle, murmura-elle d'une voix changée ; voilà trente ans que nous vivons l'un près de l'autre et que nous nous aimons, je vous prie de me pardonner. Quant à Olivier, c'était un cher enfant autrefois, il me connaît, il sait bien que je n'ai point de haine dans le cœur contre cette pauvre jeune fille qu'on a jetée sur sa route pour notre malheur à tous.

— Dérivatif ! voulut dire mon oncle.

Ce ne fut pas une bonne idée. Tante Minette ouvrit les yeux tout ronds et se redressa dans son fauteuil comme une lionne.

— Voilà ce qui m'exaspère, s'écriait-elle, ce sont vos grands mots ! vous êtes comme les médecins. Ne vous souvenez-vous plus du temps où notre Olivier était si malade ? il y avait autour de lui une demi-douzaine de docteurs qui chantaient des grands mots et qui le laissaient mourir. Moi, je ne disais rien, mais je l'ai sauvé avec deux bouteilles d'eau de mélisse.

— Préparation utile, dit mon oncle d'un ton conciliant, débit considérable, ancienne renommée.

— Si on m'avait laissée mener les choses à ma fantaisie au lieu de parler latin ou chinois, poursuivit tante

Minette, qui était lancée, nous aurions deux jeunes ménages à la maison ; car, au fond, Hélène n'était pas plus méchante qu'une autre.

M. J.-B. Le Compaignon toussa.

— N'ayez pas peur que je sois trop sévère vis-à-vis d'Hélène, reprit tante Minette, elle est ma fille comme les deux autres sont mes enfants. Je ne suis bonne à rien, sinon à remplacer celles qui sont mortes et qui doivent avoir bien de la peine, si elles voient les choses de chez nous. J'aurais trouvé pour Hélène un parti honnête et convenable.

— Goûts aristocratiques ! objecta mon oncle.

— Voulez-vous parier, s'écria impétueusement tante Minette, que son vicomte de mari a déjà emprunté de l'argent à Olivier ?

Un sentiment d'horreur sincère se refléta sur le visage de M. J.-B. Le Compaignon.

Je m'empressai de faire un geste de dénégation, mais je dois ouvrir ici une parenthèse. Tante Minette se trompait : ce n'était pas seulement mon nouveau cousin M. le vicomte de Bucy qui avait eu la bonté de s'adresser à moi deux fois déjà pour de petits embarras d'argent ; j'avais reçu, la semaine précédente, la visite de mademoiselle Mathilde. Celle-ci était damée de manière ou d'autre, et faisait décidément tout ce qui concernait son état.

Quelques mois avaient suffi pour mettre madame la vicomtesse au pas de M. le vicomte. Ils allaient d'un train pareil, l'un à droite, l'autre à gauche.

— Vous avez fait son malheur, me dit mademoiselle Mathilde, c'est le dépit qui l'a jetée dans les bras de ce monstre d'homme. Nous parlons trop souvent de vous... Mais je ne suis pas chargée de vous dire tout cela.

Je lui demandai ce qu'elle était chargée de me dire et elle me fit aussitôt un récit qui ressemblait en petit, par certains côtés, à l'histoire du collier de la reine.

Il y avait des incidents très-romanesques. La conclusion était que cousine Hélène, pure comme le bleu des cieux, avait besoin de douze billets de mille francs pour parer aux suites d'une sotte affaire.

Tante Minette et mon oncle me regardaient tous deux ; le rouge m'avait monté au front.

— Tu fais bien de ne rien dire, don Quichotte ! murmura mademoiselle de Monsupin.

Mon oncle baissa les yeux et devint très-pâle.

— Prière de me donner le compte, prononça-t-il tout bas avec lenteur, et de ne pas recommencer.

Tante Minette apaisée lui jeta un regard de franche compassion. Cela le fit bondir intérieurement, et il fut évident pour moi qu'il allait prononcer un discours. Après avoir réfléchi quelques instants, il dit en effet d'une voix lente et sourde :

— Etre ou n'être pas, telle est la question. Ces paroles d'un poëte anglais, trop peu connu en France, ont plus de force dans l'original, mais j'en donne ici une traduction aussi exacte que possible, eu égard au

génie des deux langnes. Sous les apparences d'une affectueuse considération, les divers membres de notre famille ont toujours dissimulé quelque levain de jalousie. Hermine, vous ne pouvez le nier, car bien souvent vous m'avez mis en garde contre cela.

Il ne prononçait jamais ce nom d'Hermine que dans les occasions tout à fait oratoires. Aux heures simplement graves, il disait : mademoiselle de Monsupin.

Tante Minette, rendue à son humeur pacifique, approuva du bonnet ; mon oncle continua :

— Autre temps, autres mœurs ! j'ai accepté sans arrière-pensée ce qu'il y a de bon dans les principes de 89. Je ne ferai jamais rien pour rétablir le partage noble ni le droit d'aînesse, quoique la division des héritages ait amené, à mon sens, des résultats que je n'hésite point à qualifier de fâcheux.

Tante Minette avait pris l'attitude d'un auditoire résigné ; moi, j'éprouvais un certain soulagement à voir l'entretien tourner ainsi, contre toute espérance, vers la harangue.

— Quel était mon projet? reprit M. J.-B. Le Compaignon en éclaircissant sa voix ; avais-je l'intention de détruire en sous-œuvre les bienfaits peu nombreux mais certains d'une révolution dont j'ai toujours déploré les dévergondages? Non. Olivier était fils unique et il avait la fortune ; Hélène avait la fortune et elle était fille unique. Tous deux possédaient et possèdent encore un physique remarquablement avantageux, de l'intelligence et de l'instruction ; les conve-

nances d'âge entre eux étaient parfaites, et depuis leur enfance j'avais pris soin de les placer à table à côté l'un de l'autre.

— Hélène était à droite, murmura Minette, mais Marie était à gauche.

— Marie! répéta mon oncle avec un mouvement de colère ; qu'était Marie? prétendez-vous établir une comparaison entre cette pauvre enfant et ma fille Hélène?

— Non, repartit tante Minette, qui avait les yeux baissés, et qui secouait sa tête blanche : Hélène est de celles qu'on admire, Marie est de celles qu'on aime.

J'étais resté debout jusqu'alors, je fus obligé de m'asseoir; mon cœur battait à me faire perdre haleine.

Tante Minette glissa vers moi un regard inquiet et triomphant.

De ces sortes de choses M. J.-B. Le Compaignon ne voyait jamais rien. Il continua en reprenant le ton parlementaire :

— Gardons-nous d'égarer la discussion. Je rougis d'autant plus de ma vivacité, que Marie, la chère petite, est désormais le seul enfant qui nous reste.

— Et pour combien de temps? dit tout bas tante Minette.

— Pour peu de temps, je le sais trop, répondit mon oncle.

Il ajouta en réprimant un soupir :

— La maison sera bien seule quand nous n'aurons plus entre nous deux ce sourire angélique, mais enfin la raison est la raison : l'idée de marier Olivier avec Marie n'était venue à personne.

— Excepté à moi, interrompit tante Minette.

Elle ajouta en mettant sa main sur mon épaule :

— Et à lui.

J'affirme que je ne sentais en rien ce que ma situation pouvait avoir d'étrangement ridicule. Je souffrais plus qu'on ne peut l'exprimer. Dans toute la rigueur du terme, ces gens me marchaient sur le cœur.

Mon oncle fixait sur moi son regard stupéfait.

— Lui! répéta-t-il, mais il n'a jamais dit un mot! mais il voulait se faire prêtre! mais...

« Ah çà! ah çà! s'écria-t-il complétement révolté, veut-on me faire croire que je manque d'intelligence! Ce n'est pourtant pas par tendresse pour Marie que notre Olivier s'est épris follement de sa demoiselle Amourette! »

Tante Minette haussa les épaules et repartit :

— Vous ne savez rien, vous n'avez jamais rien su. Amourette et Marie se ressemblent comme deux gouttes d'eau, sans cela vous auriez eu beau tendre vos collets, Olivier ne s'y serait pas pris.

Mon oncle restait bouche béante. Tante Minette ajouta, brutale comme un vieil ange qu'elle était :

— Vous êtes cause qu'Amourette a été la première, et c'est énorme, parce que ce garçon-là est bête à force d'être bon!

Je raconte les choses telles qu'elles furent; je n'enlève rien, mais je n'ajoute rien non plus à l'incroyable inertie de mon rôle. On parlait ainsi près de moi comme si j'eusse été mort ou tout au moins paralysé.

Il y avait dans mon âme une lutte navrante. Tout ce que venait de dire tante Minette était l'exacte vérité, seulement elle ne pouvait pas deviner l'énergie de la passion qui s'agitait derrière mon grotesque silence.

J'eus enfin la force de me lever et je me dirigeai vers la porte, sans saluer, sans dire adieu à personne. J'allais comme un blessé qui a perdu tout son sang, je fus longtemps en chemin.

M. Le Compaignon avait essayé de me suivre, mais il était retombé sur son fauteuil.

Et tante Minette lui disait d'une voix entrecoupée :

— C'est la dernière heure! il ne reviendra plus jamais, et vous l'aurez tué, car il en mourra!

La poitrine du pauvre homme rendit un gémissement. Sa main était déjà sur le bouton de la porte.

— Et la fortune ira aux Choué, continua tante Minette, qui insistait avec une vaillance désespérée : s'il en reste! Savez-vous combien cette malheureuse lui a dépensé en moins de dix mois! Cela dépasse cent cinquante mille francs!

Le coup avait porté en plein cœur, cette fois; le fauteuil de mon oncle cria; son talon donna au parquet un choc sec, il s'écria d'une voix éclatante :

— Arrête, Olivier, je te l'ordonne !

Il n'eut pas de peine à me rejoindre et me serra dans ses bras, pris par un véritable élan de tendresse. Tout son corps tremblait.

— Ancien tuteur! me dit-il très-vite et avec une émotion *sui generis* qu'aucun homme de théâtre ne saurait copier. Chef de famille! Du haut du ciel approuvé, nanti, chargé d'un mandat général et spécial par ton père et par ta mère. Excès! Démence! Insanité! Cent cinquante mille francs en moins de dix mois!

Je crois que ma pauvre Louise, par son économie, avait un peu outre-passé ce chiffre.

Mais j'étais bien loin de songer à cela, et je dis à mon oncle :

— J'ai besoin d'air.

Je me sentais prêt à défaillir.

— Parlez! parlez donc! s'écria tante Minette qui secouait frénétiquement le bras de M. Le Compaignon.

Celui-ci était au comble de l'agitation.

— Courant d'air, balbutia-t-il en montrant la porte ouverte, transpiration abondante, danger.

Tante Minette parvint à me repousser vers l'intérieur de la chambre et ferma la porte.

M. J.-B. Le Compaignon essuya la sueur de son front et reprit avec plus de calme :

— Choix entre deux excès ! Part faite au feu pour la seconde fois : remède héroïque. Consentement formel donné à ce mariage ! .

— Oh! vous êtes bon! s'écria tante Minette.

— Entends-tu? reprit-elle en me saisissant à son tour dans ses bras, comprends-tu? on te donne la main de Marie!

Comme je ne répondais pas, elle ajouta folle des terreurs qui la prenaient au milieu de sa joie :

— Si tu refusais, je te maudirais!

Elle n'était pas assez forte pour me soutenir, et je tombai comme une masse sur le parquet.

Ils m'ont dit depuis qu'en tombant j'avais murmuré le nom de Louise et le mot : Jamais!

XVIII

MARIE

Je rentrai tard. J'étais resté plus de deux heures étendu sur un canapé dans le salon de l'hôtel Le Compaignon. Ce fut Lafond qui me reconduisit chez moi dans le coupé de mon oncle.

Au moment de la séparation, mon oncle, tante Minette et moi, nous n'avions pas échangé une parole.

Avant même de franchir la porte de notre maison, je vis qu'il était arrivé quelque chose : des lumières allaient et venaient aux fenêtres.

La concierge me dit que Louise était rentrée depuis déjà longtemps, avec deux dames, qu'elle s'était couchée tout de suite et qu'on avait envoyé chercher le docteur.

J'étais encore très-ébranlé, ma tête me faisait mal et mes jambes chancelaient. Je montai l'escalier aussi vite que je pus, en m'aidant de la rampe. La pensée

de Marie, qui était partout en moi, me faisait horreur comme si c'eût été un sacrilége.

Et je me souvenais de cette soirée heureuse où Louise m'avait dit au milieu de nos premières joies : Je mourrai toute jeune.

J'avais le cœur serré jusqu'à l'angoisse.

En approchant de la chambre de Louise, j'entendis cependant qu'on riait et qu'on causait.

J'ouvris la porte. Louise était sur son lit, un peu pâle, mais les yeux brillants. Madame de Lignoux et mademoiselle Falbalas, toutes deux en grande toilette, lui tenaient compagnie. Bujon était assis au pied du lit.

— Un succès fou ! s'écria Falbalas en m'apercevant.

— Un triomphe, plutôt ! enchérit madame de Lignoux. Ah ! sans cet accident, quelle belle soirée !

— Quel accident ? balbutiai-je.

— Ce pauvre Olivier ! dit Louise, il est plus défait que moi. On m'aime donc encore un peu ? ajouta-t-elle en nouant ses mains autour de mon cou. Rassure-toi, va, Bujon assure que ce ne sera rien.

— Rien de rien ! s'écrièrent en même temps les deux dames.

Bujon, qui était un peu somnolent, dit :

— Le crachement de sang a été plus fort qu'à l'ordinaire, voilà tout.

Le poids que j'avais sur le cœur me revint plus lourd.

— Nous pouvons nous en aller maintenant, dit madame de Lignoux.

Falbalas remettait son mantelet.

Elles embrassèrent Louise toutes deux. Pendant que je les accompagnais jusqu'à la porte, madame de Lignoux me glissa à l'oreille avec une grande affectation de mystère :

— Il ne faut pas l'abandonner comme cela ; elle est bien délicate !

Et Falbalas ajouta :

— C'est sa rage de jouer la comédie ! nous reviendrons la voir.

Quand je me retournai vers Louise, Bujon avait son chapeau à la main.

— On me fera prévenir s'il survient quelque chose, disait-il ; vous resterez au lit demain toute la journée.

— C'est donc grave ? demanda Louise avec un peu d'effroi.

Bujon haussa les épaules.

— Rhume négligé ! grommela-t-il.

Il sortit et je le suivis.

— Pourquoi avez-vous négligé ce rhume ? demandai-je sévèrement.

— Monsieur le comte, me répondit-il, je ne suis pas Voltaire, mais je connais mon état. Il n'y a pas plus de rhume que sur ma main, c'est une congestion aux poumons.

« D'autres vous chanteraient les litanies des docteurs

en jabot : le soleil du Midi, Nice ou les eaux des Pyrénées ; mais moi je dis toujours la vérité aux familles. Il faut ici des soins exceptionnels ; dès demain, je lâche Port-Créteil, et je prends un appartement dans le quartier, si vous ne préférez me donner une chambre à l'hôtel. »

La voix impatiente de Louise m'appela.

— Que t'a-t-il dit, ce Bujon? demanda-t-elle avant même que j'eusse repassé le seuil.

Je n'ai jamais brillé par la présence d'esprit, mais en ce moment j'étais tellement troublé, que je m'embarrassai dans une réponse tout à fait maladroite.

— Des précautions? dit-elle reprenant mes paroles; beaucoup de précautions! je suis donc en danger?

Elle était de celles qu'on peut tuer d'un mot. Ses traits se décomposèrent brusquement, tandis qu'elle murmurait :

— J'étais trop heureuse et je savais bien que cela ne pouvait pas durer longtemps!

Le mot grossesse me vint aux lèvres par un bienheureux hasard.

— Ah! fit-elle ressuscitée tout à coup, c'est pour l'enfant, les précautions? j'en prendrai tant qu'on voudra, Olivier chéri, et, si c'est un garçon, il s'appellera Olivier, n'est-ce pas? Tu m'as fait peur! ce serait mourir deux fois que de te quitter. Ce Bujon me déplaît, je ne sais pas comment il fait pour être insolent à plat ventre. Viens que je te dise.

Elle s'était mise sur son séant. La pétulance de ses

mouvements agitait ses cheveux dénoués, qui ruisselaient en ondes dorées autour de son visage exquis.

Elle reprit au milieu d'un véritable déluge de caresses :

— Comme nous l'aimerons ! Moi, d'abord, j'en deviendrai folle ! S'il faut renoncer au monde pour notre petit Olivier, j'y renoncerai, quoique ce soit bien dommage, va ! elles ne t'ont pas dit tout l'effet que j'ai produit ce soir ; les femmes en étaient blêmes, et les hommes... je suis si contente quand on m'admire ! cela me rapproche de toi, cela t'excuse de m'aimer...

Elle me ferma la bouche d'un baiser, parce que j'allais protester.

— Après cela, continua-t-elle en faisant sa moue d'enfant, suppliante et délicieuse, ce sera peut-être une petite Louise. Est-ce que tu en serais trop fâché ? Je sais bien où je la mettrai en pension ; j'ai été une fois aux Oiseaux voir une de mes petites amies : voilà de bonnes religieuses ! Mais tu plaisantes ! est-ce qu'elle nous quittera ? avec de l'économie, une institutrice ne coûte pas plus cher que le couvent.

Puis avec une volubilité soudaine :

— Écoute, s'écria-t-elle, tu n'as jamais vu rien de pareil, ce n'était pas un succès, c'était une folie ! Il me semblait que ces messieurs avaient chacun trois ou quatre paires de mains pour applaudir ! Et toutes ces dames étaient vertes de jalousie. Quel vilain défaut, Olivier bien-aimé ! Excepté pourtant la grosse madame Beauchamp, qui était nacarat, pourpre et

capucine, comme tout un bouquet de pivoines. Veux-tu parier que cette femme-là s'en ira d'apoplexie? Ils disaient tous : « C'est Rose Chéri, c'est Rose Chéri; mais Rose Chéri n'était pas jolie, et celle-ci est un amour! » Et toutes les lèvres de femmes de se pincer, il fallait voir! « Mais Rose Chéri n'était plus jeune et celle-ci est la jeunesse même! » Et les éventails de ces dames d'aller, d'aller comme des ailes de moulin à vent! « Mais Rose Chéri avait-elle cette voix si pénétrante, ce regard si fin, si doux, ce sourire?... » Enfin, que veux-tu que je te dise? J'entendais tout cela, et tout cela me montait au cerveau; je crois bien que j'ai été malade à force de plaisir.

Elle riait, mais elle était toute frémissante, j'avais les lèvres sur son front et j'essayais de la calmer. Elle me repoussa d'un violent mouvement et dit avec exaltation :

— Tu verras! il faudra bien que tu voies! après mes couches, nous donnerons notre grande fête d'été, et je jouerai *la Dame aux Camélias*.

Elle s'interrompit pour ajouter en baissant les yeux :

— A moins que... ah! c'est moi qui aimerais bien nourrir mon petit enfant! Ne dis pas non, Olivier chéri, tu vois bien que je ne tousse plus.

Sa tête un peu pâlie retomba sur l'oreiller.

— Vers la fin du quatrième acte, dit-elle, dans ma scène avec Olivier de Jalin, j'ai senti que les applaudissements m'enveloppaient et m'éblouissaient comme

un vertige. Je ne saurais dire à quel moment j'ai toussé, mais je me souviens bien d'avoir porté mon mouchoir à mes lèvres qui étaient humides ; il y a eu un cri, les hommes sont devenus pâles à leur tour, et il m'a semblé lire dans le regard des femmes un curiosité sauvage. J'ai regardé mon mouchoir, il avait une grande tache rouge. Après cela, je ne me rappelle plus rien.

Elle souriait toujours, ses yeux étaient fermés, et les perles de sa bouche éclataient entre ses lèvres à demi ouvertes.

— C'est dommage, murmura-t-elle bercée déjà par le sommeil qui venait, tout Paris serait venu chez nous pour la *Dame aux Camélias*. Mes calculs étaient faits, j'avais changé l'hôtel en paradis, mais tu aurais été bien étonné de mon économie... Eh bien, c'est encore plus joli d'être mère; je nourrirai notre petit Olivier.

Elle dormait dans son sourire.

Son sommeil fut d'abord tranquille; je m'assoupis un instant dans un fauteuil auprès de son lit, et je la vis en rêve avec un petit enfant entre les bras, mais je m'éveillai en sursaut parce qu'elle avait le costume des sœurs de Charité.

Vers le matin, la fièvre la reprit, ce fut un accès de peu de durée.

— Je ne veux pas qu'on renvoie ce pauvre Bujon, me dit-elle; mais je ne ferai plus ses remèdes, et il me faut un vrai médecin.

J'avais réfléchi justement une bonne partie de la nuit au moyen d'avoir une consultation sans l'effrayer.

— Il faut mettre la chose au concours, répondis-je.

Elle me regarda, curieuse, et murmura :

— Je ne suis pas bien malade puisque tu plaisantes.

— Certes, tu n'es pas bien malade, mais mon idée n'en est pas moins bonne. Je vais t'amener quatre ou cinq des meilleurs médecins de Paris, sous prétexte d'examiner ton état, et tu les examineras toi-même, pour choisir celui qui te plaira le mieux.

Elle battit des mains, trouvant l'idée excellente, et je sortis pour mettre mon projet à exécution.

En rentrant, je la trouvai fort abattue. Par suite d'un cancan de concierge à femme de chambre, elle avait appris que j'étais rentré, la veille, dans la voiture de M. Le Compaignon.

— Je comprends pourquoi ces dames ont toujours de méchants sourires quand elles me parlent de toi, me dit-elle ; je comprends pourquoi tu ne veux jamais m'accompagner dans le monde : tes soirées sont prises ailleurs.

Elle parlait ainsi doucement, et de grosses larmes roulaient sur sa joue.

— Je me souviens du portrait photographié qui était dans l'album, là-bas, à Port-Créteil, dit-elle encore; elle est bien plus belle que moi et c'est une

sainte, à ce qu'il paraît. Je me souviens aussi de l'écho qui me renvoya un soir ce nom de Marie. Quand nous ne mourons pas assez vite, nous autres, nous finissons bien malheureuses. J'espère que je n'aurai pas le temps de trop souffrir.

J'eus beau me disculper et lui prouver jusqu'à l'évidence l'injustice de ses soupçons : elle garda son découragement morne jusqu'à l'arrivée de nos médecins. Je leur avais donné rendez-vous à la même heure. C'était non-seulement sans exception des praticiens d'un haut mérite, mais c'étaient aussi des hommes du monde à qui j'avais fait la leçon et qui se prêtèrent de très-bonne grâce à leur rôle.

Ma pauvre Louise joua encore une fois la comédie ; elle se laissa examiner, ausculter avec l'espiègle complaisance des enfants qui croient faire une niche. Je puis affirmer qu'elle ne s'occupait pas du tout de son état, ne songeant qu'à opérer un choix intelligent entre tous ces docteurs également aimables.

A la fin de la séance, elle était gaie comme pinson.

— Me voilà bien embarrassée, me dit-elle dès que nous fûmes seuls, si ce n'était la raison d'économie, je les prendrais tous, quitte à mettre leurs ordonnances avec celles de Bujon.

— Vont-ils te faire leurs rapports par écrit? ajouta-t-elle en riant de bon cœur. Tu me les montreras : je parie qu'il n'y en aura pas deux qui se ressemblent !

Je promis de lui communiquer les rapports ; c'était, en somme, chose aisée : il ne s'agissait que de mettre

une fois de plus la complaisance de nos docteurs à contribution.

Je choisis pour cela l'heure des visites, qui furent, ce jour-là, extrêmement nombreuses. De deux à cinq, la chambre à coucher de Louise ne désemplit pas de fraîches toilettes et d'habits noirs. Le salon entier de la baronne y passa et on fut obligé de refuser du monde.

Louise eut un vrai succès de malade. On s'extasia sur le goût de son ameublement, et l'élégance de son déshabillé gagna tous les suffrages. Bonne journée : chacun promit de revenir.

Pendant cela, je faisais le tour de mes médecins. J'entrai chez le premier avec une inquiétude mêlée d'espérance ; je sortis de chez le dernier en proie à un découragement profond.

Les prévisions de Louise ne s'étaient pas justifiées, les membres de cette consultation prise si joyeusement étaient unanimes : il y avait maladie de poitrine, déjà fort avancée, qui se compliquait d'une affection du cœur.

Les avis étaient partagés seulement quant au mode de médication. Quelques-uns recommandaient le climat de l'Italie, non point pour obtenir une guérison impossible, mais pour prolonger de quelques mois peut-être cette chère existence qui allait s'éteignant. La plupart, au contraire, avaient frayeur de l'effet que pourrait produire l'annonce d'un tel voyage.

— L'Italie, me dit un jeune docteur, M. Gérard,

qui est maintenant un prince de la science, l'Italie est tellement connue pour le lieu où l'on envoie mourir les phthisiques, que son nom seul effraye le malade.

« Il faut que cette charmante enfant soit entourée de visages gais, qu'on éloigne d'elle l'ombre même d'une inquiétude. Rester auprès d'elle toujours serait un danger, parce que cette assiduité lui donnerait à penser ; l'abandonner serait un crime. »

En me reconduisant, le docteur Gérard me serra la main et ajouta :

— Elle peut vivre encore une ou deux années, comme aussi le terme peut être beaucoup plus prochain. Il est rare que le dénoûment arrive pendant la période de la grossesse.

« Elle souffrira peu, vous la verrez s'éteindre dans vos bras quelque jour où un mieux apparent vous aura donné de l'espoir, ou bien, après l'avoir quittée un soir souriante, le lendemain matin vous ne la retrouverez plus. »

Ceci se passait rue de Bellechasse. Je traversai la Seine en me traînant le long du parapet, et je m'assis sur un banc des Tuileries où les enfants firent cercle autour de moi pour me voir pleurer.

Je restai là un peu de temps, vaincu par une douleur sans bornes. Mon cœur se déchirait; je me disais : Je ne la verrai pas morte, je m'en irai avant elle, je n'aurai même pas besoin de me tuer !

Tout à coup je me levai et je pris ma course vers la

grille qui mène à Saint-Roch. Il y avait plusieurs mois que je n'étais entré dans une église ; je gagnai la chapelle de la Vierge, et je m'agenouillai sur les dalles, dans un coin.

Toutes les églises sont les mêmes pour l'humble et sincère piété ; pour les gens comme moi, demi-savants, demi-rêveurs, il y a des églises qui attendrissent, d'autres qui glacent. Je voulais parler à Dieu, et surtout à ma mère qui était ma meilleure protection auprès de Dieu ; mais le décor de l'autel me gênait : cela me semblait impie, et ces lourds rayons de cuivre perçant des nuages de carton m'empêchaient de prier.

Pour prier il me fallut fermer les yeux et revenir par la pensée à mon ancienne paroisse, cette douce, cette noble église Saint-Severin, qui fut bâtie par un chrétien à l'âge où l'on croyait, et qui est elle-même une prière.

Je fis un vœu ; il me sembla que le ciel ne l'écoutait pas. J'allai à la sacristie, où je commandai des prières et des messes. J'étais peut-être plus calme, mais j'étais plus triste et il y avait du froid dans mes veines quand je donnai mon aumône, en sortant, à la pauvre aveugle qui est sous la petite porte de la rue Saint-Roch. Je lui dis sans savoir que je parlais :

— Je n'espère plus.

Elle me répondit, car elle était sourde aussi :

— Dieu vous le rende !

Je me pris à envier le sort de cette malheureuse qui végétait sans entendre ni voir.

Il fallait sourire pourtant et se faire un visage heureux pour revenir auprès de Louise. Je préparai en chemin bien des mensonges pour remplacer le désolant arrêt des médecins.

— Je t'ai attendu pour dîner, me dit Louise, j'ai une faim de loup. Cela va nous faire de l'économie, sais-tu, car il paraît que je vais rester du temps au lit, peut-être jusqu'à mes couches. C'est tout bonnement un accident de grossesse. Madame Beauchamp m'a amené son médecin, qui a soigné la reine de Portugal; il est venu trois autres docteurs qui étaient à la soirée de la baronne, et qui m'avaient bien applaudie. Je sais d'avance tout ce que t'ont dit ces messieurs de ce matin.

On mit la table à son chevet et elle mangea de bon appétit.

— J'ai déjà causé avec ma couturière, me dit-elle au dessert; je veux être très-simple, mais il ne faut pourtant pas que je te fasse honte. C'est plutôt une affaire de lingerie: batistes brodées, dentelles et guipures, et tout cela peut resservir. Je recevrai tous les jours en échelonnant nos connaissances, pour que ma chambre ne soit jamais encombrée. Aujourd'hui, c'était une cohue. Tout est arrangé, j'ai choisi le soir pour que tu aies ta liberté. Le matin, nous causerons, l'après-midi tu me tiendras compagnie quand je n'aurai personne, mais après dîner, tu iras à ton cercle: c'est décidé.

Les médecins se trompent souvent et la jeunesse combat si vaillamment ! j'avais beau regarder Louise, sauf le cercle de charmante pâleur qui entourait ses yeux et l'éclat un peu trop vif de ses pommettes, il n'y avait rien en elle que fraîcheur et santé apparente.

Il m'arrivait dans la même minute d'être navré et d'avoir des élans de fougueuse espérance.

Vers neuf heures, ses paupières battirent comme celles des petits enfants qui veulent éloigner le sommeil.

Elle m'attira tout contre elle et murmura dans un baiser :

— J'ai été bien gentille, je ne t'ai pas parlé de la rue Saint-André-des-Arts.

« Je n'ai peur que de cela, reprit-elle. Olivier chéri, promets-moi que tu n'y retourneras plus jamais. »

Elle s'endormit comme la veille, les mains dans mes mains. Je restai là, écoutant le souffle paisible qui passait entre ses lèvres, et quand le jour parut, je contemplais encore son souriant sommeil.

Jamais, oh ! jamais, je ne l'avais si bien aimée !

Pendant huit ou dix jours, ce fut chez nous une affluence continuelle de visiteurs ; on eût dit que la mode était à cela, la chambre à coucher ne désemplissait pas.

Louise était bien fière de ce concours, mais elle affectait de s'en fatiguer, et disait volontiers : Quand donc me donnera-t-on un peu de repos?

Le repos arriva plus vite qu'elle ne le pensait, les réceptions quotidiennes de Louise s'étaient placées d'elles-mêmes sur un pied trop brillant ; sa chambre aurait pu passer pour une petite succursale du bois. Dans de pareilles conditions, les femmes d'un certain monde n'aiment point à montrer deux fois la même robe, et quand nos bonnes amies eurent épuisé le jeu de leurs toilettes courantes, la presse se ralentit.

Madame Beauchamp seule, qui était sincèrement millionnaire, aurait pu continuer la lutte sans vider de sitôt ses armoires ; mais malgré son hôtel, ses chevaux, ses diamants et son château Renaissance, elle n'était pas du tout tête de colonne : elle suivait le monde, comme on dit à la foire.

Madame de Lignoux, la baronne et Falbalas restèrent les dernières pour constater la solitude qui se faisait.

Cette Falbalas était spécialement douée pour donner le coup de pied de l'âne.

— Ma bonne petite, dit-elle un soir à Louise, te voilà bien au dépourvu. Tu comprends que ces dames ont été blessées par la conduite de ton M. le comte ; il fait le fier, il ne se montre jamais, c'est malhonnête. Tu dois t'ennuyer comme une morte maintenant ; veux-tu que je t'amène ma sœur?

La sœur de Falbalas était la Robergeonne. Falbalas fut consignée à notre porte, et Louise déclara qu'elle ne recevrait plus.

Je voulus alors lui donner mes soirées, et ce n'était

pas un grand sacrifice, car le cercle avait peu d'attraits pour moi ; mais elle repoussa mes offres, disant :

— Tu te trompes bien si tu crois que je regrette ces gens-là. Au premier bal que je donnerai après mes couches, tu les verras encombrer nos salons. Je ne m'ennuie pas du tout. Catulat vient me voir quand il a besoin d'argent, Bujon a repris ses visites, et j'ai madame Marguerite.

C'était la première fois que j'entendais parler de madame Marguerite. Louise prévint mes questions.

— Ah ! voilà ! fit-elle. Celle-là ne venait guère du temps des autres, mais maintenant que je suis seule, je la vois presque tous les soirs, et à elle seule, elle vaut mieux que toutes les autres. C'est une fée. Avec elle on ne s'ennuie jamais, et quand elle s'en va, on reste consolé.

Elle s'interrompit pour ajouter :

— Il m'arrive d'avoir des idées noires dès que tu n'es pas là. J'ai fait venir une fois le vicaire. Tu sais que j'ai été élevée au couvent, et, quand je ne dors pas la nuit, j'ai peur d'avoir offensé Dieu en t'empêchant de te faire prêtre, mais le vicaire m'a dit tout de suite qu'il fallait te quitter, et je ne veux pas qu'il revienne.

— Tu ne m'as jamais parlé de tout cela, murmurai-je.

— Non, parce que toi aussi tu as été élevé dans des idées de religion, et pour nous convertir il faudrait nous séparer... ou nous marier.

Elle me mit la main sur la bouche.

— Tais-toi, fit-elle, tu m'as demandé si je voulais être ta femme avant même qu'il fût question de notre enfant. Tu es un bon, tu es un cher cœur, et si tu savais comme je t'aime...!

Elle s'interrompit encore une fois et reprit avec pétulance :

— Mais nous y reviendrons. Madame Marguerite est plus pieuse que le vicaire, et pourtant elle ne m'a jamais conseillé de te quitter. Je disais tout à l'heure : c'est une fée, c'est un ange plutôt! On ne peut rien imaginer de meilleur, de plus doux qu'elle. Sa pensée va toujours vers Dieu et vers ceux qui souffrent, mais ne crois pas qu'elle soit triste, ou pédante, ou sermonneuse; on rit avec elle tant qu'on veut, et quand elle est là, je ne trouve jamais le loisir de songer à mes peines.

J'essayai de rire et je dis :

— Tu as donc des peines, chérie?

— L'écho, prononça-t-elle tout bas, et le portrait.

Son doigt me fit une menace caressante et elle ajouta :

— Pourquoi m'avez-vous caché qu'elle allait se faire religieuse, monsieur?

« Est-ce que je pourrais la haïr! s'écria-t-elle, son émotion éclatant à l'improviste : moi qui lui ai pris son bien, moi qui suis heureuse du bonheur qu'elle n'a plus! J'avais pourtant bien promis à madame Marguerite de ne jamais te parler de ces choses. Sais-je

pourquoi je lui ai tout dit? pourquoi elle m'a arraché des secrets que je ne confierais pas à toi-même, toi qui es tout mon cœur? Mon Dieu, figure-toi, je ne la connais pas. Un jour Pélage entra pendant que j'étais seule et me dit : Il y a en bas madame Marguerite qui vient demander pour les pauvres. Je la fis entrer, je lui donnai, nous causâmes. Par la voix elle me parut très-jeune, j'aurais juré qu'elle était très-jolie, mais je ne la vis point, ce jour-là, pas plus que je ne l'ai vue depuis : elle a toujours un voile noir très-épais qui va bien avec sa mise sévère et qui semble être une partie d'elle-même. Derrière ce voile j'ai entrevu des lèvres roses, des yeux brillants, mais Bujon dit qu'on ne se cache pas ainsi pour le roi de Prusse et qu'il y a de cruelles maladies. Quelles maladies? Le nez rouge comme Catulat? la couperose comme Robergeonne ou madame Beauchamp? C'est possible, mais alors ça lui vient de bonne heure... Moi, je croirais plutôt à une brûlure. Au couvent, nous avions une petite qui était tombée dans le feu et qui avait un voile tout pareil.

Elle s'arrêta pour respirer.

— Mais qui est cette madame Marguerite? demandai-je.

— Oh! fit-elle, tu sais si je suis prudente! (c'était comme pour l'économie) tu penses bien que j'ai fait prendre des renseignements.

— Par qui?

— Par Pélage. C'est une voisine : elle demeure dans

le quartier; elle n'est ni riche ni pauvre; elle a donné sa vie entière aux malheureux. Si tu restais avec moi le soir, elle ne viendrait plus, car elle est sauvage comme une biche et dès qu'on annonce quelqu'un elle se sauve.

— Et tu aimes mieux la voir que moi?

— Le soir, oui, me répondit-elle.

Elle ajouta, en fixant sur moi ses grands yeux :

— Il n'y a que toi pour moi sur la terre, mais...

Elle n'acheva pas et je pris un livre qui était à son chevet pour rompre l'entretien, parce que je voyais venir l'idée de mort prochaine.

Le livre était l'*Imitation de Jésus-Christ*, et je ne pus retenir un geste de surprise.

Ce geste la fit sourire tristement. Elle y répondit tout bas :

— Quand je suis toute seule, le livre est froid, je ne le comprends pas bien ; mais quand elle est là, le livre me pénètre l'âme, et j'espère.

Il ne faut point oublier que les choses de la religion avaient été ma vie. En regagnant mon appartement, je songeais à cette jeune femme, madame Marguerite, qu'un grand malheur avait vouée sans doute au soulagement de ceux qui souffrent. A mon insu, ma pensée glissa sur cette pente dangereuse qui me conduisait droit à Marie.

Je ne savais plus prier. J'étais soutenu seulement par une sorte de probité stoïque, et tout au fond de

ma détresse, je me sentais récompensé vaguement par la conscience de mon dévouement absolu.

Je n'ai jamais bien su ce que Bujon entendait par ce mot *cafard*, qu'il m'appliquait autrefois si généreusement. Je ne me souviens point d'avoir essayé de tromper qui que ce soit, et j'ai rarement réussi à me tromper moi-même.

Cependant les jours et les semaines passaient. L'état de Louise semblait s'améliorer; sa grossesse était heureuse, et je commençais à espérer que les médecins avaient mal jugé sa maladie.

Vers le milieu du mois d'août, elle mit au monde un enfant du sexe féminin qu'on baptisa sous le nom de Louise.

Je me sentis plus fort auprès de ce berceau.

Avais-je donc besoin d'un appui contre moi-même? j'éprouvai un contentement mêlé de sécurité à mesurer la force du lien nouveau qui m'attachait à Louise.

Ses couches avaient été particulièrement favorables; elles avaient eu lieu presque sans travail.

Mais, le troisième jour, la fièvre se déclara avec une violence d'autant plus inquiétante que le lait ne montait pas.

Le soir, elle me supplia de sortir comme à l'ordinaire. Pendant mon absence, elle eut un vomissement de sang.

A mon retour, le docteur Gérard me dit :

— La crise est passée, mais il lui reste une grande agitation. Cette jeune femme qui la soigne, madame Marguerite, va partir pour un long voyage. C'est fâcheux ; il faudrait tâcher de la retenir.

XIX

AMOURETTE ET MARIE

A dater de ce jour, la santé de Louise déclina lentement, on pourrait dire imperceptiblement. Tant que sa tête reposait sur l'oreiller, elle n'était pas du tout changée; elle n'avait point de crise et ne prenait un peu de pâleur que quand il lui fallait se mettre sur son séant.

L'enfant venait bien; son berceau ne quittait point le chevet de sa mère.

Notre vie allait selon le programme qué Louise avait tracé elle-même; ces heures de la matinée que je passais près d'elle m'étaient de plus en plus chères. Il lui arrivait très-rarement de faire allusion à sa nouvelle amie madame Marguerite. Elle ne me parla qu'une fois de l'intention où était cette dernière d'accomplir un long voyage.

Elle me dit ce jour-là :

— Sais-je pourquoi je n'aime pas t'entretenir d'elle? avec elle je ne parle que de toi. J'ignore où elle va, mais c'est loin, très-loin, et j'ai peur de la perdre pour toujours.

Je n'interrogeais plus les médecins, sinon au sujet de l'enfant. A la maison, je faisais de mon mieux pour paraître gai, mais aussitôt que je quittais Louise, ma tristesse était mortelle.

Vers la fin de septembre un mieux subit se déclara. Je vis encore une fois Louise avec son radieux sourire. Elle se commanda une toilette de convalescente et reparla d'économie. Un matin, à l'heure du déjeuner, je la trouvai levée, et elle put faire la moitié du chemin pour venir dans mes bras.

Ce fut elle-même qui me dit :

— Je vais bientôt sortir, mais voici l'automne et il me faudrait du soleil : si nous allions chercher le soleil en Italie?

Comme je ne répondais pas tout de suite, elle reprit gaiement :

— Là-bas je ne craindrais plus la rue Saint-André-des-Arts...

Elle s'interrompit pour ajouter :

— Oh! je sais bien que tu as tenu religieusement ta promesse, j'ai des espions. Depuis mon accident chez la baronne, tu n'as pas approché l'hôtel de M. Le Compaignon ; mais que veux-tu? c'est plus fort que moi, j'ai toujours peur.

Il fut convenu que nous partirions pour l'Italie.

— Comme cela, me dit Louise, l'absence de Marguerite me sera moins sensible. Ici tu ne peux pas t'imaginer combien elle me manquerait; mais là-bas, dans ces beaux pays où tout sera nouveau pour nous, je n'aurai plus besoin de t'envoyer au cercle. Nous resterons ensemble toujours, toujours, comme autrefois.

L'idée de ce voyage me causait une joie douloureuse ; j'en ressentais le besoin pour moi, presque autant que pour ma pauvre Louise.

Paris ne me valait rien.

J'étais parvenu, il est vrai, à détourner ma pensée de Marie; du moins, je le croyais sincèrement; je fermais les yeux de mon esprit pour ne jamais voir son image, mais il y avait une voie indirecte par laquelle son souvenir rentrait en moi, malgré moi : Je savais que l'instant approchait où elle allait prendre l'habit de novice, et je comptais les jours.

Je savais aussi que Pélage, qui était devenu mon valet de chambre, allait très-souvent à l'hôtel Le Compaignon. Dois-je me vanter de ne l'avoir jamais interrogé une seule fois? ou dois-je m'accuser de l'épuisant effort que je dépensais à garder cette réserve?

Pélage était resté fort attaché aux Le Compaignon, mais, d'autre part, il adorait Louise comme tous les gens de notre maison. C'était à lui que Louise faisait allusion quand elle disait : « Moi aussi, j'ai mes espions. »

Nos préparatifs étaient presque achevés. Louise avait fixé le départ au 30 septembre ; la veille de ce jour, madame Marguerite devait lui faire ses adieux.

Cette date marquait dans ma vie depuis bien longtemps : c'était le 30 septembre que Marie entrait au couvent.

Le 28 au matin, en disposant mes habits, Pélage me dit d'un air embarrassé :

— Monsieur fait bien ses compliments à M. le comte. Comme l'hôtel va être vendu, Monsieur fait demander à M. le comte s'il n'a rien à prendre dans son ancien appartement.

Pour Pélage, « Monsieur » était toujours mon oncle Le Compaignon.

Je fus du temps avant de répondre, j'étais étonné et troublé.

— L'hôtel vendu ! m'écriai-je à la fin, est-ce bien possible ?

La voix de Pélage tremblait un peu quand il répliqua :

— C'est si grand maintenant, que monsieur et la tante vont rester tout seuls ! Il y a bien de la tristesse là dedans, allez, monsieur le comte. Et puis, je ne dirais pas cela à tout le monde : madame le vicomtesse et son mari ont dépensé beaucoup d'argent.

— Il y a si peu de temps !... m'écriai-je.

— Oui, reprit Pélage, mais M. Cramayet parle que le vicomte jouait à la Bourse et sa dame aussi.

Pélage me tendit mon pantalon et ajouta en baissant la voix :

— Monsieur a dit que M. le comte avait des livres et des papiers dans le chambre du second étage sur la rue du Paon. M. le comte sera libre d'y monter sans voir son oncle ni sa tante.

Je le renvoyai du geste, et il s'en alla en murmurant :

— Je prie M. le comte de me pardonner, ce sont les propres paroles de Monsieur.

Louise était gaie, ce matin, à faire plaisir. Elle avait retrouvé sa pétulance enfantine ; elle s'agitait dans un rayon de soleil qui traversait le désordre luxueux de sa chambre à coucher. Le temps était superbe. Par la fenêtre ouverte le jardin envoyait le parfum des fleurs et la chanson des oiseaux.

La maison s'emplissait de couturières, de modistes, de fournisseurs de toute sorte, et les préparatifs s'achevaient au milieu d'un désordre bruyant.

— C'est de mettre de l'économie dans tout cela, me dit Louise. Je veux te gagner cent louis sur le voyage, mais va-t'en, tu me gênes ; si tu restes, nous n'en finirons jamais.

Je passai une journée vide et fiévreuse. Jusqu'au soir, j'errai sous les grands chênes qui sont au bois de Boulogne, non loin de la mare d'Auteuil. Je ne me

souviens pas d'avoir jamais eu à traverser des heures plus longues.

Vers la brune je redescendis à Paris, toujours à pied, et je suivis la Seine en me dirigeant vers le quartier latin.

C'est la seule fois peut-être que je me sois menti effrontément à moi-même ; je me disais, car j'avais un cruel remords :

— C'est pour elle, ce n'est que pour elle. Je veux revoir encore le lieu où je l'aperçus pour la première fois, cette fenêtre où le vent agitait ses cheveux blonds...

Tout me revenait dans ce plaidoyer hypocrite : la voix qui d'en bas avait appelé Amourette, la clef tombant de la croisée et le corsage rouge.

J'hésitai longtemps devant la porte de l'hôtel, enfin je frappai.

Le concierge alluma un flambeau qu'il me mit dans la main, et dit comme s'il eût répété une leçon apprise :

— Montez, monsieur le comte, vous êtes chez vous ; vous trouverez la clef dans la serrure.

Il y avait une lumière pâle aux grandes fenêtres du salon ; tout le reste de la façade était noir. En montant l'escalier silencieux, je vis par les croisées les grandes silhouettes des arbres connus.

La clef était dans la serrure, comme on me l'avait annoncé ; la porte ne se trouvait pas même fermée, et je n'eus qu'à la pousser pour entrer.

Dans la première chambre, qui contenait mon lit d'étudiant et une partie de ma bibliothèque, tout restait exactement dans l'état où je l'avais laissé. L'idée d'abandon ne venait point, à voir la propreté de toutes choses. Il ne régnait point là non plus l'odeur particulière qui naît de la solitude. Quelqu'un avait dû prendre soin de mon ancienne retraite.

Je donnai tout d'abord un nom à ce quelqu'un, et dans mon trouble qui allait jusqu'à la terreur, je fus sur le point de me retirer. Il me semblait que je jouais un jeu mortel et que j'allais commettre un crime.

J'avançai cependant, détournant mes regards du lit, où je craignais d'apercevoir une pauvre ombre étendue, car la pensée de Marie appelait en moi celle de Louise.

Je franchis le seuil de la seconde chambre, où était ma table de travail.

Là je m'arrêtai en poussant un grand cri, et le flambeau faillit tomber de mes mains.

Cousine Marie était assise dans mon fauteuil et appuyait sa tête sur sa main, perdue parmi les masses de ses cheveux blonds.

Elle avait dû être dans l'obscurité avant ma venue. La chambre était éclairée seulement par un rayon de lune qui détachait, de l'autre côté de la rue, les profils de la pauvre maison d'Amourette, laissant dans l'ombre la petite fenêtre d'où était partie l'étincelle électrique qui avait incendié mes sens et mon cœur.

Marie me salua d'un sourire dont je ne saurais ren-

dre l'expression à la fois émue et tranquille. Comme si elle eût voulu répondre à l'étonnement qui me laissait tremblant devant elle, elle me dit :

— Je viens souvent ici.

Je ne sais pas ce que disait mon regard. Elle ajouta doucement, comme on avertit l'écolier qui va commettre une faute :

— Je n'y reviendrai plus qu'une fois. C'est demain le dernier jour.

Elle me fit signe d'approcher et me prit le flambeau des mains pour le placer sur la table. Elle me montra un siége, mais je restai debout.

Après un silence, elle reprit :

— Il reste dans cette chambre quelque chose du temps où vous vouliez être prêtre.

— Moi, répondis-je tout bas et malgré moi, en quittant le monde, je n'abandonnais personne.

— C'est vrai, fit-elle sans amertume, personne, excepté moi, qui ne comptais pas pour vous.

Elle dut avoir frayeur de l'éclair qui s'alluma dans mes yeux, car elle dit précipitamment :

— Ils vont rester bien seuls; ils n'avaient plus que moi, et les voilà qui s'enfuient hors de cette maison trop grande. Olivier, je vous le dis comme cela est, si je leur étais bonne à quoi que ce soit, je trouverais le courage de rester, car je les respecte, je les aime autant qu'un père et une mère. Mais ce sont des vieillards, ils ont besoin de repos, et la fièvre se gagne.

Ces derniers mots tombèrent de ses lèvres comme une plainte.

— Ce n'est pas là une vraie vocation! murmurai-je.

Elle détourna ses yeux de moi et dit :

— Dieu me prendra comme je suis, car je fais de mon mieux.

« Olivier, poursuivit-elle sans transition, vous souvenez-vous de ce temps où je veillais auprès de votre lit?

— Si je m'en souviens! m'écriai-je les mains jointes.

— Il ne faut pas m'interrompre, car nous causons d'affaires désormais. Vous souvenez-vous du jour où je vous dis : Je sais où elle est, je vous donnerai les moyens de vous réunir à elle?

Ma tête s'inclina sur ma poitrine, et le mot qui vint jusqu'à mes lèvres était si odieux que j'essayai de l'expier en balbutiant :

— Jamais je ne l'abandonnerai!

Son regard exprima de l'étonnement et de la sévérité.

— Il faut faire plus, me dit-elle, il faut l'épouser, vous avez un enfant. Promettez-moi que vous l'épouserez.

— Je l'épouserai.

— Et il faut l'aimer. Dites-moi que vous l'aimez.

— Je l'aime.

J'avais les yeux cloués au sol.

Elle me prit les mains et continua d'une voix qui descendait jusqu'au fond de mon cœur.

— Chaque fois que je viens ici, je prie pour elle, pour elle encore plus que pour vous. Je sais tout ce qui se passe chez vous. Quand elle était bien malade, j'ai fait un vœu et il semble que la bonté de Dieu l'ait exaucé. Mais ce n'est pas assez qu'elle vive, je veux qu'elle soit heureuse, je veux que vous soyez heureux.

Je me laissai choir sur le siége que j'avais refusé naguère. Nous avions tous deux les paupières humides. Elle poursuivit :

— A l'heure où le voile descend sur le front de ses fiancées, on dit que le Seigneur leur accorde une grâce. La grâce que je lui demanderai, c'est votre bonheur à tous deux.

Je ne sais si je vais écrire ici une vérité banale ou dire une chose qui n'a jamais été dite : la signification de cet entretien, où la passion débordait, contenue mais poignante, était tout à fait en dehors des paroles prononcées. Marie disait ce que voulait sa foi, ce qu'elle avait imposé à sa vaillante vertu, et j'entendais, moi, la révolte désespérée de sa pauvre âme.

Elle était venue là, sûre d'elle-même, confiante dans la sainteté de son dévouement, armée de son sacrifice.

Elle avait tant combattu, elle avait tant souffert que

rien ne la pouvait troubler, au seuil même du suprême asile.

Elle ne craignait rien de moi, rien d'elle-même, rien non plus des quelques phrases austères qui allaient être échangées entre nous comme un dernier adieu.

Mais l'amour se joue des mots, il passe comme une émanation subtile à travers la sévérité des paroles, il parle, en dépit de tout, son éloquent, son victorieux langage.

Une langueur descendait sur le front de Marie; entre ses paupières demi-closes un rayon glissait. Moi, j'étais prêt à défaillir.

Et nous restions froids en face l'un de l'autre, elle le croyait, du moins; peut-être le pensais-je de même.

Elle était belle jusqu'au ravissement, l'amour s'exhalait d'elle comme un parfum.

— Heureux, bien heureux! reprit-elle après ce silence où j'avais écouté son cœur.

Oh! je ne parlais point, je le jure. C'est tout au fond de mon âme et pour moi seul que je pensais :

— Marie, Marie, nous nous aimons. Marie, nous avons tué notre bonheur. Te souviens-tu des tendresses de notre enfance? Moi aussi j'ai pensé un jour à fuir le monde, c'était à force de t'aimer. Et c'est toi, toi seule que j'ai adorée en elle, Marie, je croyais voir encore ton sourire, et j'écoutais entre ses lèvres la douceur enchantée de ta voix...

— Adieu! murmura-t-elle.

Je venais de glisser à ses genoux. Deux belles larmes roulèrent sur sa joue.

Je ne sais si ce fut elle ou moi. Un baiser rapide et brûlant comme la foudre effleura ma bouche.

— Adieu pour toujours!

J'étais seul.

Dans la maison des étudiantes, de l'autre côté de la rue, on chantait en trinquant.

Le lendemain matin, Louise me dit :

— La soirée d'hier a été longue, je n'ai pas vu Marguerite.

Nous restâmes ensemble, Louise et moi, presque tout le jour.

— Tu m'aimes trop! me disait-elle en riant.

Il semblait qu'elle n'eût jamais été malade.

Le soir, elle me chassa.

Dès que je fus hors de la maison, les souvenirs de la veille m'assaillirent en foule. Nous devions partir le lendemain de bonne heure et j'aurais voulu être déjà en chemin-de fer. Paris m'épouvantait. J'essayai d'entrer au cercle, mais je ne pus y rester plus de dix minutes, il me fallait le grand air. Les premiers pas que je fis dans la rue m'épuisèrent, je m'assis sur un banc de l'autre côté de la Madeleine, à l'endroit où il n'y a personne.

La seule pensée qui me donnât quelque repos était celle-ci :

— Aussitôt arrivé en Italie, je l'épouserai.

Il était environ dix heures quand je montai en fiacre pour rentrer. A une centaine de pas de chez moi, je croisai la voiture du docteur Gérard, je l'appelai, il ne m'entendit pas.

C'était lui qui m'avait dit une fois : Un mieux se produira, vous la quitterez souriante et au retour vous ne la trouverez plus.

Je m'étonnai de voir la porte cochère ouverte. Il y avait du monde dans la cour. Le concierge s'élança vers moi et me dit :

— On a été chercher le médecin, elle a eu les sacrements, et madame Marguerite garde l'enfant.

— Une crise ! m'écriai-je en m'élançant dans l'escalier.

Je disais cela, mais j'avais bien compris : Louise était morte.

Tout le monde sortit de la chambre en me voyant, tant mon visage était bouleversé.

Il ne resta qu'une femme vêtue de noir qui était agenouillée auprès du lit et qui priait, la tête entre ses mains.

La femme de chambre me dit en s'éloignant :

— Madame Marguerite !

Comme j'avançais tout chancelant, le petit enfant cria dans son berceau ; madame Marguerite se leva

pour le prendre entre ses bras, son voile déjà glissa et découvrit un visage boursouflé par les larmes.

C'était Marie.

Ces choses sont passées depuis longtemps. La blessure fut profonde, la cicatrice en est restée douloureuse. Je quittai la France. Marie entra au couvent, mais elle ne prononça point ses vœux.

Nous avons maintenant deux chères petites filles; Louise l'aînée a trois ans de plus que sa sœur Marie. C'est Louise qui est gâtée par la mère.

M. J.-B. Le Compaignon ne vendit point son hôtel, où, chaque année, la fête de la Saint-Jean réunit toujours la famille. Tante Minette vieillit bien heureuse.

Au dessert, parrain Tronchin dit invariablement à cousin Cramayet qui a crevé son dernier corset :

— Méfiance de la calotte ! Olivier et Marie ont manqué d'y butter tous les deux : au dix-neuvième siècle!

L'hiver passé, l'abbé Heurtebise amena Bujon à confesser qu'il n'avait jamais lu de Voltaire que *Monsieur Botte* et *la Laitière de Montfermeil*.

Le petit Choué est alouette de coulisse et ne jouit pas du respect général; cousine Hélène a fait le nécessaire pour devenir blonde; ce splendide Roncevaux plante

des choux à Neuvy-sur-Loire et ses bœufs ont des prix d'honneur.

J'ai promis de réhabiliter Catulat, je m'exécute. Au dernier dîner de la Saint-Jean, M. J.-B. Le Compaignon nous annonça ainsi une grande nouvelle :

— D'une part, jeunesse orageuse et trop prolongée, de l'autre aimable sensibilité ; aisance honorable. Résultat inattendu, mais heureux. Convenance. Mieux vaut tard que jamais. Cordiales félicitations.

Cela voulait dire que Catulat interrompait sa seizième année de droit pour se livrer enfin à un travail utile en épousant tante Amélie.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

00101489

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016